The Cambridge Modern French Series
Senior Group

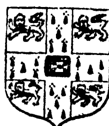
GENERAL EDITOR: A. WILSON-GREEN, M.A.

CE QUE DISENT LES LIVRES

PAR

ÉMILE FAGUET

CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS
London: FETTER LANE, E.C.
C. F. CLAY, MANAGER



Edinburgh: 100, PRINCES STREET
New York: G. P. PUTNAM'S SONS
Bombay and Calcutta: MACMILLAN AND CO., Ltd.
Toronto: J. M. DENT AND SONS, Ltd
Tokyo: THE MARUZEN-KABUSHIKI-KAISHA



Molière (Jean-Baptiste Poquelin), 1622 1673



Jacques-Bénigne Bossuet, 1627 1704



Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, 1707 - 1788



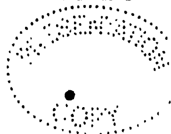
Voltaire (François-Marie Arouet), 1694 1778

CE QUE DISENT LES LIVRES

PAR

ÉMILE FAGUET

de l'Académie Française



Edited by

H. N. ADAIR, M.A.

Sometime Scholar of Jesus College, Oxford

Cambridge:

at the University Press

1915

Cambridge:
PRINTED BY JOHN CLAY, M.A.
AT THE UNIVERSITY PRESS

GENERAL INTRODUCTION

THE aim of the Cambridge Modern French Series is to offer to teachers French texts, valuable for their subject-matter and attractive in style, and to offer them equipped with exercises such as teachers who follow the Direct Method have usually been obliged to compile for themselves. The texts are arranged in three groups,—Junior, Middle and Senior,—designed, respectively, for pupils of 13 to 15, of 15 to 17 and of 17 to 19 years of age. It is hoped to bring into schools some of the most notable modern books,—novels and stories, memoirs, books of travel, history and works of criticism; and further to give the pupil not only an opportunity of becoming acquainted with great books, but, at the same time, of reading them in such a way that he may gain in knowledge of French, in ability to write and speak the language, in sympathy with and interest in '*France, mère des armes, des arts, et des lois.*'

It is with this end in view that the exercises are written. They follow, in the main, the lines of my Exercises on Erckmann-Chatrian's *Waterloo*, published by the Cambridge University Press in 1909. Some of the most distinguished teachers of French have expressed to me their approval of

these exercises; others have paid them the sincerest compliment in imitating them. Each exercise is based on a definite number of pages of the text and consists of: questions in French on (*a*) the subject-matter, (*b*) the words and idioms, (*c*) the grammar. In addition, in all the volumes of the Middle Group and in some of those of the other two Groups, English passages, based on the pages under review, are provided for translation into French. Where there is no translation, the number of questions is increased, and, in the Senior Group, opportunity is given for free composition. The intention is to catch in this fourfold net every important word and idiom; often, to catch them even more than once. The questions on the subject-matter are not of the kind that may be answered by selecting some particular scrap of the text. They involve some effort of intelligence, some manipulation of the text. The general questions on words and idioms aim at showing how the words of the text may be used in quite other connections, in bringing them home to 'the business and bosoms' of the pupils, in building up the vocabulary by association, comparison, and word-formation. Often something will be learnt from the form of the questions, and every question should be answered with a complete sentence so that the repetition may help memory. The questions on grammar will serve to test oral work done in class. Each volume contains a systematic series of questions on verbs and pronouns, with examples drawn, where possible, from the text, and besides, each exercise contains a question, or questions, on the grammar of the pages on which it is based. Lastly, vocabularies are provided for the convenience of those

teachers who wish for translation into English, in addition to, or instead of, reading all in French. The editors of the different volumes have practical experience of the teaching of French. Our hope is that this new Series may make French teaching more intelligent and more real, and therefore more interesting and more effective; that it may help to give the pupil an interest in French ideas and ideals which he will not lose, and provide him in the classroom with an atmosphere not altogether alien to that of France itself, the other Fatherland...

> Car chacun a deux pays,
> Le sien et puis la France.

A. WILSON-GREEN.

EAST COTTAGE,
RADLEY.
February, 1914.

The necessary arrangements for the reprinting of this work have been made through the courtesy of MM. HACHETTE ET CIE.

CE QUE DISENT LES LIVRES

TOUT en se mettant à la portée des jeunes intelligences pour lesquelles il a écrit ces courts essais de critique M. Faguet a conservé toutes ses grandes qualités d'homme, d'écrivain, de critique et de moraliste. M. Faguet est un écrivain très distingué qui a beaucoup pensé, qui a pensé sainement et pratiquement sur beaucoup de sujets. Posément et carrément il a regardé la vie, toute la vie, celle de l'individu comme celle de la société. Il en a examiné tous les problèmes, non pour y trouver une solution définitive et idéaliste—l'absolu a peu d'attrait pour lui—mais pour y voir plus clair dans la vie et pour chercher des règles pratiques de conduite. Dans de nombreux ouvrages qui font preuve de son extraordinaire versatilité il nous a raconté ses pensées. Partout il a posé l'empreinte d'une saine modération, d'un optimisme qui n'ose pas trop espérer du présent ni de l'avenir mais qui veut espérer parce qu'il est bon qu'on agisse ainsi.

C'est par son œuvre de critique littéraire que M. Faguet est le mieux connu en Angleterre. Ses études sur la littérature française, ses préfaces si vivantes, si pleines de suggestions sont connues et appréciées de tous. Ce qu'il importe de reconnaître c'est que, pour lui, la littérature n'est pas un tour de force de l'esprit, un bel exercice de

l'intelligence. C'est une manifestation intense de la vie où l'on peut puiser tout ce qu'il faut pour la vie—sagesse, énergie, consolation. Et c'est pour enseigner à la jeunesse à faire un usage utile et profitable de la littérature qu'il a écrit "Ce que disent les livres." Il veut lui apprendre à lire "en repensant ce qu'elle lit, en y mettant du sien, en le fécondant," et ainsi à faire "un travail d'artiste," à exercer sa pensée, à former son caractère par la réflexion.

Le style de M. Faguet c'est le style du professeur qui cause, qui explique, qui veut faire comprendre, qui met donc en relief le mot, l'idée que les auditeurs doivent saisir. C'est un style naturel, spontané, plein de verve et de coloris. La phrase, souvent courte, abrupte, marche d'une allure légère, dégagée ; il semble souvent que l'on entende les inflexions de la voix, que l'on voie le geste qui souligne. C'est le *style parlé* dans sa perfection.

Il ne serait peut-être pas mal à propos de terminer en exprimant à M. Faguet la reconnaissance que lui doivent bon nombre de professeurs étrangers. "Ce que disent les livres" est un exemple admirable de la *lecture expliquée*, cet art si français qui tâche de s'acclimater en Angleterre.

H. N. A.

Août 1914.

TABLE

PORTRAITS

MOLIÈRE

Orgon, bourgeois de Paris, au XVIIe siècle, est un homme très sage, assez intelligent, fort autoritaire dans sa maison et, tout compte fait, assez raisonnable, sauf un seul point. Très religieux, très dévot, très fort en crainte de l'enfer, il ne sait pas distinguer les vrais hommes pieux des hypocrites et ceux qui ont le culte de la religion de ceux qui en prennent le masque. Ce travers ou plutôt cette faiblesse d'esprit est assez rare de nos jours ; mais elle était fréquente au XVIIe siècle. En conséquence de son travers, Orgon s'est assoté d'un certain Tartuffe, écornifleur ingénieux qui, par ses mines discrètes, s'introduit dans les familles pieuses à la condition qu'elles soient riches. Il l'a retiré chez lui, l'héberge, le défraie de tout et veut que dans sa maison tout lui obéisse. Les principales scènes où Molière a peint Orgon ne respirant que Tartuffe, ensorcelé par Tartuffe, et, comme nous disons maintenant, envoûté par Tartuffe, sont celles que nous allons lire ensemble.

Orgon revient de la campagne et rencontre d'abord son beau-frère Cléante et sa servante Dorine :

ORGON

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE

Je sortais et j'ai joie à vous voir de retour ;
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

Vous pouvez croire que c'est de sa mère, de sa femme et de sa fille que s'inquiète le bon Orgon? Vous allez voir :

DORINE

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Le soir elle eut un grand dégoût
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

À la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée
Et le soulagement suivit presque aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il reprit courage comme il faut
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance
La part[1] que vous prenez à sa convalescence.

Il n'y a pas à[2] commenter cette scène dont le comique pénétrant est compris et goûté d'emblée par n'importe qui. Je ferai seulement remarquer la *progression* de l'ironie dans les propos de Dorine. Elle commence par dire simplement que Tartuffe est comme à l'ordinaire; puis, mise en verve par la sottise d'Orgon, elle introduit les mots railleurs: "et

[1] **La part**, l'intérêt. Se dit souvent pour exprimer un intérêt sympathique, par exemple: je prends part à votre douleur.

[2] **Il n'y a pas à**: il n'est pas nécessaire de.

fort dévotement...où sans trouble il dormit et puis "pour réparer le sang qu'avait perdu madame" et enfin "la part que vous prenez à sa convalescence." Orgon, ce qui est le propre des gens coiffés d'une idée, n'a pas saisi l'ironie le moins du monde ; car il ne lui répond rien du tout, lui qui est très vif, et c'est avec étonnement—c'est ainsi que doit jouer l'acteur—qu'il entend son frère lui dire.

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous :
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé[1] d'un semblable caprice?

Remarquez qu'Orgon n'interrompt pas. Il ne sait pas ce qu'on veut lui dire. Tout ce qu'il a dit lui-même lui paraît si naturel qu'il ne se doute point que c'est de sa passion pour Tartuffe qu'on lui parle. Sans cela, comme vous allez voir, il interromprait tout de suite. Il regarde son frère avec curiosité. "Où veut-il en venir?[2]"

Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui

[Charme au XVIIe siècle voulait dire sorcellerie, enchantement magique.]

A vous faire oublier toute chose pour lui?

Encore rien de la part d'Orgon. De quel sorcier s'agit-il?

Qu'après avoir chez vous réparé sa misère
Vous en veniez au point....

Cette fois Orgon a compris. Ah! il s'agit de Tartuffe! Cette fois il interrompt et roidement :

ORGON

Halte là! mon beau-frère.
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

[1] A-t-on jamais *entendu parler* se dirait plus communément.
[2] C.-à-d. que veut-il dire?

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez[1];
Mais enfin pour savoir quel homme ce peut être...[2]

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître.
C'est un homme qui... ah! un homme enfin.

[C'est-à-dire un homme véritable, un homme digne de ce nom.]

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde
Et comme du fumier regarde tout le monde.

[C'est-à-dire *celui* qui suit bien ses leçons goûte...]

Oui, je deviens tout autre avec son entretien.
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme
Que je m'en soucierais autant que de cela.

On comprend très bien tout de suite quel entretien Tartuffe a eu avec Orgon, quel enseignement il lui a donné. Son but étant d'accaparer Orgon et pour ainsi dire de le monopoliser, il lui a persuadé que Dieu ne veut d'attachement qu'à lui, et c'était pour amener Orgon à n'avoir d'attachement qu'à lui Tartuffe. Il y a réussi si bien qu'Orgon *s'imagine*—car il n'en est pas encore là—n'avoir plus de liens avec la terre et être tout en Dieu[3], et c'est-à-dire tout en Tartuffe, qui est pour lui le représentant du ciel. Cléante s'écrie, véritablement effrayé :

Les sentiments humains, mon frère, que voilà![4]

Orgon ne s'arrêtant nullement à cette objection et suivant son idée, remonte naturellement aux premières

[1] **Puisque vous le voulez** : je consens à dire (ou : j'avoue) que je ne le connais pas, si cela vous fait plaisir.

[2] Sous-entendez : il n'est pas nécessaire de le connaître beaucoup.

[3] Etre absorbé en Dieu, c.-à-d. ne plus appartenir au monde.

[4] Tournure emphatique : quels sentiments humains !

impressions qu'il a reçues de Tartuffe et, par conséquent, aux débuts de leur liaison et, par conséquent, il va faire un *portrait* de Tartuffe et un portrait satirique sans le savoir, tous les traits dont il peindra amoureusement Tartuffe étant, bien entendus par le spectateur, des traits d'hypocrisie, d'imposture ou d'ostentation :

> Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre !
> Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
> Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
> *Tout vis-à-vis de moi...*

Il avait avisé sa dupe et il commençait la pêche et il jetait les amorces.

> Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
> *Il attirait les yeux de l'assemblée entière*
> Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière.
> Il faisait des soupirs, de grands élancements
> Et baisait humblement la terre à tous moments,
> *Et lorsque je sortais il me devançait vite*
> Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.

Suite des amorces : un vrai dévot ne se serait aperçu ni de l'entrée ni de la sortie d'Orgon.

> Instruit par son garçon...

[Son domestique, l'honnête Laurent.]

> Instruit par son garçon qui dans tout l'imitait,
> Et de son indigence et de ce qu'il était...

[De ce qu'il était veut dire ici : de ce qu'il était en tant que valeur morale. Il pourrait y avoir amphibologie ; car au XVIIe siècle "ce qu'il est" veut dire plus souvent : de quelle qualité il est, de quel état social, noble ou roturier ; et c'est ainsi que Saint-Simon, en faisant l'éloge de Catinat, dit : "Il n'oublia jamais le peu qu'il était" (qu'il n'était pas noble). Or, nous savons, par un autre endroit de la pièce, que Tartuffe se donne pour bon gentilhomme. Le vers

que nous lisons pourrait donc très bien signifier : " Instruit par Laurent qu'il était un gentilhomme pauvre." Cependant, à cause de la suite des idées, je crois plutôt que c'est l'éloge des qualités morales de Tartuffe qu'Orgon a entendu de la bouche de Laurent.]

Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie ;
"C'est trop, me disait-il, c'est trop de[1] la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié."
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, *à mes yeux*, il allait le répandre.

Tel est le portrait de Tartuffe en campagne, en expédition, en chasse. Voici maintenant le portrait de Tartuffe triomphant, ou presque, arrivé à ses fins qui étaient de devenir maître dans la maison d'Orgon.

Enfin le ciel chez moi me le fit retirer[2],
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout[3] et qu'à ma femme même
Il prend pour mon honneur un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi cent fois il s'en montre jaloux.

Du reste, continuant ses simagrées de dévotion qui sont le fond de son rôle et la pièce maîtresse de son arsenal :

Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle.
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque là[4] qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

[1] **Trop de la moitié** : *de* s'emploie généralement quand on indique la quantité de l'excès ; par exemple : il est plus grand que moi de trois pouces.

[2] C.-à-d. me fit lui offrir une retraite, un asile.

[3] **Il reprend**, c.-à-d. il corrige tout le monde, il surveille tout, il a l'œil sur tout.

[4] Jusqu'au point qu'il vint...s'accuser.

Cléante n'y tient plus[1] et éclate. Il se demande un peu—non pas beaucoup; car il connaît son beau-frère; mais un peu cependant, tant les progrès de l'aberration d'Orgon ont été rapides et tant, par conséquent, actuellement ils paraissent étranges et inattendus—si Orgon est vraiment fou, ou si, par hasard, il ne se moquerait pas de son interlocuteur:

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi[2].
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...[3]

Badinage, les propos de pieuse admiration d'Orgon à l'endroit de Tartuffe! Orgon est blessé. Il voit dans les paroles de Cléante une impiété et il l'avertit charitablement que qui médit de Tartuffe peut s'attirer la colère de Dieu:

Mon frère, ce discours sent le libertinage.

[Le libertinage au XVIIe siècle signifiait le mépris de la religion.]

Vous en êtes un peu dans votre âme entiché,
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

[En termes adoucis: vous serez damné.]

Cléante s'échauffe à ce propos; car il est pieux, mais non imbécile, et il tient essentiellement à ce que cette distinction soit faite. Vous comprenez assez qu'il y tient, d'autant plus que Molière y tient lui-même[4] et veut placer ici une profession de foi par laquelle il signifiera que lui-même, en attaquant l'hypocrisie religieuse, ne veut pas

[1] **N'y tient plus**: ne peut plus se contenir, contenir sa colère etc. N'y plus tenir veut aussi dire: ne plus aimer quelque chose, ne plus avoir envie de quelque chose.

[2] On dit plus souvent: à ce que je crois, ou: je crois, tout simplement; *croi* afin de faire la rhyme pour l'œil avec *moi*.

[3] Sous-entendez: veuille dire, ou: signifie.

[4] Voir dans une histoire de la littérature française la difficulté qu'eut Molière à faire jouer cette pièce.

attaquer et n'attaque point la religion. Donc Cléante, devenant subitement éloquent, s'écrie avec une admirable ardeur :

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je suis comme je parle et le ciel voit mon cœur,
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots comme il est de faux braves
Et comme on ne voit point qu'où l'honneur les conduit[1]
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Cléante pose la question très fermement. Il y a de vrais dévots et de faux dévots. C'est une partie de la piété même, c'est une partie essentielle de l'amour de la religion, c'est un devoir religieux que de les distinguer. Et maintenant c'est ce devoir religieux que Cléante va reprocher à Orgon de ne point remplir :

Eh quoi ! Ne ferez-vous nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Les voulez-vous traiter d'un semblable langage
Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?

Mouvement oratoire, très brillant du reste. Il consiste —ce qui n'est pas toujours bon, ce qui est excellent ici parce qu'il s'agit d'enfoncer par coups redoublés une vérité dans un cerveau assez obtus—il consiste à dire dix fois la

[1] **Où l'honneur les conduit** : c.-à-d. qu'on ne voit point que les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit là où l'honneur les conduit.

même chose avec des expressions diverses et toujours plus fortes et plus pénétrantes. C'est très exactement ce que fait ici Cléante. Maintenant, est-il naturel qu'il le fasse? Oui, parce qu'il est échauffé; il a été attaqué très personnellement, et directement; et parce qu'il s'échauffe par sa parole même. Au commencement de sa réplique son mouvement oratoire sonnerait faux; ici il est parfaitement juste. Cléante continue:

> Les hommes, la plupart[1], sont étrangement faits;
> Dans la juste mesure on ne les voit jamais;
> La raison a pour eux des bornes trop petites,
> En chaque caractère ils passent les limites
> Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
> Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

[La raison, dans la plupart des auteurs du XVIIe siècle, veut dire simplement: le raisonnable, le sensé, le bien équilibré. C'est dans ce sens que Boileau dit: " De la droite raison je sens mieux l'équilibre."]

Il est probable qu'Orgon *n'a pas écouté* et que Cléante s'en aperçoit, car il conclut brusquement par ces mots:

> Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ce qui équivaut à peu près au " C'est à vous que ce discours s'adresse" d'un autre personnage de Molière[2].—Orgon, réveillé de son rêve, et il rêvait certainement de Tartuffe, répond par ces propos lourdement ironiques et très vagues qui me semblent prouver qu'en effet il n'a pas écouté:

> Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère;
> Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
> Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
> Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
> Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes!

[1] Généralement on dit: *pour* la plupart.
[2] Voir *Le Misanthrope*, I. 2.

Cléante répond avec modestie d'abord et puis avec une vivacité et même un emportement qui sont assez naturels dans un homme qui est bien connu—on l'a vu par un propos d'Orgon—comme ennemi des faux dévots, à ce point qu'il est suspect de "libertinage."

> Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré ;
> Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
> Mais, en un mot, je sais pour toute ma science
> Du faux avec le vrai faire la différence...

Ouais ! S'il est vrai qu'il sache faire cette différence, sa science n'est pas si petite qu'il le dit, elle est miraculeuse et il n'est pas si modeste que je le disais tout à l'heure. Entendez que Cléante veut seulement signifier qu'il a assez de sens pour distinguer *les véridiques* des imposteurs. Il ne prétend pas à davantage.

> Et comme je ne vois nul genre de héros
> Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
> Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
> Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
> Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
> Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux[1],
> Que ces francs charlatans, que ces dévots de place...

[*Francs*, si étrangement placé ici, en apparence, signifiait au XVIIe siècle, *pur, sans mélange.* C'est ainsi que Molière dit quelque part : "Et de nos francs marquis essuyer la cervelle[2]," c'est-à-dire de ces marquis qui sont marquis sans mélange, marquis par excellence, poussant jusqu'à sa plénitude le ridicule des marquis.—*Dévots de place* est très embarrassant. Cela peut vouloir dire *dévots de place publique*, qui s'étalent et attirent l'attention en pleine rue et en plein carrefour et ce sens s'accommoderait

[1] Qu'un zèle spécieux qui ressemble à un dehors (un mur) plâtré—c.-à-d. qui n'est beau qu'à la surface.

[2] Voir *Le Misanthrope*, III. 7. **Essuyer la cervelle** = supporter la bêtise.

très bien à l'expression *francs charlatans* qui précède. Il peut signifier aussi dévots qui sont dévots comme en place, comme en office, comme en fonctions, comme en titre d'emploi ; nous dirions aujourd'hui *dévots professionnels* ; et ce sens s'ajusterait très bien à des expressions qui viendront plus loin : "font de dévotion métier et marchandise," etc.— Les deux explications me paraissent très légitimes. J'hésite entre ces deux interprétations.]

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédits et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune,
Qui brûlants et priants, demandent chaque jour

[qui tout en priant et brûlant d'amour de Dieu, *sollicitent* chaque jour, sont des *solliciteurs* à cœur de journée[1] dans les antichambres.]

Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices ;
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on vénère
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

Ceci est le *portrait* de Tartuffe *généralisé.* Tartuffe n'est nullement un homme de cour, puissant par ses attaches

[1] **A cœur de journée** : sans relâche, qui passent tout le meilleur de la journée.

dans le monde ecclésiastique, solliciteur à la fois onctueux et menaçant et qui peut perdre un ou plusieurs grands personnages ; c'est un gueux qui cherche à écornifler dans une famille bourgeoise ; mais partant du personnage de Tartuffe et généralisant, élargissant la question comme nous disons et pour montrer toute la portée de la pièce, Cléante, ou plutôt Molière, étend la peinture satirique jusqu'à tous les faux dévots, jusqu'à tous ceux qui exploitent la religion au profit de leurs intérêts. Je n'ai pas besoin de faire remarquer avec quelle puissance, avec quelle éloquence enflammée il pousse contre eux la satire.

BOSSUET

Les Romains n'ont vécu que pour la patrie et la liberté.

Bossuet a écrit l'*Histoire universelle* pour l'instruction du Dauphin, fils de Louis XIV, dont il était le précepteur. Son discours a pour but de montrer à son élève que l'histoire des hommes est gouvernée par la Providence qui a ses desseins sur l'humanité et qui *la mène*, toutefois en laissant aux hommes une certaine latitude de liberté pour qu'ils soient responsables de leurs actes et pour qu'elle les juge. Dans cet esprit, Bossuet raconte sommairement, à grands traits, l'histoire des Juifs, l'histoire de l'établissement du christianisme, puis l'histoire des Scythes, des Ethiopiens, des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains. L'utilité de suivre attentivement cette longue histoire et aussi de l'embrasser tout entière d'un seul coup d'œil est celle-ci :

Dieu nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : premièrement que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; secondement qu'il sait les faire servir dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

L'utilité de bien considérer, pour la bien comprendre, cette histoire, est encore celle-ci :

Cette suite des Empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes,

puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est fortement rabattue par ce spectacle. Car, si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes? Et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines? Ainsi quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Romains se présenter devant vous successivement et tomber pour ainsi dire les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

Mais il ne faudrait pas tirer de cette considération un tour d'esprit fataliste et se dire, ou : les choses suivront leur cours jusqu'au cataclysme qui attend tous les établissements humains; ou bien : Dieu est le maître et il règle tout, laissons-le agir. Non, il ne faut point penser ainsi, parce que Dieu *ne règle pas tout*, ne voulant pas tout régler. En effet :

Ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers et qui, tout-puissant par lui-même [quoiqu'il soit tout-puissant], a voulu que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite[1]; que les hommes et les nations eussent des qualités proportionnées à l'éducation à laquelle ils étaient destinés; et, à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

On voit bien la théorie de Bossuet : De même que l'univers, l'ensemble des choses créées, *marche tout seul*, va de lui-même et que Dieu ne se réserve que les miracles

[1] C.-à-d. qu'il y eût une suite (logique ou naturelle) dans le cours des choses humaines.

pour interrompre le cours des lois qu'il a établies ; de même l'humanité marche toute seule, chaque événement ayant derrière lui sa cause et devant lui ses effets et Dieu ne se réservant que de rares interventions personnelles, que de rares miracles historiques. Donc, d'une part, on peut étudier l'histoire *humainement*, en ne tenant compte que de la succession et de l'enchaînement des causes et des effets ; d'autre part, il faut se persuader qu'une des causes de l'histoire et la principale, est la liberté humaine, *que nous faisons l'histoire*, par nos vertus et par nos vices, par nos bonnes actions et par nos fautes ; et que, par conséquent, il faut éviter les fautes et bien agir. Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver... Le devoir de celui qui lit l'histoire est de "*rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.*" Et celui qui prend cette habitude découvrira ceci, qui est la leçon de l'histoire, de toute l'histoire :

> Encore qu'à ne regarder[1] que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. Dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager selon la rencontre, à la fin a eu l'avantage et a fait servir la fortune même à ses desseins. Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction ; mais recherchez-les surtout dans la suite des grands empires où la grandeur des événements les rend plus palpables.

[1] Encore que (= bien que), quand (ou : si) on ne regarde que les rencontres (= occasions) particulières, la fortune semble etc.

Considérons donc, par exemple, le *caractère* des Romains qui a été une des causes et la principale de leur incroyable succès et de leur surprenante grandeur.

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient a été le peuple romain. De tout cela s'est formé la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais. Le fond[1] d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de son pays. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres. Sous ce nom de liberté les Romains se figuraient, avec les Grecs, un État où personne ne fût sujet que de la loi et où la loi fût plus puissante que tous les hommes.

Cette précieuse et admirable définition de la liberté et du gouvernement républicain a été inspirée à Bossuet par le *De legibus* de Cicéron, et du reste par sa pénétrante intelligence des institutions politiques. Bossuet est monarchiste, sans aucun doute, mais il sait ce que c'est que la République; c'est le gouvernement de la loi seule, les citoyens n'étant *sujets* de personne et étant sujets de la loi, et n'obéissant aux chefs qu'autant qu'ils commandent des choses commandées par la loi elle-même dont ils ne sont que les représentants et les ministres; et les plus grands, même le chef de l'État, n'étant pas au-dessus de la loi, mais ses premiers serviteurs.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leur commencement et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux...

Pourquoi en est-il ainsi et quel rapport y a-t-il entre la pauvreté et la liberté? Bossuet le dit tout de suite:

[1] **Le fond** : la base de son caractère.

La pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, *n'y ayant rien de plus libre qu'un homme qui sait vivre de peu* et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

Ceci est comme une seconde définition de la liberté. C'est qu'il y a la *liberté politique*, qui consiste à n'être sujet que de la loi, et il y a la *liberté personnelle*, la liberté dont on jouit, non en tant que citoyen, mais en tant qu'homme, et qui consiste à ne dépendre de personne. Or cette liberté on ne la saisit que dans l'amour de la pauvreté. En effet, si l'on a beaucoup de besoins on dépend de tout le monde ou tout au moins de beaucoup de gens. Si l'on se contente de très peu, pourvu qu'on travaille, même modérément, on ne dépend de personne. On comprend très bien que, même dans un pays très libre, un homme qui ne sera, en tant que citoyen, sujet que de la loi, s'il a beaucoup de besoins, sera, en tant qu'homme, subordonné aux protecteurs qui lui feront obtenir des places ou aux bienfaiteurs dont il sera forcé d'être le complaisant ; et par conséquent, quoique citoyen d'un pays libre, ne sera pas libre du tout. Voilà les rapports qui existent, et par tout pays, entre le culte de la pauvreté et la liberté.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille qu'ils accoutumaient à de semblables travaux. Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été si longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le Sénat. Du reste, on les trouvait occupés de labourage et des autres soins de la vie rustique quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine...

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville... L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le plus économe et qui prenait le plus sur lui-même[1], s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Ajoutons qu'il l'était.—Tout cela menait naturellement à faire des soldats admirables, puisque le fond du soldat est plus encore la patience, "l'endurance" comme nous disons, que le courage. Il y a dans l'histoire de l'humanité des soldats aussi courageux que les soldats romains; il n'y en a pas eu d'aussi patients, d'aussi endurants, d'aussi constants, d'aussi tenaces.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres[2]. Il y allait de la vie[3], non seulement à fuir, à quitter les armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer pour ainsi dire et à branler tant soit peu sous le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la République. Par ces maximes les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité et, comme le remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir reçu l'ordre que pour avoir lâché pied et quitté leur poste, de sorte que le courage avait plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avait besoin d'être excitée.

[1] **Qui prenait le plus sur lui-même,** comme plus haut : se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, = qui faisait le plus d'économies en s'imposant des privations.

[2] Comme, par exemple, dans le cas de Fabius Maximus Rullianus, en 325 av. J.-C.

[3] **Il y allait de la vie** = on risquait sa vie.

Quand un peuple a un pareil ensemble de vertus militaires il y a un danger[1] : c'est que, sûr de lui, confiant en lui, exalté par tout un passé de succès, de victoires, de triomphes et de gloire, il ne[1] soit, *routinier*, attaché, non seulement à ses institutions militaires, ce qui est excellent, mais à tous ses usages et coutumes et ne[1] se laisse un jour devancer, non par le courage et la patience, mais par la science militaire d'une autre nation. Les Romains ne se laissent jamais tomber dans ce défaut ; au contraire :

> Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étaient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savaient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyaient, dans les autres peuples, de commode pour les campements, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. Vous avez vu dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères[2] par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues, de quoi les surmonter toutes ?

Cette admirable armée était leur gloire. Il faut remarquer, ce que Bossuet, s'il y a songé, n'a pas osé dire, que cette armée était une armée nationale, qu'elle n'a jamais compté ni un mercenaire étranger, ni même un citoyen soldé pour être soldat ; elle était composée de tous les citoyens romains, de vingt à quarante ans, sans exception. L'armée romaine était la nation armée. Il est arrivé, dans les terribles extrémités, que Rome a armé ses esclaves ; mais en les armant elle les faisait citoyens ; car on ne saurait pas être soldat romain sans être citoyen romain.

[1] **Il y a un danger** = on peut *craindre*, ce qui explique la présence du *ne* et le subjonctif.

[2] En l'an 261 avant J.-C. Ces vaisseaux, nommés quinquérèmes, furent bâtis sur le modèle d'un vaisseau carthaginois naufragé sur la côte.

> Aussi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire. Ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la première dans leur État et la dernière qui s'y est perdue tant elle était attachée à la constitution de leur république.

Comme dernier trait, Bossuet fait remarquer combien l'esprit militaire des Romains était *sérieux*, grave, éloigné de la forfanterie, de l'ostentation, de la témérité, de la brillante imprudence et de l'inutile audace. Les Romains faisaient la guerre en hommes braves, mais aussi en calculateurs.

> Une des plus belles parties de la milice romaine était qu'on n'y prisait point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait périr tant de monde parmi nous n'étaient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire.

Bossuet ne parle pas précisément ici (quoique peut-être il ne laisse pas d'y songer) des préjugés du point d'honneur qui ont si extraordinairement multiplié les duels du temps de Louis XIII. Il parle, d'une façon plus générale, de tout le courage d'ostentation, de toute la bravoure inutile qui, à la guerre même, a fait commettre au Français des actes héroïques superflus et par conséquent, quand ils entraînaient mort d'hommes, contraires à l'intérêt général.

> On remarque de Scipion et de César, les deux premiers hommes de guerre et les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution et lorsqu'un grand besoin le demandait. On n'attendait rien de bon d'un général qui ne connaissait pas le soin qu'il devait avoir de conserver sa personne, et on réservait pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne voulaient pas de batailles hasardées mal à propos ni de victoires qui coûtassent trop de sang; de sorte qu'il n'y avait rien de plus hardi ni tout ensemble de plus ménagé qu'étaient les armées romaines.

Si l'esprit militaire était admirable chez les Romains, l'esprit public ne l'était pas moins. L'esprit public se compose de quelques grandes idées et grands sentiments répandus dans le cœur de tous les citoyens, ou au moins de l'immense majorité des citoyens, et qui forment comme l'âme de la nation. Ces idées et sentiments peuvent être mauvais ou faux et erronés. A Rome, ils étaient excellents et même sublimes. Ils étaient l'amour de la gloire, l'esprit de persévérance, l'amour de la grandeur de la nation, le patriotisme. Cela formait, remarquez le mot de Bossuet qui est merveilleusement trouvé, une *constitution* ; oui, c'est bien dit, une constitution morale, bien plus importante encore que la constitution politique, si excellente que soit celle-ci.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la *constitution d'État* la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. *Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits et passent insensiblement de l'un à l'autre.* Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats et si hardie dans les entreprises ? C'est l'opinion, reçue dès l'enfance et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même et n'est plus digne de voir le jour. *Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes.* Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux ; on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la République l'ordonnait et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'État étaient appelés en justice par les magistrats et jugés

coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres ; et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard ; mais c'est que l'État romain, constitué de la manière que nous avons vue, était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

Il est pourtant tombé, ce grand empire qui avait fini par s'étendre depuis l'Euphrate jusqu'à l'Océan et depuis les déserts de l'Afrique jusqu'à l'extrémité de ce que nous appelons maintenant la Grande-Bretagne. Il est tombé pour des causes de ruine qu'il contenait en lui-même comme les corps les plus vigoureux contiennent quelque semence des maladies dont ils doivent mourir. La première cause, la plus lointaine, pour ainsi parler, de la décadence de Rome, fut la jalousie entre les patriciens et les plébéiens. Les patriciens étaient ce que nous appelons les nobles ; les plébéiens ce que nous appelons le peuple. Ce fut entre ces deux *ordres*, comme on disait à Rome, que se mit la jalousie. Elle se réveillait et elle s'apaisait pour un temps selon les circonstances. Dans les grands périls, comme du temps des guerres contre les Carthaginois, on peut dire qu'elle n'existait plus, dominée par cet esprit de patriotisme que nous avons vu qui était si fort. Quand Rome n'eut plus rien à craindre, ou crut n'avoir plus rien à craindre, car un peuple, si grand qu'il soit, a toujours quelque chose à redouter, cette jalousie se ranimait d'une manière terrible et c'étaient alors les épouvantables guerres civiles comme celles de Sylla, chef des patriciens, et de Marius, chef des plébéiens. Or, ces guerres civiles finirent par donner aux Romains un esprit tout nouveau. Las de tant de déchirements affreux, ils renoncèrent à l'amour de la liberté, si fort jadis chez eux, et *désirèrent la monarchie*. De la passion de la liberté naquirent les guerres civiles et des guerres civiles et de l'horreur qu'elles finirent par inspirer naquit enfin le despotisme.

Ainsi Rome, si jalouse de sa liberté, par cet amour même de la liberté qui était le fondement de son état, a vu la division se jeter entre les ordres dont elle était composée. De là ces jalousies furieuses entre le Sénat et le peuple, entre les patriciens et les plébéiens, les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit enfin elle-même, les autres craignant au contraire que l'autorité qui, de sa nature, croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie. Entre ces deux extrémités un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver de milieu. L'intérêt particulier, qui fait que de part et d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettait pas qu'on demeurât dans des conseils modérés. Les esprits ambitieux et remuants excitaient les jalousies pour s'en prévaloir; et ces jalousies, tantôt plus couvertes et tantôt plus déclarées selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin formé ce grand changement qui arriva du temps de César.

Une autre cause de la décadence de Rome fut le goût des richesses et du luxe. De même que l'esprit de pauvreté avait été, comme nous l'avons vu, l'essentiel principe de sa grandeur, de même l'abandon de l'esprit de la pauvreté fut une des causes essentielles de sa ruine. Ce goût des richesses et du luxe vint aux Romains de leur contact avec l'Orient.

Pour comble de malheur les gens d'Asie apprennent le luxe aux Romains et augmentent l'avarice [l'avidité]. Nous ne sommes plus au temps où un général romain qui n'avait que de la vaisselle de terre répondait aux messagers d'un peuple étranger qui lui en montraient d'or et d'argent pour le tenter que son plaisir n'était pas d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Le luxe en haut augmentait la misère en bas, comme il arrive toujours [quoique cette conséquence ait été contestée; mais elle ne l'est pas par Bossuet], et ainsi se formait le plus mauvais état national, celui où le peuple est misérable et la haute classe exagérément riche, comme le meilleur état est celui où il n'y a que de légères différences entre les riches et les pauvres.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentait sans fin par le luxe, par les débauches et par la fainéantise qui s'introduisait. Ceux qui se voyaient ruinés n'avaient de ressource que dans les séditions, et en tous cas se souciaient peu que tout pérît après eux. On sait que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux et les misérables qui n'ont rien à perdre aiment toujours le changement. Ainsi finit la République romaine, qui est un grand enseignement, tant par ce qui a fait sa grandeur et qu'il convient qu'on imite, que par ce qui l'a ruinée et qu'il faut qu'on évite de toute énergie et de toute constance.

BUFFON

Buffon a écrit avec quelques collaborateurs, mais en se réservant les plus importants morceaux, une *Histoire naturelle*, c'est-à-dire une histoire des minéraux, des végétaux et surtout des animaux. Il débute, après quelques considérations générales, par une sorte de portrait de la Terre considérée en son ensemble. Le globe que nous habitons est un globe qui semble être choisi et privilégié. Il n'est ni trop voisin ni trop éloigné du Soleil ; il n'est pas froid comme Mars, Jupiter, Saturne ; il n'est pas brûlant comme Vénus et Mercure. En tout cas, il est extrêmement beau, à le regarder lui-même et sans comparaisons qui ne pourraient être que peu informées.

Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre ! Une lumière pure, s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne ; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie ; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents.

Ceci est le tracé général de la Terre, le premier crayon marquant les traits généraux. Buffon va maintenant peindre, à larges coups de brosse, *la mer*, *l'air* et *la terre proprement dite.*

La mer :

L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; ce n'est point un élément froid et stérile [Homère disait la mer *où l'on ne récolte pas*, et il avait raison ; mais les traducteurs ont tort de traduire par : *la mer stérile ;* la mer est aussi animée, vivante et féconde que la terre], c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient. Cette immense nappe d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes ; elle se balance par des oscillations régulières de flux et de reflux ; elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit ; elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour et que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les *grandes marées*. Notre correspondance avec le ciel [c'est-à-dire le lien entre le ciel et nous, la dépendance où nous sommes du ciel] n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre, des courants qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondent et coulent au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

Ainsi la mer est une énorme masse liquide sans cesse agitée, sans cesse en mouvement, non seulement à sa surface, mais à une grande profondeur, et elle a des mouvements généraux qui sont le flux et le reflux (sensibles, quoique moins vastes, même dans les mers intérieures comme la Méditerranée et la Caspienne), et elle a des mouvements particuliers qui sont ses courants, rivières, fleuves et *torrents* de la mer ; car il en est qui sont torrentiels et qui traversent la mer relativement immobile, de même que les charges d'eaux tombant des montagnes fendent la surface de notre sol. La mer est comme en travail éternel.

L'air:

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie [qui le rend moins épais], celle du froid qui le condense y causent des agitations continuelles: *les vents sont ses courants;* ils poussent, ils assemblent les nuages; ils produisent les météores et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel et vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

L'atmosphère terrestre est donc la respiration énorme de la Terre, qui l'anime, qui la vivifie, qui fait circuler son sang, qui la tourmente aussi, qui a comme ses maladies et ses crises, mais de qui la vie de la Terre dépend. Entre ces deux mers, si l'on peut ainsi parler, la mer d'eaux qui enserre les continents et qui les arrose par les vapeurs que le Soleil tire d'elle et qui se transforment en nuages—et l'océan d'air qui enveloppe toute la planète, la Terre proprement dite travaille, produit, se répand à profusion en êtres de toutes espèces qui sortent de son sein.

La Terre:

La Terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ces irruptions; sa surface, émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices où l'homme, placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres. Seul entre tous capable de connaître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles.

"Lieu de repos et séjour de délices" est certainement un

peu exagéré. La Terre est un lieu de plaisirs mêlés de beaucoup de souffrances et n'est—ce dont il faut plutôt se féliciter—un lieu de repos pour personne. L'auteur, dont il faut comprendre la pensée et au point de vue de qui il faut se placer pour la comprendre, compare la terrible et sombre agitation des eaux, la terrible et lumineuse agitation de l'atmosphère, à la Terre proprement dite, plus stable, plus reposée, plus solide, où tout n'est pas mouvement, tumulte et tempête, où par conséquent tout est, relativement, repos, quiétude et *absence de terreur*. Il songe aux vers d'Horace: "*Illi robur et aes triplex...*" c'est-à-dire "il était cuirassé de chêne et d'airain celui qui le premier a osé s'aventurer sur les vagues marines"; il songe peut-être à ce que sera plus tard l'audace inouie de celui-ci qui s'élèvera dans les airs et cherchera le moyen de s'y diriger et il dit très sensément et vous le comprenez très bien maintenant: entre la mer et l'air, la Terre est lieu de repos et de plaisir.

En effet, entre l'air et la mer, la Terre est comme une oasis entre deux déserts à sables mouvants et balayés de *simouns* furieux; *la Terre est lente*, la Terre est à mouvements insensibles de végétation robuste et douce et d'animalité généralement tranquille et pacifique. Voilà en quel sens il faut entendre, venant après le portrait de la mer et celui de l'atmosphère, "le lieu de repos et de délices."

Or, cette Terre est destinée à être l'empire de l'homme, par ceci d'abord que lui seul *la regarde, la comprend et l'admire*: "seul entre tous capable de comprendre et digne d'admirer..."

Qu'est-ce donc que l'homme en face de la nature?

L'homme en face de la nature:

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance[1]; fait pour adorer le Créateur, il

La magnificence divine se manifeste aux yeux de tous dans la nature (comme sur un trône). L'homme qui étudie la nature apprend peu à peu

commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend, la polit, en éloigne le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose...

Voilà la destination de l'homme: faire servir la Terre à ses besoins, sans doute, et nul ne peut lui reprocher de prendre ce soin; mais surtout l'embellir. Quelqu'un a dit: "Tout compte fait, le monde ne se comprend qu'au point de vue esthétique"; et cela veut dire: Si quelqu'un a créé le monde, ce ne peut être explicable que si l'on suppose qu'il a voulu faire de la beauté. Tout aussi artiste, Buffon se dit: Que l'homme soit utile à lui-même, rien de plus acceptable; mais s'il est utile à quelque chose, ce doit être comme producteur de beauté, comme embellisseur de la nature, et sa destination par rapport à lui est d'être utile à lui, mais sa destination par rapport au tout, c'est d'être créateur de beauté naturelle en perfectionnant la nature ou, pour mieux dire, en aidant la nature dans son effort vers la perfection.

Or, c'est la *patience humaine* qui embellit la nature, c'est elle qui élimine les chardons et qui fait les roses. Le proverbe allemand est juste: *Geduld bringt Rosen*: c'est la patience qui engendre les roses. Et la fin de l'homme c'est, par la patience et l'art, de créer des roses et aussi des raisins.

Contemplez en effet la nature par où l'homme n'a point passé...

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cimes, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers pour pourrir sur

à sentir, ou à comprendre la majesté cachée (le trône intérieur ou invisible) de la toute-puissance, c.-à-d. du Tout-Puissant, de Dieu.

des monceaux déjà pourris, étouffant, ensevelissant les germes près d'éclore. La nature qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaires aux animaux immondes.

Voilà la nature laissée à elle-même, c'est-à-dire aux végétaux et aux animaux dans les lieux *les plus fertiles*, dans les lieux où la terre forte, puissante, féconde, a produit les végétaux les plus vigoureux, les grands arbres, dans les lieux où se manifeste avec le plus d'énergie la vertu de création de la nature.

Dans les lieux où la terre est moins forte et moins productive, le spectacle sera peut-être plus beau, la sécurité plus grande, l'air moins empesté, la grâce des lignes et des formes plus plaisante aux yeux, bref le séjour plus habitable ? Mais non.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble être le duvet de la terre ; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes drues, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une barrière grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, *nul vestige d'intelligence* dans ces lieux sauvages...

Et ainsi, la terre relativement habitable n'est ni plus belle ni plus hospitalière à l'homme que la terre des forêts vierges. Et même, pourrait-on dire, il y avait là-bas quelque chose de formidable et d'auguste, une horreur sacrée qui, au moins, avait sa beauté ; où nous sommes maintenant, il n'y a que laideur et il n'y a que stupidité ; il n'y a rien qui sente la raison, le génie de beauté, l'ordre ; "nul vestige d'intelligence. L'homme ici n'est même pas ému ; il se sent, simplement, repoussé..."

L'homme, s'il veut parcourir ces espaces, obligé de suivre les sentiers des bêtes farouches, contraint de veiller sans cesse pour éviter de devenir leur proie, effrayé de leurs rugissements, *saisi du silence même de ces profondes solitudes*, rebrousse chemin et dit...

Ce qu'il va dire, ce que Buffon voit dans sa pensée et fait exprimer par lui, c'est *la civilisation* ; c'est la civilisation en tant qu'aux prises avec la nature et d'abord l'assainissant, ensuite en l'assainissant, la rendant plus belle. L'homme dit :

> La nature brute est hideuse et mourante : c'est moi seul qui peux la rendre agréable et vivante [vraiment vivante, c'est-à-dire en belle et brillante santé]. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet aliment actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes [le feu], mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà demi consumées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer...

Voilà la terre (ou du moins les parties de la terre où l'homme aura pu porter le feu et le fer) débarrassée de sa propre ruine et de son propre débris, purgée de son cadavre ; reste à la rajeunir, à la rendre saine par l'air libre et pur et par les eaux courantes. L'homme fera cela peu à peu, à force de patience et d'énergie ; c'est la patience qui fait les roses.

Bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle *rajeunisse* par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains.

L'homme a fait tout cela, parce qu'il avait de l'esprit ; il a mis, lui qui est en soi un des plus faibles et un des moins armés des animaux, la marque de l'intelligence sur la nature ; car au commencement était l'esprit, mais étouffé et écrasé par les forces énormes de la nature ; mais il a tiré peu à peu de lui-même tout ce qui y était et de quoi maîtriser la nature pour l'ordonner et la vivifier de la véritable vie. Dès lors il peut contempler son œuvre et dire que son œuvre est bonne.

Qu'elle est belle cette nature cultivée ! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement ; il en est la production la plus noble ...Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! Les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la Terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies ; dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches : les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense qui, circulant sans cesse, se répand de son centre jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentes, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrant assez que l'homme, maître du domaine de la Terre, en a changé, renouvelé la surface entière et que de tout temps [ou du moins depuis un temps déjà très long] il en a partagé l'empire avec la nature. Cependant...

Faites bien attention en effet! L'homme n'est pas le roi de la Terre. Il n'en est que le conquérant, ce qui est très différent. Il ne l'a pas par décret immuable de Dieu; il ne l'a pas de fondation[1]. Il n'en est le maître que parce qu'il l'a conquise et à la condition de continuer sans cesse à la conquérir. C'est à quoi il faut qu'il songe toujours.

Cependant il ne règne *que* par droit de conquête. Il jouit plutôt qu'il ne possède [il est usufruitier plutôt que propriétaire], il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change; tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux...

Travaillons donc sans cesse à reconquérir la terre. Elle est notre éternel esclave fugitif. Nous l'enchaînons, elle brise notre chaîne si nous ne la rivons pas tous les jours et si nous ne la reforgeons pas tous les jours. C'est une lutte éternelle qu'elle soutient par instinct et que nous ne pouvons soutenir que par volonté. Elle ne s'endort jamais; nous avons toujours un penchant à nous endormir.

Lutte pacifique, du reste, et lutte de frères pour le bien l'un de l'autre. Nous lui devons la vie, elle nous doit l'intelligence et la beauté; elle nous nourrit, nous la parons et nous *l'élevons*. Nous avons besoin l'un de l'autre. Si nous ne prenons pas soin d'elle, nous périssons et elle périt aussi en ce sens qu'elle devient cette terre "mourante" dont nous a parlé Buffon. A le prendre ainsi, et c'est le bien prendre, l'homme est le fils de la terre et la terre est la fille de l'homme. Quand nous travaillons sur elle nous devons donc dire: "Pour notre bien commun, travaillons ensemble."

[1] Cela signifie non seulement: il ne possède pas la terre depuis les origines—ou le commencement des choses, mais: il n'est pas le maître de la terre en vertu de conditions faites à la création.

VOLTAIRE

Voltaire a écrit un certain nombre de "discours sur l'homme," c'est-à-dire de dissertations sur la morale. Ces discours librement imités du poète anglais Pope, sont d'une morale qui n'est pas très raffinée, ni même très élevée, mais qui suffirait à la rigueur, si on s'y tenait fermement et si l'on y était strictement fidèle. Le "cinquième discours" a pour sujet le plaisir et porte comme titre : "Sur la nature du plaisir." Ce que c'est que le plaisir et à quoi il peut être utile aux hommes, c'est de quoi veut s'occuper Voltaire. Voltaire, se rattachant à une école de l'antiquité qui s'appelait *épicurienne*, écrit que ceux-là se trompent qui se défient du plaisir et qui s'insurgent avec colère contre lui. Aussi bien, c'est par là qu'il commence :

> Jusqu'à quand verrons-nous le rêveur frénétique
> Fermer le ciel au monde et, d'un ton despotique,
> Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
> Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?

[C'est-à-dire, car ce n'est pas très bien écrit, *de manière* à la faire haïr.]

> ......Ce fou, sombre et sévère,
> Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
> Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
> D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
> Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.

Lui, Voltaire, croit en un Dieu bon, surtout et avant tout bon et clément :

Je cherche un Dieu plus doux et de plus doux ministres...
Je suis homme et d'un Dieu je chéris la clémence.

L'auteur aime à penser que Dieu conduit la nature par les lois du mouvement, mais qu'il conduit l'homme par les lois—sur lesquelles, seulement, il ne faut pas se tromper—du plaisir :

Par le seul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.

En effet, chaque acte humain est produit par un besoin dont la satisfaction est un plaisir. Par conséquent, de même que l'abstention, la non-action est dictée à l'homme par une douleur ou par une peine qu'il sent qui commence ; inversement et tout de même, toute action est provoquée chez lui par un plaisir qu'il désire, qu'il cherche et qui commence quand l'action qui a ce plaisir pour objet commence elle-même :

Par lui le corps agit, le cœur sent, l'homme pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature...
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

La preuve est dans l'inverse. Qu'est-ce que la douleur? C'est un avertissement de prendre garde à la mort. La douleur nous prévient que l'acte que nous commençons nous est contraire et qu'il faut s'en abstenir avec soin. [Ce n'est pas tout à fait vrai ; car une douleur de dents est atroce et l'on ne risque aucunement la mort à avoir un mal de dents ; et, d'autre part, une maladie de cœur est mortelle et pendant des années ne cause absolument aucune douleur ;

et par conséquent la douleur tantôt est un avertissement du danger et tantôt elle ne l'est pas et l'absence de douleur tantôt nous met dans une juste sécurité et tantôt nous met dans une sécurité trompeuse; mais enfin en général la théorie de Voltaire n'est pas sans vérité.] Donc:

Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu.
Que dis-je? A vos plaisirs! C'est *à la douleur même*
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos cœurs répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu[1],
D'une voix salutaire incessamment nous crie:
"Ménagez, défendez, conservez votre vie."
Chez de sombres dévots l'amour-propre[2] est damné;
C'est l'ennemi de l'homme; aux enfers il est né:
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de Dieu même,
Tout amour vient du ciel; Dieu nous chérit, il s'aime,
Nous nous aimons dans Dieu, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme.

Voilà donc qui est entendu: il faut s'aimer. Il faut s'aimer raisonnablement; il faut s'aimer sans fureur; il faut s'aimer avec discernement; mais il faut s'aimer. Pour que nous nous aimions raisonnablement, Dieu nous a donné le plaisir qui nous avertit de ce qui nous est bon, la douleur qui nous avertit de ce qui nous est contraire. Nous pouvons nous fier à ces guides. Mais, venus de Dieu ou d'ailleurs, nous avons, de plus, des désirs, et quand ces désirs sont violents et persistants, ils s'appellent passions. Qu'est-ce qu'il faut faire des passions? Ici, Voltaire est embarrassé. Les passions, en effet, s'accompagnent toujours de plaisir

[1] Sentinelle a toujours été du féminin; mais au XVIIIe siècle, il y a eu comme une hésitation sur le genre de ce mot. Delille a fait sentinelle du masculin comme Voltaire.

[2] L'amour de soi-même.

dans les commencements de leur empire sur nous, s'accompagnent toujours de douleur dans les suites de la possession qu'elles ont faite de nous. Elles ne sont donc des guides ni en un sens ni en un autre; elles ne peuvent pas être tenues pour bons guides en tant que plaisirs ni comme guides nous avertissant de ne pas les suivre, en tant que douleurs. Qu'est-ce donc qu'il faut en faire? Il faut, répond à peu près Voltaire, les suivre tant qu'en effet elles donnent du plaisir et les fuir quand elles en sont à cet excès de faire du mal. Descartes avait à peu près raisonné ainsi. Il avait supposé que chaque passion a *sa bonne partie* et son *bon emploi* et qu'elle était d'un bon emploi prise seulement en sa bonne partie. La difficulté c'est de ne pas se tromper et d'être assez maître de sa passion pour ne la prendre qu'en sa partie bonne; et être maître de sa passion au point de si bien distinguer, on pense bien que c'est ne pas l'avoir. De même, Voltaire veut qu'on suive la passion aussi longtemps qu'elle ne fait pas de mal et qu'on la fuie quand elle commence d'en faire. Sans doute, mais si on l'a suivie tant qu'elle ne faisait qu'un plaisir raisonnable et sain et si l'on est capable de la quitter dès qu'elle devient dangereuse, c'est qu'elle ne vous possédait guère et que, tout compte fait, vous ne l'aviez point. Au fond, les passions suivies tant qu'elles ne sont pas tyranniques, ce n'est que *l'imitation des passions*, ce n'est que les passions jouées, par amusement, par quelqu'un qui ne les sent point, et il faut convenir qu'en cet état elles ne sont aucunement dangereuses; mais c'est qu'elles n'existent pas. Quand elles existent réellement, ni on ne peut, avec Descartes, en prendre le bon et en laisser le mauvais, ni, avec Voltaire, les suivre tant qu'elles sont inoffensives et agréables, les laisser quand elles deviennent funestes. Quoi qu'il en soit, voici, en très jolis vers, la théorie de Voltaire sur la passion :

Oui, pour nous élever aux grandes actions
Dieu nous a, par bonté, donné les passions.

Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste,
L'usage en est heureux si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains pas un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter[1] plutôt qu'à le connaître
Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis pour un plaisir plus grand.

On comprend très bien que Voltaire, toujours polémiste, en a ici aux jansénistes, c'est-à-dire à ces chrétiens très rigoristes, "stoïciens du christianisme," comme on les a très bien appelés, qui étaient pour la suppression radicale des plaisirs d'ici-bas, en considération d'un "plaisir plus grand," à savoir celui du ciel, et pour l'extermination des passions sans distinction, par crainte d'erreur entre ce qui est leur partie mauvaise et ce qui peut être leur partie bonne. Voltaire pousse sa pointe de ce côté avec beaucoup de verve, comme à son ordinaire:

Mais que[2], fier de ses croix, vain de ses abstinences
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père et la société,
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins le regret des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur; il lui faut des désirs.

Ces nouveaux stoïciens font exactement comme les anciens: ils veulent réformer l'homme et ils le détruisent. Cela a déjà été exprimé très agréablement par La Fontaine dans sa fable intitulée: *le Philosophe scythe.*

Beaucoup moins agréablement que La Fontaine, Voltaire exprime la même idée. Il y avait dans l'antiquité la plus

[1] Se plaît à éviter le genre humain.
[2] **Mais que...il condamne...=mais quand il condamne..., ou s'il condamne.**

reculée un roi d'Iolchos qui s'appelait Pélias (ou Pélie), fils de Neptune. Ses filles, qui l'aimaient, le voyant vieillir, firent le projet de le ramener à la jeunesse et s'adressèrent à la sorcière Médée. Celle-ci, qui avait des motifs de leur en vouloir, leur prescrivit de le couper en morceaux et de le jeter dans une chaudière d'eau bouillante. Le morcelé ne revint ni à la jeunesse ni à la vie.

"Couper les membres du vieillard qui ne doit plus revivre," dit à ce propos Sénèque. Or les stoïciens, anciens ou modernes, font précisément de même: ils coupent les membres de l'homme pour le rajeunir et ils le frappent d'une mort prématurée. C'est ce que Voltaire développe ainsi:

Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaissez-vous pas les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie[1].
Elles croyaient dompter la nature et le temps
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent,
Croyant le rajeunir ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés,
Vous voulez changer l'homme et vous le détruisez.

Donc il faut émonder ses passions et non pas prétendre à les extirper. Il faut, comme a dit Molière d'après l'apôtre, "être sage avec sobriété[2]"; mener ses passions sans qu'elles vous mènent et les posséder sans qu'elles vous possèdent.

Usez, n'abusez pas, le sage ainsi l'ordonne,
Je fuis également Epictète et Pétrone.

[C'est-à-dire le chef de l'école stoïcienne et le représentant le plus élégant et séduisant de la secte épicurienne.]

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

[1] Voyez *l'image de* votre folie.

[2] Molière, *Le Misanthrope*, I. 1, où il cite Saint Paul, Epître aux Romains, xii. 3.

Voltaire conclut : il supplie qu'on ne le prenne pas pour un épicurien ; il ne veut pas qu'on croie les passions bonnes et qu'on s'abandonne à leur empire ; il veut qu'*on les suive avec discrétion* et qu'on *choisisse entre elles celles qui sont les meilleures* :

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines :
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux que ce torrent par un heureux secours
Sans inonder nos champs les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs et soufflez *sans tempêtes* ;
Soleil, *sans nous brûler*, marche et luis sur nos têtes.

C'est par ces images que Voltaire exprime son idée : suivre les passions en les contenant dans de justes bornes. D'autre part, comme nous l'avons dit, il veut qu'on choisisse celles qui sont le moins susceptibles d'être funestes :

Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude.
Voilà mes passions...

Et il faut reconnaître que ce sont des passions inoffensives. Mais ce qui montre précisément la faiblesse du système, c'est qu'on ne peut avoir confiance aux passions, premièrement qu'en les prenant à la dose, si l'on peut ainsi dire, où elles ne sont pas des passions ; secondement en écartant toutes celles qui sont violentes et en appelant passions des sentiments qui ne sont pas autre chose que des goûts ; d'où il suit que l'épicurien, quand il s'explique, finit par être infiniment rapproché de ce stoïcisme qu'il dénonce. Après cette conclusion, car Voltaire a conclu et il ne dira plus rien sur le fond de la question, il y a une sorte *d'épilogue personnel*, c'est-à-dire de petit discours où Voltaire parle de ses goûts, s'en félicite et ne laisse pas, ce

qu'il fait souvent, de se donner un peu en exemple au monde.

Voilà mes passions. Mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares
Des lois des nations violateurs barbares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisaient contre moi leurs lâches cruautés...

[Comme Voltaire a eu beaucoup d'ennemis en Allemagne et de tous genres, il n'est pas très utile de chercher les noms propres que Voltaire à la fois désigne et voile sous ces périphrases et prenons simplement qu'il a eu des persécuteurs dont l'étude l'a consolé.]

Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile[1].
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux.
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux
Il n'interrompit point sa douce mélodie.

Cacus était un géant, moitié homme et moitié satyre, fils de Vulcain, qui vomissait des torrents de flamme. Il habitait une caverne sur l'Aventin, aux lieux mêmes où plus tard fut bâtie Rome. Il volait les troupeaux. Voltaire suppose, ce que je ne vois nulle part, qu'il vola même ceux de Pan, dieu des bois. Toujours est-il qu'il fut tué par Hercule qu'il avait voulu voler aussi.

Heureux qui, jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits.
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis,
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encore sa lyre.

[1] Et c'est dans leur pays barbare—leur antre—qui je me livrai à des arts qu'ils ignoraient, qu'ils ne comprenaient et ne goûtaient point, c.-à-d. la poésie, la philosophie, les sciences.

Ceci, qui s'écarte un peu du sujet, est un simple éloge de la vie littéraire et artistique et n'a rien que de très juste. L'homme qui s'adonne aux beaux-arts, et même le plus modestement du monde,—et ainsi tout le monde peut s'y adonner,—d'abord se réserve et se prépare une très grande ressource pour sa vieillesse ; car on peut cultiver les arts jusqu'au dernier jour et c'est pour cela que Voltaire a mis : "jusqu'au temps du terme de sa vie." Talleyrand disait : "Vous ne savez pas jouer au whist ? Quelle vieillesse vous vous préparez !" Savoir cultiver un art est une ressource de vieillesse encore plus précieuse, puisqu'on n'a pas besoin de trois personnes avec soi pour la cultiver. Ensuite l'homme adonné aux arts, ou à un seul, peut " braver l'injustice " en ce sens que, sauf si elle est mortelle, ce qui est rare, elle ne l'atteint pas, parce que l'artiste satisfait de son art n'a pas d'ambition et que seul l'ambitieux souffre d'une faveur à lui refusée et accordée à un autre. De plus, l'artiste, s'il a quelque chagrin, cependant, comme tout homme, le calme et l'enchante par l'exercice de son art ! Montesquieu disait : " Je n'ai jamais eu une peine qu'une heure de lecture n'ait dissipée." Cela a paru un peu étrange. Il faut s'entendre : Montesquieu est un penseur et partant il ne lit pas comme tout le monde : il lit en repensant ce qu'il lit, en y mettant du sien, en le fécondant ; et par conséquent sa lecture est un travail d'artiste analogue à celui de l'homme qui fait de la peinture ou de la musique ou qui écrit. Dès lors on comprend le mot de Montesquieu et l'on comprend qu'il exprime la même pensée que celui de Voltaire : l'artiste calme tous ses ennuis. De plus encore, l'artiste, ou simplement l'homme qui cultive un art, si modeste qu'il soit, pardonne aux humains et rit de leur délire. Il pardonne aux humains, et ceci est un peu la répétition du " il brave l'injustice " qui était plus haut. Il pardonne aux humains parce que, protégé par son art, il ne peut pas

souffrir de leurs injustices ou de leurs malignités ; elles ne l'atteignent pas ; du moment qu'elles ne l'atteignent pas, il ne reste que l'intention et il n'y a rien de plus facile à pardonner qu'une intention non suivie d'effet. Et il rit de leur délire ; car, précisément, l'intention de nuire non suivie d'effet a quelque chose de très comique, comme " la haine impuissante " dont parlent La Bruyère et Stendhal et qui n'est un supplice que pour celui qui la ressent et qui est un amusement pour celui qui en est l'objet.

" Et de sa main mourante il touche encore sa lyre " est une évocation du personnage à demi fabuleux, Anacréon, qui jusque dans la vieillesse la plus avancée, faisait, d'après la légende, des vers gracieux, élégants, voluptueux, souriait à la vie et apprenait aux hommes à y sourire.

Si nous revenons sur l'idée générale de tout ce discours très distingué, nous dirons que le plaisir considéré comme un guide est une idée parfaitement fausse puisqu'on ne peut le prendre pour guide qu'à la condition de tant le surveiller, de tant l'amender, de tant le redresser et de tant le restreindre qu'en définitive on le réduit à la sagesse même et que dès lors il vaudrait mieux et il serait plus court de prendre pour guide la sagesse elle-même toute pure ; et c'est précisément ce qui résulte de tout le petit discours de Voltaire.—Après tout, ceci n'est presque qu'une question de *position*. La position prise par les épicuriens est celle-ci : le but à poursuivre est le plaisir ; mais le plaisir poursuivi sans intervention très diligente de la sagesse n'est pas un plaisir ; donc dirigeons-nous vers le plaisir sévèrement contrôlé par la sagesse. Il serait plus simple de dire : dirigez-vous selon la sagesse et puis soyez sûr qu'à vous diriger par elle, vous atteindrez un certain plaisir, qui, tout compte fait, est le plus sûr de tous les plaisirs. Au fond c'est exactement la même chose ; seulement dans le second cas la question est mieux *posée*.

Quant aux passions, on a vu comment Voltaire : 1°

dit qu'elles ne sont pas entièrement funestes, 2° qu'il faut savoir les tenir dans leurs justes bornes ; 3° qu'il faut, entre elles, choisir les meilleures. C'est se donner beaucoup de mal pour ne pas dire et parce qu'on ne veut pas dire qu'il faut les supprimer ; qu'il faut, surtout que l'on peut, les supprimer. Réprimer les passions de telle sorte qu'elles ne soient plus que des *goûts* très raisonnables, c'est tout simplement les supprimer en tant que passions, puisque les passions sont toujours violentes et puisque ce qu'on appelle passion n'est pas autre chose qu'un goût lorsqu'il devient violent ; choisir entre les passions celles qui ne peuvent nous procurer que du bonheur, disons-le donc franchement, c'est *entre les passions choisir la raison elle-même* et dès lors autant vaut dire et mieux vaut dire : soyez raisonnable.—Remarquez bien en effet une chose, qui a l'air paradoxale et qui n'est, je crois, que vraie : *il est plus facile de supprimer une passion que de la contenir.* L'effort est grand pour la supprimer, je l'accorde ; mais il est plus grand pour lui accorder ceci, jusqu'à un certain point, et pour lui refuser cela, à partir d'un certain point, et pour se tenir dans cet équilibre extrêmement fatigant autant qu'extrêmement dangereux. Ceux qui disent simplement et comme brutalement : " Supprimez les passions " sont donc beaucoup plus dans la vérité même pratique. Oui, mais reste le fort même de l'argumentation des épicuriens. Ils disent : " Est-ce que jamais l'homme peut agir autrement que par passion ? Non." Donc à eux de dire : " Supprimez les passions, vous le tuez." Ce serait très vrai si la raison *elle-même* ne devenait pas *elle-même* une passion. Or, c'est précisément ce qui arrive. La volonté d'être sage, la volonté d'être raisonnable, la volonté de n'avoir pas de passion, devient une passion elle-même et aussi véhémente et aussi dévorante que les autres et alors elle agit sur les hommes comme passion, à titre de passion et aussi vigoureusement qu'une passion.

La raison, conçue par une âme énergique, n'est pas autre chose que la passion qui combat toutes les passions et le bien, pour l'homme, consiste à obéir passionnément à la passion qui combat toutes les passions. Voilà selon moi la vérité; ce qui n'empêche pas le petit discours de Voltaire d'être une des œuvres les plus agréables qu'ait inspirées l'épicurisme intelligent.



François-René, vicomte de Chateaubriand, 1768 1848



Alphonse-Marie-Louis de Prat de Lamartine, 1790—1869



Victor Hugo, 1802 1885



Honoré de Balzac, 1799 -1850

CHATEAUBRIAND

Chateaubriand est un des plus grands poètes en prose du XIXe siècle. Comment s'est formé un poète, ou plutôt quelles sont les premières sensations et impressions qui ont révélé le poète à lui-même ? C'est ce que tout le monde voudrait connaître et c'est ce que Chateaubriand, pour ce qui est de lui[1], nous a révélé avec une suffisante exactitude et avec une magnificence de forme incomparable.

Il était fils d'un gentilhomme breton oisif et borné et il passait de très longs mois chez son père, au château de Combourg, à douze lieues de Saint-Malo. Cette résidence était lugubre.

> Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande au château ; on éprouvait en pénétrant sous ses voûtes la même sensation qu'en entrant à la Chartreuse de Grenoble[2]... Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père... J'étais niché dans une espèce de cellule isolée au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château... Je n'avais aucune heure fixe ni pour me lever, ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi ; la plupart du temps, je ne faisais rien.

Oisiveté presque absolue, et liberté absolue de la rêverie : voilà le premier trait, cela au milieu d'une nature

[1] Pour ce qui le concerne.

[2] **La Chartreuse de Grenoble**, ou Grande-Chartreuse, située au milieu de hautes montagnes, dans un désert qui n'est accessible que par deux passages.

triste, d'un château triste et d'une famille triste. Cela pouvait avoir les effets les plus différents ; cela pouvait déprimer extraordinairement une nature faible ; cela pouvait confirmer le courage d'une nature forte et développer les facultés d'imagination d'une nature riche. C'est ce qui arriva pour Chateaubriand.

> L'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme sans m'ôter cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait pas de revenants, on me forçait à les braver. Lorsque mon père me disait avec un sourire ironique : "Monsieur le chevalier aurait-il peur ?" il m'eût fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : " Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits tant que vous serez bon chrétien," j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie.

Courageux et solitaire, que pouvait devenir Chateaubriand ? Selon le tour de son esprit,—à le supposer intelligent,—un penseur ou poète. C'est l'imagination qui dominait en lui dès son enfance ; il devint un poète.

> Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabitée [remarquez le mot : elle n'était pas *inhabitée* puisqu'il l'occupait ; mais elle avait été longtemps inoccupée et, par conséquent, *déshabitée*], ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes[1]. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel.

Il eut une sorte d'expansion, de vif et impétueux mouvement vers le dehors, vers le vaste monde en raison même de la compression qu'il subissait dans le cercle de sa famille.

[1] C'est-à-dire, au lieu de l'effrayer, les vents stimulaient son imagination.

Tout devint passion en moi en attendant les passions mêmes. Lorsque, après un dîner silencieux où je n'avais osé ni parler ni manger, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables ; je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite ; je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais aussitôt que j'avais atteint la cour verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté.

Vous avez remarqué ces expressions " m'éjouir, fringuer " qui éveillent dans l'esprit l'idée d'un jeune poulain échappé. Il chassait, mais surtout pour marcher dans les champs, pour aller loin et pour être accompagné indéfiniment de la solitude. A la vérité, il était chasseur véritable et il lui est arrivé de "demeurer quatre ou cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture pour attendre les canards sauvages," et trente ans après, "il n'était pas de sang-froid quand un chien tombait en arrêt" ; mais surtout ce qui le menait c'était l'amour de l'espace.

Dans ma première ardeur pour la chasse il entrait un fond d'indépendance : franchir les fossés, arpenter les champs, les marais, les bruyères, *me trouver avec un fusil dans un lieu désert, ayant puissance et solitude*, c'était ma façon d'être naturelle. Dans ma course je pointais si loin que, ne pouvant plus marcher, les gardes étaient obligés de me rapporter sur des branches entrelacées.

Cependant, non sans quelque étonnement de sa part, un phénomène tout naturel se produisit en lui : cette nature dont il subissait le charme, qui l'emplissait, qui le traversait, *demanda* à être exprimée par lui, s'imposa à lui comme matière de paroles et de chant. Il avait une sœur qui l'accompagnait dans celles de ses promenades qui ne l'éloignaient pas trop du château.

Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand mail, au printemps sur un tapis de primevères,

en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous.

Or un jour que Chateaubriand parlait avec ravissement de la solitude, sa sœur lui dit : "Tu devrais peindre tout cela." Il "bégaya" des vers, puis il en écrivit. C'est par des vers qu'il commença d'écrire. Cette faculté s'assourdit en lui, et toute sa vie il écrivit en prose. Il le regrette au moment où il rédige ses mémoires ; mais il est bien vieux maintenant et il n'espère plus que ce don lui revienne.

C'était le premier appel de l'imagination ; le second, mêlé de la voix confuse et indistincte de l'amour, bouleversa l'adolescent devenant jeune homme. Toutes les facultés de son âme s'exaltèrent au plus haut degré. Il devint tout différent, sans cesser d'être ce qu'il avait toujours été au fond. Autrefois, il parlait un peu, il ne parla plus ; il étudiait quelquefois, il n'étudia plus jamais ; son goût pour la solitude redoubla. Il avait "tous les symptômes d'une passion violente" ; ses yeux se creusaient, il maigrissait, il ne dormait plus ; il était distrait, triste, ardent et farouche.

Et voici huit épisodes de ce poème de l'adolescence vaguement amoureuse, surtout dévorée du besoin de sentir et de faire comme entrer en elle toutes les âmes de l'univers.

La lande.

Au nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques ; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. La cime dorée du bois, la splendeur de la terre, l'étoile du soir scintillant à travers les nuages de rose me ramenaient à mes songes ; j'aurais voulu jouir de ce spectacle avec l'idéal objet de mes désirs... Le vent du soir qui brisait les réseaux tendus par l'insecte sur la pointe des herbes, l'alouette de bruyère qui se posait sur un caillou me rappelaient à la réalité ; je reprenais le chemin du manoir, le cœur serré, le visage abattu.

Ceci est un coucher du soleil dans un pays de bois où l'on ne voit pas le coucher du soleil. On voit la cime des bois dorée, puis pâlissant peu à peu, les nuages roses des derniers rayons que le soleil leur envoie obliquement ; dans un interstice une étoile qui s'allume et dont la clarté tremble ; puis le vent frais du soir s'élève, l'alouette regagne le sol ; le soleil est couché, tout à l'heure ce sera la nuit ; il faut quitter le lieu des rêves, le laisser derrière soi dépeuplé et rentrer dans le réel, dépeuplé soi-même. Dans le cœur du poète un soleil aussi vient de s'éteindre.

L'orage.

Les jours d'orage, en été, je montais au haut de la grosse tour de l'ouest. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tours, l'éclair qui sillonnait la nue et marquait d'une flamme électrique les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme ; comme Ismen[1] sous les remparts de Jérusalem, j'appelais la foudre, j'espérais qu'elle m'apporterait Armide[2].

Ceci est le besoin de spectacles violents, comme le goût des exercices violents que nous avons vu plus haut. La nature pour Chateaubriand est à son ordinaire trop douce ; il la souhaite passionnée comme lui, ardente et farouche comme il l'aime à l'être. Jamais Rousseau n'a peint la nature violente, parce qu'il ne l'aimait pas telle. Chateaubriand l'aime souvent ainsi. Plus tard il décrira des tempêtes avec une visible complaisance. Plus tard il s'écriera: " Levez-vous donc, orages désirés... "

La solitude dans les bois.

Je suivais un sentier abandonné, une onde ornée de ses plantes rivulaires ; j'écoutais les bruits qui sortent des lieux infréquentés ;

[1] **Ismen**, enchanteur sarrasin, personnage de la *Jérusalem Délivrée* du Tasse.

[2] **Armide**, l'une des héroïnes de la *Jérusalem Délivrée*. Elle était magicienne et d'une beauté merveilleuse. On la compare généralement à Circé.

je prêtais l'oreille à chaque arbre ; je croyais entendre la clarté de la lune chanter dans les bois ; je voulais redire ces plaisirs et les paroles expiraient sur mes lèvres... J'avais établi un siège comme un nid dans un de ces saules ; là, isolé entre le ciel et la terre, je passais des heures avec les fauvettes ; ma nymphe [la femme dont il rêve] était à mes côtés. J'associais également son image à la beauté de ces nuits de printemps toutes remplies de la fraîcheur de la rosée, des soupirs du rossignol et du murmure des brises.

Ici tout est doux, tout est calme ; soit de nuit, soit de jour, la nature sourit et chante à demi-voix. Elle sourit avec la fraîcheur de sa rosée en perles, avec la nonchalance de ses saules flexibles, avec les plantes languissantes des bords de l'eau ; elle chante avec ces bruits vagues qui sortent, on ne sait d'où, dans les lieux solitaires ; avec ses arbres qui bruissent ; ses rossignols, ses fauvettes, ses brises ; elle *chante avec la clarté de la lune*, car la lune est un chant de lumière par opposition à la nuit lourde qui dort en l'épaisseur des bois et qui semble un profond silence. Toute la nature dans ce tableau est une mère douce qui berce avec des sourires paisibles et des chansons légères son enfant rêveur.

Mais l'enfant rêveur est surtout mélancolique et aime l'expression de la tristesse. Aussi les spectacles qui l'émeuvent le plus et qu'il chante peut-être aussi le mieux sont ceux-ci :

La cloche du matin.

Dans la plupart des villages de Bretagne, c'est ordinairement à la pointe du jour que l'on sonne pour les trépassés. Cette sonnerie se compose de trois notes répétées, un petit air monotone, mélancolique et champêtre. Rien ne convenait mieux à mon âme malade et blessée que d'être rendue aux tribulations de l'existence par la cloche qui en annonçait la fin. Je me représentais le pâtre expiré dans sa cabane inconnue, ensuite déposé dans un cimetière non moins ignoré. Qu'était-il venu faire sur la terre ? Moi-même que faisais-je dans ce monde ? Puisqu'enfin je devais passer, ne

valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure, que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour? Le rouge du désir me montait au visage; l'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite.

La tristesse du matin est d'ordinaire une tristesse de vieillard; la *tristesse ardente* de Chateaubriand jeune étonne. Il est possible qu'il l'ait éprouvée moins vive que trente ans plus tard il ne l'a décrit; mais enfin qu'il l'ait éprouvée. C'est, du reste, la tristesse des neurasthéniques à tous les âges; ajoutez qu'il y a beaucoup d'imagination qui s'excite elle-même dans tout cela. Quoi qu'il en soit, le morceau est beau et ces trois notes grêles et monotones qui s'élèvent dans le silence de la campagne matinale et qui à la fois rappellent les hommes à la vie et leur annoncent que l'un d'entre eux vient de mourir, sont ce qu'on appelle une ironie des choses, et le mérite de l'auteur est de l'avoir démêlée. Pourquoi, semble-t-il dire, me réveiller pour me dire qu'un autre ne s'éveillera plus? Est-ce pour me faire entendre qu'il est inutile de s'éveiller? Tu as raison, c'est inutile; et, jour pour jour, autant vaudrait, mieux peut-être, partir au premier qu'au dernier... Et la rêverie continue, douloureuse et âpre, et dont l'âpreté est bien marquée par ce mot sec et brusque: "à la façon d'une joie subite."

L'automne.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les hauts chênes du mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature[1]. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret, je m'arrêtais pour

[1] Comparez ceci à sa phrase: Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi (p. 56, l. 16). Il veut dire qu'il existait un rapport intime, une sympathie, entre sa nature mélancolique et ces soirs d'automne.

regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné et qui retournait la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne ; le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre.

[Un *lai*, mot du moyen âge, n'est pas autre chose qu'une complainte.] L'approche de l'hiver donne naturellement des idées de mort. Ce qui est frappant dans ce morceau, c'est que le travail du laboureur, plus particulièrement, donne à ce jeune homme ces idées. Le travail du laboureur, qui est une œuvre prévoyant le printemps et l'été, passant, pour ainsi parler, par-dessus l'hiver, est essentiellement chose d'espérance, de confiance, de foi, d'énergie embrassant l'avenir et, à cause de cela, n'a rien de triste. Songez au *Semeur* de Victor Hugo, dont, du reste, je vous parlerai. A Chateaubriand, jeune pourtant, ce travail inspire des idées lugubres, et c'est sa tombe qu'il croit voir que le laboureur creuse. C'est la différence de l'*optimiste* au *pessimiste*, ou, plus simplement, de l'homme triste à l'homme qui a confiance dans la vie et dans la nature. Victor Hugo est essentiellement optimiste.

Le soir en automne.

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes des nénuphars. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine et qu'elles remplissaient de leurs ramages confus. La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le lac battait ses bords ; les grandes voix

de l'automne sortaient des marais et des bois; j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château.

Ceci est un paysage où, avec un grand soin, l'auteur a mêlé sans cesse la vie végétale et la vie animale. Joncs et nénuphars, hirondelles; hirondelles et roseaux; touffes de roseaux remplies d'hirondelles, si bien qu'on ne sait si le ramage confus vient des hirondelles ou des roseaux; roseaux qui agitent leurs quenouilles pendant que poules d'eau et sarcelles s'endorment et se taisent sous eux, si bien que maintenant ce sont les roseaux qui sont plus vivants que les bêtes. C'est là ce que Bernardin de Saint-Pierre avait appelé les "harmonies de la nature" et Chateaubriand est admirable à les saisir et à les peindre. Remarquez ces deux *vers* au milieu de la prose:

Les grandes voix de l'automne
Sortaient des marais et des bois.

Chateaubriand, selon ce qu'il a à faire sentir, passe avec une parfaite maîtrise de *Chateaubriand peintre* à *Chateaubriand musicien.*

La nuit dans les bois en automne.

Bientôt, ne pouvant plus rester dans ma tour, je descendais, à travers les ténèbres, j'ouvrais furtivement la porte du perron, comme un meurtrier, et j'allais errer dans le grand bois. Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre objet de ma poursuite, je m'appuyais contre le tronc d'un hêtre, je regardais les corbeaux que je faisais envoler d'un arbre pour se poser sur un autre, ou la lune se traînant sur la cime dépouillée de la futaie; j'aurais voulu habiter ce monde mort qui réfléchissait la pâleur du sépulcre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit; l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait même pas tiré du fond de mes pensées si à cette heure la cloche du village ne s'était fait entendre.

Le besoin de solitude, le besoin de solitude en contact avec la nature, quand elle est sinistre et hostile, voilà ce que

marque ce passage tout particulièrement significatif. Le jeune homme s'évade du château parce qu'il est peuplé et parce que dehors il fait froid ; il va se faire flageller par le vent ; il va regarder les corbeaux, qu'il réveillera, et la lune ; et non pas la lune des poètes, la lune dont la clarté "chante" sur "la cime indéterminée des forêts," mais la lune des astronomes, la lune qui est un monde mort et qui, dès que l'on sait cela ou dès qu'on y songe, paraît un sépulcre blafard ou un spectre qui se traîne lugubrement dans le ciel. Et c'est ce monde qu'il voudrait habiter pour trouver plus de solitude encore et plus de deuil. *Plurima mortis imago*, dit le poète latin ; ce qu'il y a dans les lignes qui précèdent, c'est "*l'image multipliée de la mort.*" L'amour de la mort est le terme dernier du *pessimisme.*

Réflexions générales sur l'automne.

> Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi ; le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes ; on se sent mieux à l'abri des hommes. Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne ; ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie ont des rapports secrets avec nos destinées.

Tout le monde a remarqué cette image de la vie humaine que semble donner la révolution d'une année depuis le printemps jusqu'à l'hiver. Personne, je crois, ne l'a à la fois détaillée très minutieusement et renfermée dans une phrase courte encore et pleine, comme l'a fait ici Chateaubriand. Cela est complet, circonstancié, harmonieux et sans fatigue. Je ferai même remarquer, à l'honneur de Chateaubriand, que cette *phrase à effet* pourrait, ce me semble, produire plus d'effet encore avec une très légère transposition et que Chateaubriand *n'y a pas tenu.* Après

ce magnifique déroulement des comparaisons fastueuses, ces mots "ont des rapports secrets avec nos destinées" sont grêles et secs comme fin de période. Or il suffisait, pour "plaquer l'accord," d'écrire : "Nous saisissons des rapports secrets entre la nature et nous en regardant ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours ; ces fleuves qui se glacent comme notre vie."—Chateaubriand n'y a pas tenu. Il a toutes les grandes ressources de l'artiste ; il ne descend pas aux petites.

LAMARTINE.

LES PAVOTS

En 1847 Lamartine avait cinquante-sept ans. C'est le soir de la vie. C'est le moment où l'on commence à ne plus aimer le printemps ; car il faut, entre l'âge de l'année et l'âge que l'on a soi-même, certaines concordances, que l'on comprend, ou—et il n'importe—que l'on sent sans les comprendre. C'est le moment de la vie où l'on n'aime plus le printemps et où il rend triste ; où il y a une *tristesse du printemps.*

Cette tristesse du printemps a dû être très fréquemment éprouvée ; elle a été chantée, elle a été mise en vers très rarement. Horace, le poète latin, semble l'avoir sentie très profondément, et comme Horace est très rarement un élégiaque, c'est-à-dire un poète triste, on ne sera pas fâché sans doute de trouver ici son ode sur la tristesse du printemps. C'est celle qui est très connue, d'après ses premiers vers, sous le nom de *Diffugere nives*[1]. La voici :

Les neiges ont disparu, déjà les gazons renaissent dans les campagnes ; les bois reprennent leurs cheveux ; la terre a changé d'âge ; les fleuves, décroissant, semblent fuir leurs berges ; les Grâces forment des danses avec les nymphes. N'espère rien de durable ; les saisons et les heures qui nous enlèvent nos jours te le disent sans cesse. Les zéphyrs viennent adoucir la froidure, l'été chasse le printemps, il disparaîtra devant l'automne et vite accourront les froids engourdissants. Et du moins les saisons rapides se

[1] Horace, *Odes*, IV. 7.

renouvellent ; mais nous, dès que nous sommes descendus où reposent nos aïeux, nous ne sommes plus qu'ombre et poussière. Ce jour qui s'écoule, qui sait si les dieux y ajouteront un second jour ? Rien n'échappera aux mains de ton héritier, si ce n'est ce que tu auras donné aux malheureux. Cher ami, dès que tu seras descendu au séjour sombre, rien, ni ta naissance, ni ton éloquence, ni ta vertu, ne pourra te ramener parmi nous. Diane n'a pu ravir aux ténèbres Hippolyte ; Thésée n'a pu rompre les chaînes qui dans les enfers retiennent son ami Pirithoüs.

Voilà les pensées mélancoliques que le printemps inspirait à Horace. Remarquez que cette tendance devait chez lui être assez forte puisque, dans une autre pièce sur le printemps, la suite des idées est absolument la même avec cette différence qu'il insiste un peu plus sur le tableau gai par où la pièce commence et un peu moins sur les réflexions funèbres par où elle finit. Je songe à l'ode connue sous le nom de *Solvitur acris hiems*[1]. La voici :

L'hiver se détend grâce au retour du printemps et du zéphyr ; le câble entraîne le bateau loin du rivage, le troupeau ne se plaît plus à l'étable, ni le laboureur au coin du feu ; les prairies ne sont plus blanches de givre. La lune, à son lever, éclaire de nouveau les danses des nymphes. Dryades et Grâces frappent la terre du pied. Voici le moment de couronner de myrte ou de fleurs nouvelles nos têtes parfumées ; d'immoler à Faune une brebis ou un chevreau. *La mort* [vous l'attendiez ; elle devait venir] heurte indifféremment à la cabane du pauvre et au palais des rois. La brièveté de la vie ne nous permet pas de nous livrer à de longues espérances. Déjà la nuit infernale t'environne. Là tu ne tireras plus aux dés la royauté des festins et tu ne reposeras plus ton regard sur les yeux des jeunes filles.

Telles étaient les pensées sombres que le printemps suggérait à Horace (et aux poètes grecs que nous n'avons plus et que, très probablement, il traduisait). De même

[1] Horace, *Odes*, I. 4.

Lamartine a senti très profondément la tristesse du printemps. Il écrit :

Lorsque vient le soir de la vie
Le printemps attriste le cœur ;
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.
De toutes ces fleurs qu'il étale
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les prés éblouissent l'œil,
Hélas ! il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille
L'oreiller du lit d'un cercueil.

Toute l'idée du premier quatrain est dans le mot *moqueur.* Le printemps a l'air de se moquer de nous ; de nous tous, à la vérité, puisque nous sommes tous mortels et que c'est lui qui marque que la nature, se rajeunissant sans cesse, ne l'est pas, et c'est ce que Lamartine lui-même a admirablement exprimé dans ce beau vers :

Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir.

Mais le printemps se moque surtout, ou semble se moquer surtout de ceux qui approchent du déclin ; car être différent de quelqu'un c'est se moquer de lui, surtout quand, très évidemment, on est plus beau qu'il n'est. Donc le printemps se moque de nous et le parfum qui s'exhale de sa corbeille épanouie est une raillerie douloureuse.

Aussi le poète lui répond amèrement : " Je n'ai pas besoin de tout cela, et moi, désormais, qui n'ai besoin, ni souci, de tant de fleurs pour couronner ma tête dans les festins ou pour les offrir à ma bien-aimée, une fleur me suffit, celle que l'on met sur l'oreiller où repose la tête d'un mort. Les morts n'ont besoin de rien ; si l'on suppose qu'ils ont encore quelque vague sentiment des choses, ils ne demandent qu'un léger parfum ou un souvenir."

Remarquez le contraste, voulu ou instinctif,—il n'importe, chez les grands poètes tout paraît voulu et tout est

instinctif,—entre les sons larges et éclatants des rimes *étale*, *pétale* et les sons étouffés et sourds de *œil*, *cercueil*. Il s'agit d'exprimer par les sons l'exubérance joyeuse, la fête triomphale du printemps vainqueur, en opposition avec le chant intérieur, triste et désolé, du poète, de l'homme que toute cette joie blesse. Remarquez surtout ces quatre sons semblables, presque identiques pour l'œil et en vérité identiques pour l'oreille : *œil*, *cueille*, *feuille*, *cercueil*. Cette monotonie des sonorités est excellente pour exprimer un sentiment lourd qui se replie et retombe sur lui-même, une morne fatigue qui se laisse aller, qui fléchit et qui piétine pour ainsi dire sur soi.

> Dont les prés éblouissent *l'œil*,
> Hélas ! il suffit que l'on *cueille*
> De quoi parfumer d'une *feuille*
> L'oreiller du lit d'un *cercueil*.

C'est une sonnerie lente et sourde de glas, que l'on entend, au soir tombant, dans une petite ville silencieuse, en marchant dans des ruelles désertes.

SECONDE STROPHE.

> Cueillez-moi ce pavot sauvage
> Qui croît à l'ombre de ces blés,
> On dit qu'il en coule un breuvage
> Qui ferme les yeux accablés.
> J'ai trop veillé ; mon âme est lasse
> De ces rêves qu'un rêve chasse.
> Que me veux-tu, printemps vermeil ?
> Loin de moi tes lis et tes roses !
> Que faut-il aux paupières closes ?
> La fleur qui garde le sommeil !

Nous sommes au printemps. C'est le temps où les blés sont en herbe encore et où, plus distinctement que plus tard, on voit parmi eux, très éclatants, les rouges coquelicots. Enfants ou jeunes gens ne voient dans les coquelicots

que des éclaboussures de lumière et trouvent que c'est une fleur très gaie. L'homme âgé sait ce qu'ils sont. Il sait que ce sont des pavots et que le pavot est la fleur qui endort, qui peut même endormir pour toujours. Les anciens ont consacré les pavots à Vénus pour marquer que l'amour est un frère de la mort. Rotrou dit en très beaux vers, larges et pleins :

C'est bien, ô Nuit, c'est bien de tes plus noirs pavots
Que tu m'as distillé ce funeste repos[1].

De même La Fontaine, sur les mêmes rimes, ce qui est presque inévitable :

Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos[2].

Et Lamartine lui-même en vers souples et puissants, qui ressemblent à une phrase cadencée de Chateaubriand :

L'illusion se glisse en notre âme amollie,
Et l'air plein de silence et de mélancolie
Des pavots du sommeil enivre la raison.

Les pavots sont donc les fleurs du sommeil et de la mort, et c'est comme une singulière ironie de la nature que des fleurs qui par leur couleur sonnent une fanfare, par leur suc donnent le sommeil et conduisent au sommeil éternel.

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui croît *à l'ombre* de ces blés.

Le grand ami de l'homme, "le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain[3]," le blé, protège de son ombre, couve paternellement la plante qui procure le sommeil et la mort. C'est peut-être qu'il convient que le même sol, que les mêmes

[1] *Antigone*, I. I. Jocaste se plaint à la nuit de ce qu'elle a trop bien dormi et qu'on en a profité pour tenir un conseil où l'on a pris une décision contraire à ses désirs.

[2] *Fables*, XI. 3. **Libérale en pavots** = pendant laquelle tout le monde dormait bien.

[3] Voir page 73, l. 21.

champs produisent pour l'homme ce qui le nourrit et ce qui le répare et même ce qui lui procure le dernier bien. Toujours est-il que c'est à l'ombre du blé que croît le pavot et que c'est sous la même faucille qu'ils tombent. Trancher du même fer le pavot et le blé, c'est le geste indifférent du fataliste, peut-être même de l'homme pieux qui accepte également la vie, le sommeil et la mort comme des lois également respectables de la nature.

On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux accablés.

Les yeux accablés d'avoir trop vu, comme le vers suivant le marque très bien. Or, comme c'est au printemps que les yeux avides de l'enfant, de l'adolescent ou du jeune homme s'ouvrent avec joie à la fête de la nature et ne savent, pour ainsi parler, à quoi courir et embrassent ou voudraient embrasser tout d'un seul regard; de même les yeux du vieillard, fatigués, s'accommodent bien des couleurs grises et des tons ternes et de l'horizon borné de l'hiver et s'irritent de ces flots de lumière et de cette prodigalité de couleurs qui sont le cortège du printemps.

J'ai trop veillé; mon âme est lasse
De ces rêves qu'un rêve chasse.

Ce n'est pas la première fois que Lamartine dit: "J'ai trop veillé." Trente ans déjà, ou à peu près, avant qu'il écrivît *les Pavots*, il avait écrit dans *le Vallon*:

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi les bords où l'on oublie,
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Lamartine, qui était une nature alternativement avide de grande action et de grand repos, a eu très jeune des moments d'abattement et de lassitude. Il y a pourtant à remarquer ceci que dans *le Vallon* c'est l'*oubli* seul qu'il

demande aux solitudes du pays paternel, tandis que dans *les Pavots* c'est certainement quelque chose de plus. Dans *le Vallon* il dit : " Repose-toi, mon âme..." et

> ... Respirons au bout de la carrière
> Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Dans *les Pavots*, c'est bien l'éternelle paix elle-même qu'il semble désirer et même avec une sombre violence.

" Mon âme est lasse de ces rêves qu'un rêve chasse," c'est-à-dire de cette rêverie éternelle où chaque rêve est chassé par un autre rêve. Nous avons vu dans Jean-Jacques Rousseau un éloge éperdu, pour ainsi dire, de la rêverie. Jean-Jacques Rousseau considérait la rêverie comme un état vraiment divin " où l'homme se suffit à lui-même, comme Dieu." Il y a beaucoup de vérité dans cette considération, mais il n'en est pas moins vrai que l'homme, qui est né pour l'action, s'use autant, sinon plus encore, dans la rêverie que dans le travail. Nous savons comment Rousseau lui-même le reconnaît : " Il ne serait pas même bon que, dans la présente constitution des choses, les hommes, avides de ces douces extases, s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir."

Or, la constitution présente des choses, c'est-à-dire la nécessité pour chacun de gagner sa vie, ou, quand on n'a pas à la gagner, d'être comme solitaire et perdu au milieu de tous les autres qui la gagnent, ne devant pas de sitôt être changée, si tant est qu'on puisse même supposer qu'elle le soit jamais ; la rêverie, en dégoûtant de la vie active, fait de l'homme un être à qui sa solitude pèse ; et de plus, par elle-même, elle épuise l'homme par le recommencement continuel d'un exercice cérébral qu'il sent vain.

" Des mots, des mots !" s'écrie Hamlet lisant un livre après bien d'autres. " Des rêves, des rêves, des rêves, dit le rêveur, et qui se chassent les uns les autres, comme les

nuages qui dans le ciel succèdent à des nuages !" Rien n'est plus fatigant que de regarder les nuages longtemps parce qu'ils se ressemblent trop pour donner un véritable élément (de comparaison, de classement, de systématisation, etc.) à la pensée ; rien de plus fatigant aussi que de suivre ses rêves très longtemps sans en tirer une pensée sur laquelle, pour ainsi parler, on appuie le soc[1]. C'est ce que Lamartine exprime très bien par son mot excellent : " Mon âme est lasse de ces rêves éternellement suivis d'autres rêves." *Ægri somnia*, dit Horace, " rêves de malade." Tous les rêves, quand ils sont trop prolongés, sont rêves de malade en ce sens qu'ils indiquent que l'âme est maladive et aussi qu'ils la rendent telle.

Que me veux-tu, printemps vermeil ?

Apostrophe au printemps. Elle est naturelle, puisque le printemps (plus que toute autre saison de l'année, parce qu'il éclate quelquefois brusquement : " Le printemps naît ce soir," dit Musset) saisit, surprend, frappe soudain à notre porte, fait qu'on se retourne et qu'on dit : " Mais le voilà ! Où était-il hier ? Il est là aujourd'hui !" et qu'on l'accueille soit avec la joie naturelle à l'homme jeune dans ces circonstances, soit avec l'impatience morose du vieillard.

" Que me veux-tu ?" est le mot d'un homme qu'un importun vient déranger et douloureusement déranger. Le printemps est comme un étourdi qui vient inviter un goutteux à un bal et " que me veux-tu ?" est un reproche amer fait à une maladresse cruelle.

Remarquez le mot *vermeil* qui est absolument le mot juste ici. *Vermeil* veut dire *rouge*, d'un rouge vif et frais, un peu plus foncé seulement que l'incarnat. L'incarnat, comme son nom l'indique, est la couleur du sang à travers la peau ; le vermeil est la couleur du sang lui-même très

[1] Une pensée qui vous arrête et qu'il faut travailler et retourner—comme un laboureur qui appuie le soc, c.-à-d. le presse dans la terre dure.

frais, quand il jaillit. Ainsi le mot *vermeil* est compris dans les textes très autorisés qui suivent :

> Gros et gras, le teint *frais* et la bouche *vermeille*.
> (MOLIÈRE.)

> Les blessures de Jésus, toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang. (BOSSUET.)

> D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe.
> (BOILEAU.)

> Des raisins mûrs assurément
> Et couverts d'une peau vermeille. (LA FONTAINE.)

> Il tombe, un sang vermeil rougit ce corps charmant.
> (DELILLE.)

"Mais, me direz-vous, le printemps n'est pas rouge." Non ; mais il donne la sensation que le rouge vif et frais et éclatant donne lui-même. Les anciens disaient *purpureum ver*, ce qui ne veut pas dire le printemps rouge ; mais le printemps qui donne la sensation d'éclat, de fraîcheur et de richesse que donne le rouge vif ; et c'est précisément *purpureum ver* que Lamartine traduit et très bien par *printemps vermeil.*

> Loin de moi tes lis et tes roses !

Remarquez que Lamartine a précisément choisi les fleurs qui donnent le mieux la sensation d'éclat et de fraîcheur indiquée plus haut. Lis et roses : la fleur la plus blanche, d'un blanc lustré ; et la fleur la plus vermeille et la plus fraîche.

> Ces vermeillettes roses
> Tout fraîchement écloses
> A la chaleur du jour,

disait Joachim du Bellay. J'aurais seulement quelque tendance à trouver que le lis est une fleur trop froide pour que ce soit à elle que le poète se prenne comme l'insultant par sa jeunesse ; l'œillet serait peut-être mieux choisi ; mais

songez aussi que, symboliquement, le lis est la fleur virginale, et que virginité et jeunesse s'associant et se confondant dans l'esprit, le poète triste et vieilli, qui est importuné par tout ce qui est jeune, peut l'être par le lis comme par la rose.

Que faut-il aux paupières closes?
La fleur qui garde le sommeil!

"La fleur qui garde le sommeil" signifie la fleur qui est la *gardienne* du sommeil, qui le conserve, qui l'empêche d'être interrompu. *Garder* a deux sens et passe très naturellement de l'un à l'autre. Il veut dire avant tout ce que je viens d'indiquer : être gardien de, veiller sur, *garder à vue.* Il veut dire par suite : *ne pas quitter*, garder la chambre, garder la maison ; et ce n'est pas qu'on la garde, qu'on veille sur elle, mais c'est comme si on la gardait, comme si on vous l'avait confiée pour que vous la défendiez, puisque vous ne la quittez pas. C'est comme en latin le mot *servare* sur qui[1] notre mot *garder* s'est comme calqué. *Servare* veut dire être gardien de, protecteur de ; et puis, par suite, il signifie : ne pas quitter, habiter. Virgile a dit : *Hydrum servantem ripas* " un serpent qui *gardait* la rive," c'est-à-dire qui y séjournait, qui ne s'en éloignait jamais, qui gardait le rivage, comme on garde la chambre. C'est dans le premier sens, très beau, que Lamartine emploie ici le mot garder. Le pavot est la sentinelle du sommeil.

Et maintenant dans quel sens, en toute cette strophe, Lamartine entend-il sommeil ? S'agit-il du sommeil proprement dit, ou du sommeil éternel ? On peut très légitimement se le demander. *Rien* n'indique s'il s'agit de l'un ou s'il s'agit de l'autre.

On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux accablés.

[1] On dit plus souvent sur *lequel* en parlant d'une chose et non d'une personne.

Le pavot, selon la dose, ou donne le sommeil ou donne la mort. "Ferme les yeux accablés" peut vouloir dire : ferme pour un temps les yeux fatigués qui ne se ferment pas d'eux-mêmes à cause de l'insomnie des vieillards. Il peut signifier : ferme pour toujours des yeux fatigués d'avoir trop vu. "Que faut-il aux paupières closes ? La fleur qui garde le sommeil !" est, de même, susceptible des deux interprétations.

Croyez que Lamartine a fait cela exprès et qu'il a voulu qu'il régnât une certaine incertitude, très poétique, sur sa pensée, dans cette dernière strophe. Le poète est fatigué "d'avoir vu, d'avoir senti, d'avoir aimé." Il aspire après le sommeil et il ne sait pas trop au juste si c'est après celui dont on se réveille ou après celui dont on ne se réveille jamais et c'est ce sentiment complexe et ambigu et qu'il est si naturel qui soit ambigu, complexe et vague, qu'il veut exprimer en finissant. N'est-il pas naturel que, fatigué et dégoûté de tout, on demande à s'endormir et qu'à cette question : " Pour un temps, ou pour toujours ?" on réponde : " Je n'en sais rien." Le sommeil est une mort intermittente. Les anciens disaient de lui : *Requies placidæ simillima morti* "le sommeil très semblable à la mort." C'est dans cette similitude que le poète se repose, sans vouloir se bien rendre compte si c'est au sommeil très semblable à la mort ou à la mort très pareille au sommeil qu'il fait appel.

Mais n'oublions pas, du reste, que dans la strophe précédente il a assez parlé de cercueil pour qu'on ne se trompe pas sur *le fond* de sa pensée. C'est bien à la mort qu'il songe ; seulement il laisse en finissant planer une certaine indécision sur sa pensée, par fidélité même à sa pensée et parce que, dans une certaine mesure, elle reste incertaine.

Telle est cette courte pièce d'une émotion profonde, qui, à cause de sa brièveté même, évite le soupçon de n'être pas sincère, puisque n'étant pas un développement, elle peut moins encore être une déclamation. Nous l'avons com-

mentée minutieusement. Les commentaires sont très utiles parce qu'ils font comprendre ; ils sont désastreux parce qu'ils font complètement perdre l'impression d'ensemble. Pour rétablir les choses, relisons maintenant toute la pièce, éclairés par toutes les réflexions que nous avons faites sur tout ce détail et, ainsi mieux préparés, l'impression d'ensemble nous la retrouverons, nous la restituerons en nous, mais beaucoup plus forte et plus pleine. Relisons :

Lorsque vient le soir de la vie

VICTOR HUGO

LE SEMEUR

Victor Hugo est un des plus grands poètes épiques, lyriques et dramatiques du XIXe siècle, de la France et de l'humanité. Pour le montrer aussi grand dans un petit cadre où il s'enferme à dessein—et contre ses habitudes—que dans les plus spacieux développements oratoires, lisons ensemble ce court poème qui est un grand poème.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les plaines de nuit baignées
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours ;
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours ;

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, jette la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre où se mêle une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Ce poème est admirablement *composé*. D'abord le poète met sous nos yeux l'*ensemble* des choses qu'il regarde. C'est l'heure du crépuscule ; un reste de jour ; presque la nuit.

Puis c'est un *détail* du tableau et le *tableau* qui précède ne va plus être que le *cadre* ; un homme sème, presque dans l'ombre, dans les plaines où la nuit se fait plus épaisse de moment en moment.

Puis cette figure, à être regardée attentivement, *se précise*. Elle s'enlève sur les sillons.

Elle prend *un sens moral*. Cet homme qui profite des dernières gouttes de lumière est un avare de temps, comme il est avare de toutes choses, de quoi on ne songe pas à le blâmer ; car il est pauvre.

Après l'avoir *vu*, le poète le *suit* d'un bout à l'autre de son sillon et suit son mouvement éternellement recommencé.

Et maintenant le poète médite, réfléchit, et, parce qu'il réfléchit, quelque chose intervient qui n'est pas dans la réalité, qui est dans l'imagination du spectateur. Jusqu'ici le poète *a vu*, maintenant il *croit voir*. Ce qu'il croit voir c'est le semeur semant les étoiles dans le ciel comme les grains de blé sur la terre. L'imagination a *complété* le tableau et l'a brusquement *élargi* jusqu'à l'infini.

Et à présent que nous avons vu comment le tableau est composé, entrons dans le détail et voyons, trait par trait, comment il est peint.

C'est le moment crépusculaire.

Le mot *moment* peut paraître impropre ; le crépuscule dure plus d'un moment. La critique peut être juste ; cependant, remarquez que c'est des dernières minutes du crépuscule que le poète va parler, de ces dernières minutes que le semeur va disputer à la nuit ; et tout de suite le mot *moment* vous paraîtra juste ; et je crois qu'il l'est.

Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

D'autres ont peint, et plus richement que Victor Hugo, cette heure indécise. La Fontaine a dit :

> A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
> Précipite ses traits dans l'humide séjour,
> Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
> Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour.

Mais Victor Hugo, plus classique ici qu'un classique, ne met uniquement que ce qu'il faut, parce qu'il a hâte d'arriver à son sujet, qui est le semeur, et que, comme je l'ai dit, ce qu'il fait en ce moment ce n'est que le cadre.

Remarquez *la dernière heure du travail.* Par ce mot l'auteur dirige notre esprit vers le sujet. Ce n'est pas la mélancolie des soirs tombants qu'il va exprimer aujourd'hui. C'est une scène de labeur. Donc dernière heure, non pas du jour expirant, mais dernière heure du *travail.*

> Dans les plaines de nuit baignées...

Les lointaines collines, les plus lointaines montagnes sont encore éclairées ; mais les plaines sont déjà dans l'obscurité. La nuit les baigne et c'est-à-dire, non pas les ensevelit ni les écrase ; et ce n'est pas le "*Ponto nox incubat atra*—la nuit se couche sur la mer et la couvre" de Virgile ; la nuit baigne les plaines, c'est-à-dire qu'on les voit encore indistinctes et comme un corps plongé dans l'eau.

> Je contemple, ému, les haillons...

L'homme aperçu est en haillons, il est pauvre ; cela est très important pour *préparer* ce qui suit ; car il faut que le semeur soit très pauvre ; s'il ne l'était pas, son travail presque nocturne serait de l'avarice sordide ; s'il est très pauvre, ce n'est que du courage et presque de l'héroïsme, qui dispute son pain à l'avarice de la nature et qui voudrait qu'il fît jour tout le temps pour travailler tout le temps.

> D'un vieillard qui jette à poignées
> La moisson future aux sillons.

Il est vieux, ce qui le rend encore plus touchant et qui justifie le mot *ému*.

A poignées n'est pas ostentatoire, n'indique pas la prodigalité. S'il indiquait la prodigalité il serait impropre, car le semeur est tout le contraire d'un prodigue. Mais le semeur est vieux, savant dans son métier, expert, et il prend le grain à poignées pleines, dans son sac, pour ne pas faire deux mouvements quand il n'en faut qu'un, pour faire l'économie d'un mouvement, pour ne pas perdre de temps ; sûr, du reste, parce qu'il sait semer, de jeter le grain avec assez d'adresse pour qu'il soit convenablement dispersé et disséminé. L'art de semer est là. Il n'est inconnu ni du paysan ni de Victor Hugo.

La *moisson future* veut dire *le grain*. La moisson future est une périphrase. La périphrase consiste à dire en plusieurs mots ce qu'on pourrait dire en un seul. La périphrase est donc un art très méprisable. Il faut s'entendre[1] : quand la périphrase ne dit rien de plus que ce que le mot propre dirait, elle est méprisable ; mais quand elle ajoute une idée à ce que le mot propre dirait, elle est justifiée. C'est ainsi que Musset quand il écrit

Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain...

dit un peu plus que s'il écrivait : *le blé*. De même ici ce qu'il y a dans ce mot "la moisson future," c'est ceci : le paysan, dans le grain qu'il jette, par ce soir brumeux d'octobre, *voit*, comme si déjà elle était là, la moisson jaune, les épis lourds, chargés de vie pour les hommes, les vieillards, les petits enfants, joie du pays, sous le grand soleil de juillet ; et c'est cela qu'il tient dans sa main et qu'il lance vers la bonne terre. *Moisson future* est une périphrase excellente qu'on peut même trouver admirable.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.

[1] **S'entendre** = se comprendre les uns les autres, il faut examiner ce que l'on dit (ou : veut dire). C'est ici une invitation à réfléchir un peu pour modifier sa première conclusion.

A le regarder de plus en plus, le poète le voit plus distinctement et le voit en artiste. Noir sur noir, le noir de l'homme moins épais, moins lourd, moins sourd que celui des sillons baignés de nuit et qui, étant *profonds*, sont de place en place plus sombres encore. Remarquez, de plus, qu'il nous faut que la silhouette de l'homme, au moins en sa partie supérieure, se détache sur le ciel vaguement éclairé, pour que le dernier vers de la pièce se comprenne bien et ait toute sa valeur et toute sa couleur.

Domine est donc très bon, parce qu'il est nécessaire pour le dernier effet et parce qu'il le prépare.

On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

On sent—ceci est l'impression d'ensemble, l'impression globale, je l'ai déjà indiquée—que le semeur sait qu'il faut utiliser la chute des jours et qu'elle est encore utilisable.

Mais que veut dire précisément "la fuite utile *des* jours"? Puisqu'il y a "*des* jours," cela ne voudrait-il pas dire: ce qu'il y a d'utile dans le fait que *les* jours tombent les uns après les autres et amènent ainsi les saisons successives, hiver, printemps, été, pendant lesquelles le grain se recueille, germe, point, croît, fructifie?

Ou cela voudrait-il dire simplement la fuite utile *du* jour, la fuite du jour quel qu'il soit, laquelle fuite est encore utile, comme tout ce qui est dans le système des lois de la nature, utile parce qu'on y travaille encore, utile parce qu'aussi elle force à s'arrêter, à se reposer pour gagner des forces en vue du travail de demain, répartissant ainsi le travail pour qu'il soit sain et fécond?

Les deux interprétations me paraissent justes, très acceptables. Et, sans doute, quand il y a deux explications d'un texte, c'est que le texte n'est pas suffisamment clair et l'embarras même du critique est une critique. Reste que l'*impression* au moins de ces deux vers est très belle. De quelque

façon qu'on les prenne, l'homme qui est là respecte la chute du jour et la croit bonne et la croit utile comme tout ce à quoi son travail est associé et tout ce qui règle son travail.

Il marche dans la plaine immense...

Vous ne songez pas à trouver *immense* un adjectif quelconque, une épithète banale. Plus la nuit se fait, plus les objets deviennent indistincts ; plus, aussi, la plaine paraît indéfinie, sans bornes. Elle était peut-être très ordinaire il y a une heure. Maintenant elle paraît immense.

Va, vient, jette la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence,...

On peut s'étonner de *rouvre sa main*. Il jette la graine *et puis* il rouvre sa main. Mais n'est-ce pas en jetant du grain qu'il ouvre sa main et par conséquent n'est-ce point après avoir jeté sa graine qu'il ne peut pas la rouvrir ? Elle est tout ouverte !—Je ne crois pas que ce soit Hugo qui se trompe et je crois au contraire que c'est lui qui sait comme on sème. On n'ouvre point sa main pour semer, on l'entr'ouvre progressivement, de manière que le grain glisse entre les doigts et, de la sorte, s'éparpille et ne fasse pas balle. Et, une fois la main vide de grains, on l'ouvre toute grande pour puiser au sac à pleine poignée. Et c'est bien alors qu'on la *rouvre* pour *recommencer*. Hugo, ici, si je ne me trompe, s'est montré aussi exact observateur des choses rustiques que La Fontaine qui est passé maître et qui est le maître de tous, avec Virgile, en cette affaire.

Et je médite, obscur témoin...

Obscur répond à plusieurs idées. C'est une épithète matérielle et une épithète morale. C'est une épithète matérielle qui veut dire que le poète étant dans l'obscurité, non vu du semeur, non seulement ne le trouble pas dans son travail (car, même aperçu, il ne le troublerait pas et le

semeur n'est pas distrait pour si peu), mais le laisse bien dans sa solitude vénérable et comme sacrée. Il convient que le semeur se sente lui-même seul dans la plaine et que le lecteur le voie seul dans la plaine, en faisant abstraction du spectateur qui est là, abstraction qu'il peut faire, puisque le spectateur est *obscur*, caché dans l'ombre, complète à cet endroit, que jette sur lui le portail sous lequel il est assis.

Et *obscur* est aussi une épithète morale. Le poète est obscur, c'est-à-dire très petit, très négligeable, comme les gens obscurs auprès d'un homme illustre, parce que lui, rêveur inutile, passant oisif, n'est rien dans ce tableau et que le rude et vieux travailleur rustique est le héros même de ce poème des champs, de cette *Iliade* bucolique. Il y a un retour sur soi-même dans ce *obscur*. "Que suis-je, moi, auprès de lui? Celui qui peint, celui qui chante, celui qui pense. Lui il est celui qui agit, celui qui fait, celui qui produit, celui qui aide la nature dans son éternel travail bienfaisant. C'est moi qui suis l'obscur." Il y a dans l'*Anna Karénine* de Tolstoï un *barine* (seigneur) mêlé aux *moujiks* (paysans) qui fauchent, qui a précisément toutes les idées contenues, selon moi, dans le mot *obscur*.

Pendant que, déployant ses voiles...

Pourquoi *déployer*? Ne serait-ce pas plutôt *accumuler*, entasser les uns sur les autres?—On pourrait faire l'image ainsi ; elle serait, à mon avis, tout aussi juste. Mais entrons dans la façon qu'a le poète de comprendre son image. Il s'agit de voiles que l'ombre a en elle et qu'elle jette les uns après les autres sur la terre. C'est bien cela, n'est-ce pas? Or l'ombre est comparée à un personnage, à une déesse qui a des voiles en elle, dans un coffre qu'elle porte avec elle, si vous voulez, et qui les tire successivement pour les jeter sur la terre. Or ils doivent être empilés dans son coffre et avant de les jeter sur la terre il faut qu'elle les déploie et

elle les déploie en effet. L'image est ici très comparable à celle de Musset sur le printemps :

> Tandis que, soulevant les voiles de l'Aurore,
> Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

L'aurore au printemps est humide, nuageuse, encore enveloppée des brumes, restes de l'hiver qui s'éloigne ; le printemps inquiet, comme un débutant, et tant il a à crainte des retours offensifs de la cruelle saison, soulève, entr'ouvre timidement ces voiles. De même, dans *le Semeur*, la nuit déploie lentement, successivement, un à un, ses voiles pour les jeter, progressivement aussi, sur la terre.

> L'ombre où se mêle une rumeur...

Il peut y avoir une rumeur, de beuglements de troupeaux rentrant à l'étable par exemple ; mais plutôt il n'y en a point et c'est d'ordinaire un grand silence, un silence immense qui plane et s'appesantit sur les campagnes au moment où la nuit se fait, si grand, si enveloppant, si ensevelissant, qu'il met dans l'âme une sorte d'angoisse. Je ne comprends donc pas beaucoup cette rumeur ou plutôt je n'en ai que faire[1]. J'aimerais mieux "l'ombre où se mêle une lueur" qui serait la traduction exacte du *sublustri noctis in umbra* (l'ombre mêlée d'une clarté) de Virgile et qui serait tout à fait exact ; car, pour que le poète voie ce qu'il va voir, il faut encore un reste de lumière éparse. Je ne serais point étonné, encore qu'il aille sans le dire que je ne le sais point, que le poète ait eu l'idée de " où se mêle une lueur " qui se présentait si naturellement, si nécessairement à son esprit et qu'à *lueur* il a préféré *rumeur* parce que la rime était plus belle et plus riche. Sans être, et tant s'en faut, esclave superstitieux de la rime riche, Victor Hugo en était amoureux et lui a, quelquefois, un peu sacrifié.

> L'ombre où se mêle une rumeur
> Semble élargir jusqu'aux étoiles
> Le geste auguste du semeur.

[1] Je n'en ai pas besoin, je la trouve inutile, sans signification.

Entraîné par son imagination, du reste par la grandeur du spectacle, voyant d'ailleurs la main du semeur se détacher parfois dans le ciel et paraître se mêler aux astres qui commencent à poindre, le poète ne sait plus, ne veut plus savoir si ces étoiles qui naissent l'une après l'autre, ce n'est pas le vieillard noir qui les sème, au lieu de semer le blé, ou s'il ne sème pas à la fois les grains de blé et les astres ; car ce vieillard, qui est le nourricier de l'humanité, est devenu pour lui un Dieu bienfaisant et magnifique qui peut peupler le ciel aussi bien que la terre.

Ceci est le procédé *d'élargissement* brusque que vous surprendrez à la fin du *Crucifix* de Lamartine, à la fin du *Booz endormi* de Hugo (scène de moisson, Ruth à moitié endormie voit le croissant de la lune parmi les astres et se demande quel divin moissonneur a jeté cette faucille d'or dans le champ des étoiles). Il est fréquent chez tous les grands poètes et il est le mouvement naturel de leur esprit.

Une seule chose, pour arriver à ce magnifique effet final, est *stylisée*, comme disent les artistes, c'est-à-dire n'est pas tout à fait exacte et est légèrement déformée pour être plus agréable ou plus noble. Le geste du semeur véritable ne va pas au-dessus de sa tête, comme il faudrait qu'il y allât pour que le poète pût voir la main de son semeur se détacher sur le ciel ; le geste du semeur véritable ne dépasse pas la hauteur de son coude et pour être pratique il ne faut pas qu'il la dépasse. Il est probable, encore qu'il soit à propos de la signaler, qu'on pardonnera à Hugo, en faveur de ce qu'il en tire, cette inexactitude d'une coudée.

Auguste est absolument le mot propre. Il veut dire à la fois *vénérable* et *sacré*, comme étaient ou prétendaient être les empereurs (déjà dieux, comme on sait) de la Rome antique. C'est dans ce sens que Victor Hugo l'emploie toujours. Auguste est le geste du semeur, ce père nourricier, humble et sacré, du genre humain.

Telle est cette pièce merveilleuse, ces vingt vers inépuisables, une des plus vastes inspirations de notre grand poète.

On me dira peut-être : l'écraser sous un commentaire de dix pages, n'est-ce pas détruire l'impression qu'il produit sur nous à simplement le lire ?—Oui, peut-être ; mais peut-être aussi à lire comme nous venons de faire, nous avons compris.

BALZAC

Honoré de Balzac est un romancier du XIXe siècle qui vaut surtout par ses descriptions et par la vigueur des *types* d'hommes et de femmes qu'il a tracés. Voici quelques *portraits physiques* d'hommes et de femmes de petite bourgeoisie qu'il a dessinés avec un art minutieux à la fois et puissant :

Mme Vauquer, hôtesse d'une pension bourgeoise.—Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de cheveux mal mis ; elle marche en traînassant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation[1] et dont Mme Vauquer respire l'air, chaudement fétide, sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur ; enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital.

En cette demi-page, Balzac explique toute une partie, et très importante, de son art. Il a toujours voulu marquer fortement les rapports qui existent entre l'être humain et son habitat, le lieu qu'on habite exerçant son influence sur

[1] C'est-à-dire : la spéculation malheureuse, ou plutôt les spéculateurs malheureux.

celui qui y demeure, le pétrissant pour ainsi dire et y laissant sa marque ; de son côté l'être humain modifiant et aménageant ses entours à sa ressemblance et de tout cela résultant une harmonie, une concordance qui, le temps aidant, devient parfaite. Et c'est pour cela que Balzac a toujours peint les êtres humains dans leur cadre, ce que font tous les écrivains, du reste, mais ce qu'il a fait avec plus de précision et plus d'exactitude pittoresque que personne :

> *La vieille demoiselle Michonneau*—gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal qui aurait effarouché l'ange de la pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il couvrait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines ? Elle devait avoir été jolie et bien faite. Etait-ce le vice, le chagrin ou la cupidité ? Avait-elle trop aimé, avait-elle été marchande à la toilette ou seulement courtisane ? Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale, criant dans son buisson aux approches de l'hiver.

Ce qui fait l'*unité* de ce portrait, ce qui le rassemble tout entier autour d'une impression, d'une sensation unique, c'est l'idée de froid. Mlle Michonneau est une de ces personnes qui donnent froid ; elle est glaçante. Elle a froid elle-même sous ses vêtements " maigres " comme elle ; elle est pareille à un squelette, elle a été rongée comme par un acide ; son regard blanc est comme le reflet d'une eau froide ou d'un mica de givre ; sa voix est froide, clairette et aiguë comme celle d'une cigale ; mais, comme la cigale rappelle l'été, l'auteur s'empresse d'ajouter : " aux approches de l'hiver " ; Mlle Michonneau laisse derrière elle, dans l'air qu'elle a traversé, un sillage d'ondes glaciales. Mlle Michonneau est maigre, décharnée, aigre et froide comme l'hiver. Mlle Michonneau c'est la bise.—L'impression unique résultant de vingt détails concordants est singulière.

M. Poiret—était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre[1] comme une ombre grise le long d'une allée du Jardin des Plantes, la tête couverte d'une casquette flasque, tenant à peine sa canne d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles d'un homme ivre, montrait son gilet blanc sale et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate noire autour de son cou de dindon ; bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race audacieuse des fils de Japhet qui papillonnent sur le boulevard des Italiens. Quel travail avait pu le ratatiner ainsi ? Ce qu'il avait été ? Mais sans doute employé dans un bureau...

Ceci, c'est le portrait d'un homme qui n'a jamais été qu'un rouage. Le premier mot l'indique: "C'était une espèce de mécanique." Tous les autres se rapportent et nous ramènent à cette idée. Physiquement il n'est qu'une ombre ; il ne tient pas de place ; il glisse entre deux couches d'air très rapprochées et qui ne sont pas sensiblement dérangées par son passage. Il existe aussi peu qu'il est possible d'exister, n'ayant jamais été qu'un feuillet à très peu près inutile et aplati entre deux autres feuillets du livre social. Sa mise n'est pas complètement négligée, mais elle est surannée et elle est piteuse ; surannée parce que jamais un changement de position sociale n'a obligé celui qui la porte à la changer ; piteuse, parce que la pauvreté du personnage l'oblige à ne pas la renouveler et que sa misère physiologique apparaît au travers d'elle et l'accuse[2]. Epave sociale restée propre et non sans dignité (il a un jabot), mais pitoyable et surtout ridicule, tel est M. Poiret.

Mlle Victorine Taillefer.—Quoique Mlle Victorine Taillefer eût une blancheur maladive semblable à celle des jeunes filles attaquées de chlorose et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui

[1] **S'étendre**, c.-à-d. se glisser.
[2] **L'accuse**, attire l'attention sur elle (sa mise piteuse).

faisait le fond de ce tableau par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvements et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre [mal écrit : ce n'est pas la physionomie qui est roussâtre, c'est le visage], ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvent aux statues du moyen âge. Ses yeux gris, mélangés de noir, exprimaient une douceur, une résignation chrétienne. Ses vêtements simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. [L'auteur veut dire sans doute que, entourée comme elle l'était et par comparaison avec son entourage, elle paraissait jolie.] Heureuse, elle eût été ravissante ; le bonheur est la poésie des femmes... Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâli ; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà creusées ; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu rivaliser avec les plus belles jeunes filles...

Le mot révélateur, pour l'explication de ce texte, c'est la comparaison de Victorine avec un arbuste fraîchement transplanté dans un terrain contraire et dont les feuilles ont jauni. Victorine a une mauvaise santé accidentelle. Rousse aux yeux presque noirs, elle a un fond de santé robuste ; elle est jolie ; elle est bien faite. Mais la pauvreté l'a transportée dans un habitat malsain. Elle se flétrit : mince, elle est trop mince ; jolie, elle n'a pas de physionomie ; gracieuse, elle n'a pas de sourire ; elle est belle pour ainsi dire en dedans. Il lui manque l'épanouissement que seul peut favoriser le bonheur ou l'illusion qu'on est heureuse. C'est une fleur à laquelle la terre refuse la sève. Elle est jeune et cela soutient et défend. Avec les années elle deviendra une mademoiselle Michonneau et l'abat-jour aux fils d'archal attend ses yeux gris mêlés de noir qui auront beaucoup pleuré. C'était un arbrisseau fraîchement transplanté dans un terrain contraire ; tout est là, toute la description de la

jeune fille se ramène à cette explication, charmante, du reste, en sa grâce mélancolique.

M. Vautrin.—Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : "Voilà un fameux gaillard." Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières simples et liantes. Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait pas. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : "Ça me connait[1]." Il connaissait tout, d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les évènements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à Mme Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de craintes par certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer [et tel qu'il n'aurait pas reculé] devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments... Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère.

Vautrin est un bandit et c'est un homme de puissant cerveau. Mais il importe pour la conduite de son roman que l'auteur ne dise pas tout de suite qu'il est un bandit. A cause de cela il le présente seulement, d'abord, comme

[1] Ces choses-là me connaissent pour leur maître, m'obéissent.

un homme *inquiétant.* Il est fort, physiquement robuste, fait pour l'endurance. Il est "bon garçon," serviable, gai, largement joyeux, réconfortant. On ne peut pas s'empêcher d'avoir de la sympathie pour lui. On lui est reconnaissant de sa bonne santé; c'est très humain. Mais il est secret; on ne sait rien de lui ni de ce qu'il fait, et des personnages plus éveillés que les hôtes de la pension Vauquer en concevraient quelque ombrage; inconsciemment, du reste, ils sont un peu terrorisés, sinon de sentir qu'ils ne savent rien de lui, du moins de sentir qu'il sait tout ou devine tout d'eux. De plus, il a certain regard profond et très pénétrant et une certaine dureté de physionomie, quand il ne rit pas, qui font contraste avec ses manières accommodantes et qui, à de moins engourdis, révéleraient qu'elles sont factices. Et enfin il est bien adroit à démonter et à remonter les serrures. Tous ces traits constituent le personnage inquiétant, non pour les pensionnaires, mais pour le lecteur, et le mettent sur la voie de soupçonner le bandit, ce qui est ce que veut l'auteur. En attendant, le portrait est achevé, d'ores et déjà, pour donner l'impression d'un homme *énergique et adroit*, résolu et habile, maître de lui, autonome, sans préjugés et sans manies et qui ne peut guère être autre chose qu'un brigand ou un policier. Le portrait, fort sobre, tracé à grandes lignes précises et creusées, est de toute beauté.

Le père Goriot.—Le "père Goriot" est un ancien vermicellier, assez riche, que ses deux filles, qu'il adore, réduisent peu à peu à la misère par les libéralités qu'elles exigent de lui. De là *deux portraits*: *M. Goriot* en très bon point[1] quand il arrive à la pension Vauquer; *le père Goriot* très ravalé et déprimé trois ans après.

M. Goriot.—Goriot vint, muni d'une garde-robe bien fournie, le trousseau magnifique du négociant qui ne se refuse rien en se retirant du commerce. Mme Vauquer avait admiré dix-huit

[1] En très bon état. Cf. le substantif: l'embonpoint.

chemises de demi-hollande dont la finesse était d'autant plus remarquable que le vermicellier portait sur son jabot dormant deux épingles unies par une chaînette, dont chacune était montée d'un gros diamant. Habituellement vêtu d'un habit bleu barbeau, il prenait chaque jour un gilet de piqué blanc, sous lequel fluctuait son ventre piriforme [en forme de poire] et proéminent qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or garnie de breloques. Sa tabatière, également en or, contenait un médaillon plein de cheveux qui le rendait en apparence coupable de quelques bonnes fortunes. Lorsque son hôtesse l'accusa d'être un *galantin*, il laissa errer sur ses lèvres le gai sourire du bourgeois dont on a flatté la vanité…

Tout le portrait est celui du bourgeois *cossu* et vulgaire. Il a aimé, il aime encore le linge très fin, l'habit des hommes de la haute bourgeoisie parisienne, celui qui se porte au boulevard et au bois ; le gilet blanc qui, devant être changé tous les jours, marque un certain état de fortune et l'absence du souci de l'économie ; mais surtout, ce que s'interdit le vrai élégant, les bijoux, qui sont ostentatoires et qui sont comme l'enseigne à attirer les regards et la considération. Il les a tous : la chaîne d'or, et lourde, les breloques, les épingles de cravate en gros diamants, la tabatière d'or avec médaillon. Il porte sur lui cette petite fortune, qui constate, proportionnellement, qu'il en a une grande. C'est un peu pour qu'on le sache ; c'est beaucoup pour se le rappeler à lui-même. Il regarde ses breloques ou sa tabatière comme il se regarderait dans une glace. Tout dit en lui : Je suis riche et j'ai toujours peur *d'oublier de m'en souvenir.* Du reste, quoique sobre, dès cette époque, il est gras, "frais comme l'œil," à joues pleines et fraîches, jeune encore d'allure et de démarche et de prestance.

Quoique le larmier de ses yeux fût retourné, gonflé et pendant, ce qui l'obligeait assez fréquemment à les essuyer, Mme Vauquer lui trouva l'air agréable et comme il faut, et son mollet charnu, saillant, autant que son long nez carré, pronostiquait des qualités morales que confirmait la face lunaire et naïvement niaise du

bonhomme. Tous les matins le coiffeur de l'Ecole polytechnique venait l'accommoder et lui poudrer les cheveux.

C'était le bourgeois de moyenne classe du temps de Louis-Philippe aspirant à la haute bourgeoisie et la copiant.

Le père Goriot.—Trois ans après, "le père Goriot," un jour, apparut sans poudre; son hôtesse laissa échapper une exclamation de surprise en apercevant la couleur de ses cheveux; ils étaient d'un gris sale et verdâtre. Sa physionomie, que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la table. Quand son trousseau fut usé, il acheta du calicot à quatorze sous l'aune pour remplacer son beau linge. Ses diamants, sa tabatière d'or, ses bijoux disparurent un à un. Il avait quitté son habit bleu barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un habit de poil de chèvre et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre, ses mollets tombèrent; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément, son front se plissa, sa mâchoire se dessina. Il ne se ressemblait plus. Le bon vermicellier de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillarde réjouissait les passants, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris de fer; ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns il faisait horreur, aux autres il faisait pitié. De jeunes étudiants en médecine, ayant remarqué l'abaissement de sa lèvre inférieure, et mesuré le sommet de son angle facial, le déclarèrent atteint de crétinisme, après l'avoir longtemps houspillé sans en rien tirer...

Tous les traits de ce second portrait, en opposition directe avec ceux du premier, visent une misère physiologique en tant qu'elle est l'effet et le signe d'une misère morale. Amaigrissement, plissement du front, des joues, de la chair autour des mâchoires; face terreuse; au lieu du

mollet charnu et saillant qui suppose une marche ferme, l'allure vacillante. Aucun trait qui dénonce une maladie proprement dite ; aucun qui ne suggère l'idée d'une profonde affection morale, rongeante et lentement dévastatrice.

Le dernier mot n'est que l'exagération d'une observation exacte et qui résume tout le morceau. Les jeunes étudiants déclarent Goriot atteint de crétinisme, parce qu'il l'est d'une de ces idées fixes qui, sans rendre idiot, vous donnent toutes les apparences de cela.

Remarquez aussi le premier mot : Goriot sans poudre. Ceci avant tout le reste, d'abord parce que la suppression de la poudre a été *un des premiers* retranchements, un des premiers sacrifices que Goriot se soit imposés ; ensuite et surtout parce que ce changement, le seul qui ait été brusque et soudain, a attiré l'attention des pensionnaires sur tous les autres qu'ils avaient à peine remarqués et a fait qu'ils se sont dit : "C'est vrai, depuis trois ans il a bien changé ; il a maigri, il s'est décoloré, il s'est ratatiné," et tout le reste.

Quant à *l'effet produit sur l'entourage*—ce qui complète le portrait ; car on est ce qu'on peut être, mais pour le lecteur l'impression qu'un être fait sur ceux qui l'environnent est un renseignement très précieux et comme définitif ; —quant à l'effet produit sur l'entourage, le voici :

Il était tombé dans un état méditatif que ceux qui l'observaient superficiellement prenaient pour un engourdissement sénile. Chacun, dans la pension, avait des idées bien arrêtées sur le pauvre vieillard. Il n'avait jamais eu ni femme ni fille. L'abus des plaisirs en faisait un colimaçon, un mollusque anthropomorphe à classer parmi les *casquettifères*, disait un employé du Muséum. Poiret était un aigle, un gentleman auprès de Goriot. Poiret parlait, raisonnait, répondait ; il ne disait rien, à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant ; car il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que disaient les autres ; mais il contribuait à la conversation ; il était vivant, il paraissait sensible ; tandis que

le père Goriot, disait encore l'employé du Muséum, était constamment à zéro Réaumur.

En un mot, Goriot, pour employer l'énergique et si juste expression populaire, est *absorbé*. Quelque chose en lui l'attire à soi et supprime toute expansion, toute sortie, tout mouvement, si petit qu'il soit, vers le dehors. Il n'est plus "sensible" à ce qui vient du dehors ; et il ne paraît plus vivant. Il est au-dessous d'un imbécile, constaté et avéré tel. Car l'imbécile est passif ; on l'atteint, il répercute ; on lui parle, il répond comme un écho ; il est passif. Goriot n'est pas même passif ; il ne subit plus le contact des objets extérieurs ; toute communication entre le dehors et lui est comme coupée. Pourquoi ? Les pensionnaires de la maison Vauquer répondent à leur manière ; le lecteur se le demande avec intérêt et c'est en quoi le portrait, en même temps que curieux en soi, est extrêmement adroit comme introduction au roman et invitation à le lire.

Balzac est un portraitiste consommé en même temps qu'il est un romancier très habile.

EXERCICES.

T. indique les questions posées sur le *texte*;
M. sur les *mots*; G. sur la *grammaire*.

1er Exercice: pages 1—7 (l. 11).

(T.) 1. A en juger par ses réponses, quel est le caractère de Dorine?

2. Par quels traits de sa conduite Tartuffe montre-t-il qu'il n'est qu'un hypocrite?

3. A quoi voit-on la sottise d'Orgon?

(M.) 4. Expliquez la signification de: autoritaire, écornifleur, héberger, un beau-frère, un gigot, un hachis, une paupière, sommeiller, veiller, une saignée, la convalescence, la verve, le courroux, un enchantement.

5. Distinguez entre: toucher à (2 15) et toucher; se douter que et douter que; le *bon* Orgon (2 7) et *bon* gentilhomme (6 33); avoir du souci (2 2) et se soucier de (5 14).

6. Employez des phrases idiomatiques que vous avez rencontrées dans le texte: quand on considère toutes les circonstances; nous payons tous leurs frais; il a l'esprit entièrement rempli de cet homme (de trois manières); je n'ai pu dormir un seul instant; la ville fut prise *au premier effort*; pas du tout; cela le *fâche*; Orgon ne dit encore rien; quel est le sujet de votre conversation? Le sujet de notre conversation, c'est les hypocrites.

7. Qu'y a-t-il à dire sur l'ordre des mots: 3 10; 6 19; 7 7; 7 10?

(G.) 8. Employez au temps convenable un verbe exprimant la même idée que la phrase en italique: *Tout compte fait*, j'ai préféré partir; c'était un homme *très fort en crainte de* l'enfer; *j'ai joie à* vous voir de retour; *au sortir de* la table, je suis allé me reposer; je deviens tout autre *avec son entretien*; Dieu ne veut *d'attachement* qu'à lui; il commençait *la pêche*.

9. Employez la conjonction *que* et un verbe fini au lieu de l'infinitif: Il nous fallut veiller; il s'imagine n'avoir plus de liens avec la terre et être tout en Dieu.

10. Expliquez les subjonctifs: soient (1 12), obéisse (1 14), informe (2 3), pût (2 19), ait (4 18), veniez (4 25).

11. A la 1e pers. sing. et plur.:
   (*a*) Présent indic.: se résoudre, suivre, boire, souffrir.
   (*b*) Imparfait: distinguer, peindre, rire.
   (*c*) Passé défini: boire, répandre.
   (*d*) Présent du subj.: défrayer, croire, pourvoir, dormir, savoir.

12. (*a*) Quand peut-on omettre l'antécédent du pronom relatif (voir 5 9)? (*b*) A la page 4 3, le relatif a un faux antécédent, *ce*; expliquez-en l'usage.

2e EXERCICE : pages 7 (l. 12)—13.

(T.) 1. A quoi Tartuffe est-il comparé par M. Faguet ?

2. Pourquoi est-il important de distinguer entre les vrais dévots et les faux dévots ?

(M.) 3. Employez des gallicismes que vous trouverez dans le texte pour exprimer : il a réussi ; je m'accuse de ma paresse comme d'un péché ; je ne puis supporter cela plus longtemps ; votre discours a quelque chose d'hypocrite ; *je désire beaucoup que* vous compreniez cela ; les propos d'un hypocrite *n'ont pas l'accent de la vérité* ; il est *encore plus dangereux pour cette raison* qu'il est hypocrite.

4. Exprimez dans un langage plus simple : ses simagrées de dévotion sont le fond de son rôle et la pièce maîtresse de son arsenal ; il s'agit d'enfoncer par coups redoublés une vérité dans un cerveau assez obtus ; il est puissant par ses attaches dans le monde ecclésiastique ; pour montrer toute la portée de la pièce, il étend la peinture satirique jusqu'à tous les faux dévots.

5. Faites une paraphrase des passages commençant par les mots : Les hommes, la plupart,... et : [qui] ils savent ajuster leur zèle avec leurs vices.

6. Est-ce que *poser la question* (9 17) veut dire questionner ?

7. Distinguez entre : *actuellement* et l'anglais *actually* ; *le mépris* et *la méprise* ; *apercevoir* et *s'apercevoir* ; *jouer* et *se jouer*.

8. Au lieu de *tel est* le portrait, pourrait-on dire *voici* ou *voilà* le portrait ? Donnez vos raisons. (Voir 7 13 ; 9 4.)

(G.) 9. Pourquoi dit-on : *avec modestie* et *avec une vivacité* à la page 11 1, 2 ?

10. Commentez l'accord dans : Je ne vois nul genre de héros qui soient plus à priser.

11. Qu'y a-t-il à dire sur les pronoms ? (*a*) *qui* medit de Tartuffe peut s'attirer une mauvaise affaire ; (*b*) *qui* n'adore pas de vaines simagrées n'a ni respect ni foi ; (*c*) ce procédé consiste — *ce* qui n'est pas toujours bon — à dire dix fois la même chose (9 31 – 34) ; (*d*) et la plus noble chose, ils *la* gatent souvent.

12. Remplacez les mots en italique par des pronoms : *à ma femme* il prend un intérêt extrême ; il s'accuse d'avoir pris *une puce* ; je me moque *de cet homme* ; il voit *dans ces propos une impiété* ; il reproche *à Orgon de manquer à ce devoir*.

13. Expliquez les subjonctifs : soit (8 24), soit (9 5), soient (9 14), fasse (10 3), soit (10 21), sache (11 10), soient (11 17).

14. (*a*) au présent (1e et 3e du plur.) : croire, prendre, vouloir, essuyer, voir, venir.

(*b*) au futur (2e du plur.) : être, vouloir, savoir, voir, venir.

(*c*) au passé indéfini (sujet *elle*) : arriver, croire, être, venir, s'apercevoir.

3e EXERCICE: pages 1—13. QUESTIONS GÉNÉRALES: THÈME.

1. Résumez en quelques mots le caractère de Tartuffe, d'Orgon, et de Cléante.
2. Quelles sont les pièces les plus lues (ou les plus souvent jouées) de Molière?
3. Quels vices ou quels travers sont attaqués dans une pièce que vous avez lue?
4. Dans une pièce quelconque (*a*) choisissez un ou deux passages où le caractère d'un des personnages se laisse voir très clairement, et (*b*) commentez ce passage de manière à faire ressortir les traits saillants de ce caractère.
5. Connaissez-vous quelque passage par un autre écrivain, soit français, soit anglais, qui décrive un hypocrite? Etablissez une comparaison.
6. Pour bien comprendre un écrivain, surtout un écrivain comique, il faut connaître son temps, son entourage et les circonstances de sa vie.—Discutez ce sujet. (Voir I 7—9.)
7. Traduisez: Following their praiseworthy custom, my enemies have taken the cause of Heaven as a mask to cover their own interests, and the *Tartuffe* according to them is a play which offends against piety. From beginning to end it is full of abominations.

   I should care very little for all they can say were it not that they attract into their party really good people whose opinion I respect. That is what compels me to defend myself. I am very anxious that truly devout people should not condemn my comedy before they have seen it. If people take the trouble to examine it in good faith, they will see that, far from mocking at things which must be reverenced, I have taken every possible care to distinguish clearly the character of the hypocrite from that of the truly devout person. For that purpose I have taken up two whole acts to prepare the appearance of my villain. When he does appear he does not utter a single word, or perform a single action which does not reveal, for the spectators, the character of a bad man. "But," people say, "you have put expressions of piety in his mouth." Well, could I help it, in representing the character of a hypocrite?

   The dangers of excessive zeal.
   (From a contemporary sermon.)

   Under this specious pretext of zeal, no one is spared, religion is made to serve against religion itself, its authority is abused. People slander others piously, rend others devoutly, take vengeance holily. Often whole households are ruined, and often,—which I find most deplorable of all,—while offending God by one's injustices, slanders, jealousies, hatred, envy, one thinks one is doing God a service.

4e EXERCICE : pages 14—19.

(T.) 1. Selon Bossuet, est-ce que la Providence s'occupe de tous les détails des affaires humaines ?

2. Quelles personnes sont généralement les favoris de la fortune ?

3. Quelle est la différence entre une monarchie et une république ? Peut-il y avoir une monarchie républicaine (d'après la définition de Bossuet) ?

(M.) 4. Distinguez entre : un dauphin et le Dauphin ; le précepteur et le percepteur ; le dessein et le dessin ; romain et Romain ; des exemples fameux (14 16) et de fameux exemples ; le royaume (15 4) et la royauté ; solide (19 13) et l'anglais *solid* ; une faute (16 11) et un défaut ; la conjoncture (16 17) et la conjecture ; représentant (17 26) et représentatif ; rallier (19 26) et railler.

5. Trouvez des significations différentes de : l'instruction (14 2), la latitude (14 7), le trait (14 10), rabattu (15 2), une leçon (15 5), la grandeur (15 6), le partage (15 14), l'enchaînement (15 22), la rencontre (16 22), le jeu (16 25), le caractère (17 1), le rapport (17 33), se dérober (18 25), le rang (19 18), l'assistance (19 22).

6. Donnez le nom (l'ancien et le moderne, s'ils diffèrent) des pays habités par : les Juifs, les Scythes, les Ethiopiens, les Egyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains.

(G.) 7. Expliquez l'usage de l'article ou son omission : 14 1 11.

8. Expliquez les subjonctifs : soient (14 8), soit (15 23), dépendissent (15 24), eût (15 25), eussent (15 26), parût (15 29), ait eu (15 30), fût (17 15), aient été (18 29), soit (19 19).

9. Des verbes suivants, lesquels sont à l'indicatif, lesquels au subjonctif ? juge (14 9), apprennent (15 3), règle (15 20), réserve (15 33), commandent (17 24), fonde (18 5), contente (18 14), travaille (18 14), existent (18 22).

10. Avez-vous remarqué un verbe à l'indicatif qui aurait pu être au subjonctif ? (Page 17.)

11. Remplacez la construction actuelle par une conjonction suivie d'un verbe fini : Relisons ce passage *pour le bien comprendre* ; l'histoire, *même à la considérer plus humainement*, rabat l'orgueil des princes ; ils apprennent à se modérer *en voyant* mourir les rois ; il ne faut point *penser* ainsi (sujet *nous*) ; Dieu ne règle pas tout, *ne voulant pas* tout régler ; il faut *se persuader* que nous faisons l'histoire ; il faut *éviter* les fautes de vos prédécesseurs et bien *agir* ; *à ne regarder* que les rencontres particulières, la fortune semble tout régler ; *à tout prendre*, il est assez habile ; les sénateurs, *à n'en regarder que* l'extérieur, différaient peu des paysans ; ils furent punis *pour avoir* combattu.

12. Donnez les temps primitifs de : plaît, résolu, faudrait, parût, su, mourir, nourrir, quérir.

13. Au participe présent : écrire, agir, réussir, jouir, fuir.

14. Au passé défini et au passé indéfini : nous écrivons, ils meurent, il interrompt, je lis, nous nous enfuyons.

15. A l'imparfait, 1re du pluriel : voir, étudier, réussir, prévoir, jouir, épargner, fuir.

5e Exercice : pages 20—25.

(T.) 1. A quoi mène l'excès (*a*) de confiance en soi, (*b*) d'amour de la liberté, (*c*) d'audace ?

2. Quelles qualités sont nécessaires à un bon soldat ?

3. En quoi est-ce que l'armée romaine différait des armées européennes du temps de Bossuet ?

4. "De la passion de la liberté naquirent les guerres civiles, etc." Citez des exemples historiques postérieurs à Bossuet.

(M.) 5. Expliquez : cet homme est routinier ; une galère ; une armée nationale ; un citoyen ; un duel ; cette victoire a coûté beaucoup de sang ; le patriotisme ; insensiblement ; un gentilhomme ; la jalousie se mit entre eux ; une guerre civile ; la vaisselle ; le luxe *en haut*, la misère *en bas* ; une conjuration.

6. Quels substantifs ou adjectifs y a-t-il de la famille des mots suivants : roi, empire, république, despotisme, tyrannie ? Montrez-en la signification au moyen de phrases.

7. Quels verbes sont formés de : devant, facile, loin, la paix ?

8. Au moyen d'idiotismes ou de locutions dans le texte donnez l'équivalent de : *en addition du fait* qu'il est ingénieux, il est appliqué ; prenez *toutes les choses* que vous voyez *qui sont belles* ; cela *rendra facile* la défense *aussi bien que* l'attaque ; avez-vous *ce qui est nécessaire pour* vivre ? vous ne pouvez pas être soldat *si vous n'êtes pas* citoyen ; ils se battent *comme des* héros ; cet acte *causera des morts* ; ils se disputent *pour savoir* qui ira quand on *est entré dans cette voie*, le progrès est rapide ; sa jalousie *est devenue plus vive* ; sa colère *a diminué* ; cette guerre *a enfin inspiré* de l'horreur ; c'est un grand homme *et* par son courage *et* par son intelligence.

9. Comparez les significations d'*enfance* à la page **22** 25 et **30**. Comparez : ils se voyaient ruinés (**25** 3) et ils se voyaient ruiner.

10. Rien de bon ; tout ce qu'ils voyaient de commode. Donnez deux autres exemples de cet usage.

(G.) 11. Remplacez le pronom *y* par un mot ou une phrase convenable : **20** 22 ; **21** 5, 14, 18 ; **22** 30.

12. Dans les pages 14—25 notez les exemples du relatif sans antécédent. Qu'y a-t-il dans le style de l'extrait qui rende les exemples si fréquents ?

13. Ajoutez un régime convenable aux verbes suivants : cet élève profite — ; — songez-vous ? ce général se vante — ; les enfants doivent obéir — ; il pleuvait et nous avons dû renoncer — ; cette discussion a dégénéré — ; César se prévalut — pour affermir son pouvoir ; le professeur apprend — — ; vous devez répondre — qui vous parlent.

14. Donnez les temps primitifs de : joignirent, battus, saurait, connaissait, vaincre, doivent, crut, naquirent, craignant, croît, prévaloir.

6e EXERCICE: pages 14—25. QUESTIONS GÉNÉRALES, THÈME.

1. Quelles sont les qualités qui font les grandes nations? Que veut-on dire quand on dit que telle ou telle qualité appartient à un peuple?
2. Quelles illustrations trouvez-vous ici de la thèse de Cléante, à la page 10 (Les hommes la plupart...)?
3. Que trouvent dans l'étude de l'histoire: les rois, le soldat, le législateur, le réformateur, le moraliste?
4. Pouvez-vous citer un acte d'héroïsme superflu dans l'histoire d'une nation quelconque?
5. Au point de vue national, quelle partie de l'éducation est la plus importante: l'enseignement ou la formation du caractère?
6. Sujet de composition: L'étude de l'histoire comme leçon de morale.
7. Traduisez librement: Let us remember that this long chain of particular causes, which raises and destroys empires, depends on the secret decrees of Divine Providence. God, from the highest heaven, holds the reins of all the kingdoms upon earth. All hearts are in his hand. He sometimes restrains the passions of men, at other times he lets them loose, and by that means stirs up all the human race. Is it his will to make conquerors? he causes terror to march before them, and he inspires both themselves and their soldiers with an invincible daring. Does he wish to make legislators? he sends them his spirit of wisdom and foresight; he enables them to provide against the evils which threaten their states, and to lay the foundation of public tranquillity. He knows the insufficiency of human wisdom. He enlightens it, he extends its views and then he abandons it to its own ignorance.

   God thus executes his formidable judgments, according to the rules of his ever infallible justice. It is he who prepares effects in their most remote causes and who inflicts those mighty strokes whose force is felt far and wide. Let men therefore make no mistake (lit.: not deceive themselves). Let us not speak of chance or of fortune—or let us speak of them only as names which we make use of to conceal our ignorance.

8. When Servius Tullius conceived the idea of reducing Rome to a republic, he increased in the minds of the people, who were already but too free, this love of liberty; from which we may judge how highly the Romans prized that liberty when they had enjoyed it in all its extent under the government of their consuls.

   We still tremble when we hear of the cruel firmness of the consul Brutus, who caused his two sons to be put to death for having suffered themselves to be seduced by the artful intrigues which the Tarquins practised in Rome to re-establish their dominion in that city. How greatly must they have been confirmed in their love of liberty on seeing this severe consul thus sacrifice his own family for its establishment.

7e EXERCICE: pages 26—30 (l. 5).

(T.) 1. Quelles parties de l'univers ont un effet sensible sur notre globe?

2. Quelles parties du monde ne sont pas comprises dans le tracé général du monde par Buffon?

(M.) 3. Quelles périphrases trouvez-vous pour: l'air, les montagnes, les nuages, les océans, le soleil, la lune?

4. Expliquez: l'orient, le couchant, un hémisphère, intarissable, un continent, les équinoxes, les grandes marées, une mer intérieure, un météore, la rosée, une oasis, le simoun.

5. Trouvez dans le texte le contraire de: considérons ce tableau *en détail*; opaque; lourd; fécond; avoir raison; général; immobile; cette maison est *exposée au vent*; sombre; le tumulte; belliqueux.

6. Trouvez ici des adjectifs correspondant à: le choix, le privilège, le ciel, la régularité, la terre, l'émail, la lumière, la stabilité, la furie.

7. Trouvez ici des substantifs correspondant à: magnifique, profond, vert, délicieux.

8. Donnez des substantifs correspondant à: léger, doux, fécond, vif, nouveau, froid, stérile, inactif, constant, particulier, audacieux.

9. Distinguez entre: les végétaux et les légumes; des eaux vives et de l'eau de vie; avoir raison et avoir droit; sensible et sensé; la rivière et le fleuve; mugir et rugir; être témoin et témoigner; le marin et la marine; le désert et le dessert; ennoblir et anoblir; le raisin et *the raisin*.

10. Donnez les homonymes de: coup, temps, chaîne, sans, vers, entre. Expliquez leur signification.

11. Exprimez en un seul mot: quelqu'un qui travaille avec un autre; un mur bâti pour protéger la terre contre la mer; quelqu'un qui voit (2); un endroit où l'on passe quelque temps; celui qui écrit des livres; celui qui crée; ce qui est créé; rendre noble; rendre riche; rendre beau.

(G.) 12. Quelle influence les règles de la prononciation ont-elles sur les verbes suivants: partager, balancer, élever?

13. Au conditionnel, 1ère du singulier: pouvoir, recevoir, s'élever, voir, balayer.

14. Au présent du subjonctif, 3e du singulier; écrire, choisir, pouvoir, peindre, voir.

15. Au passé indéfini (sujet *elles*): je me balance, je m'élève, je reçois, je me réserve une place, je m'éloigne d'ici, nous nous répandons de tous côtés.

3e EXERCICE : pages 30 (l. 6)—34.

(T.) 1. Au point de vue de la terre (selon Buffon), quelle est l'utilité de l'homme ?

2. Qu'est-ce que Buffon dit ici de l'utilité de la terre à l'homme ?

3. Est-ce que l'homme embellit toujours la nature ?

4. Par quels moyens l'homme peut-il conquérir la nature sauvage ?

5. En quoi est-ce que la nature a l'avantage sur l'homme ?

(M.) 6. Quels substantifs correspondent à : servir, vouloir, passer, pourrir, étouffer, ensevelir, conduire, suivre, veiller, voir, mourir, employer, cacher, trouver, cultiver, conquérir, songer, perdre ?

7. Distinguez entre : *un triste enfant*, et *un enfant triste* (et cf. 30 29) ; *repousser* (31 34 et 32 9).

8. Donnez l'équivalent de : s'il *sert à* quelque chose *ce doit être* (employer *falloir*) comme producteur de beauté ; ces arbres pourrissent là *parce qu'ils ne sont pas* emportés ; l'homme a embelli la terre *au moyen de beaucoup de* patience ; l'homme a trouvé en lui-même *les moyens de* conquérir la terre.

(G.) 9. Mettez au négatif : quelqu'un a dit cela ; cela est utile à quelque chose ; il y a là quelque chose de beau ; il y a toujours résidé ; ces animaux sont méchants et aussi stupides ; ces vallées seront plus belles, plus fécondes que la plaine ; faisons couler ces eaux, formons-en des canaux, employons-les à fertiliser les déserts ; l'homme aura pu y porter le feu ; dans les plaines, des moissons, de riches pâturages, de riantes prairies.

10. Employez *ne—que* au lieu de *seulement* : il voulait seulement parler ; il a voulu faire seulement quelque chose de beau ; moi seul puis embellir la nature ; il s'amuse seulement (c.-à-d. il ne fait pas autre chose) ; nous mangeons seulement pour vivre.

11. Expliquez l'omission du *ne* 31 35, 36, et du *pas* 32 27.

12. Employez le passif au lieu de l'actif : si quelqu'un a créé le monde ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; desséchons ces marais, animons ces eaux mortes ; on nous avait caché cet élément ; détruisons ce que le feu n'aura pu consumer ; voilà les endroits où l'homme a pu porter le feu et le fer ; la nature efface les ouvrages de l'homme, couvre de mousse ses monuments, les détruit ; elle nous nourrit, nous la parons.

13. Mettez sous forme d'interjection, (i) simplement, (ii) plus emphatiquement : ce livre est intéressant ; ce que vous dites est vrai ; il y a beaucoup d'argent. (Voir page 33.)

14. Donnez les temps primitifs de : servir, gésir, éclore, conduire, sentir, parcourir, employer, devoir, conquérir, s'endormir, offrir.

15. Quels verbes se conjuguent comme *offrir* ?

9e EXERCICE : pages 26—34. QUESTIONS GÉNÉRALES.

THÈME.

1. Dans le genre du premier extrait (**26** 13—21) faites une description des régions polaires.

2. Décrivez au moyen d'une énumération rapide, comme dans le 3e extrait (**28** 11—16), le commencement et le progrès d'une tempête dans une forêt.

3. Prenant comme modèle l'extrait : *Voyez ces plages désertes* (**30** 29—**31** 13), décrivez une ville en ruines après une bataille.

4. Comment est-ce que l'eau et l'air se vengent de leur conquête par l'homme ? (Les naufrages, etc.)

5. Traduisez : The most considerable and the most general changes upon the surface of the earth are produced by rains, rivers and torrents from the mountains. These derive their origin from vapours which the sun draws up over the surface of the seas, and which the winds carry to every region of the earth. These vapours, floating in the air and driven at the will of the wind, cling to the summits of the mountains they meet and there accumulate in such quantity that they are continually forming clouds and falling forthwith in the shape of rain, dew, fog or snow. All these waters at first came down into the plains without following any fixed path : but, little by little, they dug out a bed for themselves, sweeping down with them soil and sand, furrowing the plains into deep valleys, and thus opening passages to the sea which received from the land as much water as it loses by evaporation.

6. The sea seems to be their domain, and, next to the tides, there is nothing that acts with more power on that element. The tides are constant in their speed and their effects take place in a way which can be foreseen. But the impetuous winds act, as it were, capriciously ; they rush headlong and stir the sea with such violence that in a moment that calm, smooth plain bristles with waves as high as mountains which come and break against the rocks. The changeful face of the sea is thus continually being altered ; but should not the surface of the land, which appears to us so firm, be safe from such effects ? It is a well-known fact, however, that in Arabia and Africa the winds raise mountains of sand, that they cover plains with it and that, often, these sands are carried to great distances.

7. Compare, therefore, wild to cultivated nature ; compare the small wild tribes of America with our great civilized peoples ; compare even those of Africa which are but half civilized ; see at the same time the state of the regions inhabited by these tribes, [and] you will easily judge of the small worth of these men by the trifling nature of the changes they have wrought upon the land with their hands. Whether it be stupidity or laziness these half-brutish men are mere burdens upon the earth and of no help to it ; they are content to devour the fruits of the soil without helping to make it bear more, to destroy without building up, to use up everything without renewing.

10e EXERCICE: pages 35—40.

(T.) 1. Est-ce que Voltaire dans sa morale nous propose un idéal très élevé?

2. A quelle condition sa morale serait-elle suffisante ?

3. Quelle est l'utilité du plaisir et de la douleur, selon Voltaire, comme guides de conduite ?

4. A quel propos Voltaire raconte-t-il l'histoire de Pélias? Quel est son but en la citant ?

5. A qui s'adresse l'apostrophe : *ingrats !*, **37** 16 ?

(M.) 6. Formez des phrases pour faire ressortir la signification de : la morale, la moralité, le moral; salutaire, salubre, sain ; réformer, re-former; l'aveuglement, aveuglément.

7. Distinguez entre : (1) se défier et *to defy* ; (2) prétendre (**35** 16) et *to pretend* ; (3) un avertissement et *an advertisement* ; (4) prévenir et *to prevent* ; (5) abuser **40** 22 et **40** 28.

8. Donnez plusieurs phrases contenant le mot *rigueur*. Expliquez-les.

9. Expliquez : si on s'y tenait fermement (**35** 5). Employez dans des phrases : tenir à, tenir de, se tenir à (sens littéral), s'en tenir à.

10. Pour la faire haïr (**35** 17—19) : quelle serait la signification normale de cette phrase ?

11. Traduisez de deux manières : *le seul mouvement, tout de même, dans tous vos états*. Quel sens leur donnez-vous dans le texte (**36** 9, 15 ; **37** 6) ?

12. Donnez la signification première des mots suivants et expliquez leur usage au figuré à la ligne indiquée : flétri (**36** 22), un aiguillon (**36** 23), une sentinelle (**37** 11), brûler (**39** 7), dompter (**40** 18), la fleur (**40** 19), émonder (**40** 24), extirper (**40** 25).

(G.) 13. Employez une conjonction suivie d'un verbe fini au lieu de l'infinitif: je crois voir un ami ; il ne faut pas se tromper ; il faut s'en abstenir; il faut s'aimer; qu'est-ce qu'il faut faire des passions ?

14. Quand est-ce que la construction : *je crois voir* peut s'employer ? Si vous savez le latin, quelle différence y a-t-il entre cette construction et l'idiotisme latin qui y correspond?

15. Faites une liste des phrases dans ce morceau qui contiennent le pronom *en* ne se rapportant à rien de particulier.

16. Mettez à la 3e du pluriel la phrase commençant : *Pour que nous nous aimions* et la phrase suivante (**37** 23—27).

17. Au présent et à l'imparfait de l'indicatif et au passé défini : il suffirait, nous verrons, je vienne, tu as répandu, nous avons crié, il est né, il suive, il fuie, ils ont permis, nous avons cru.

18. Au futur : il peut, il hait, il prévient, nous commençons, je connais, il prescrivit.

19. Donnez les temps primitifs de : il plaint, il plaît.

11e EXERCICE : pages 41—46.

(T.) 1. Sous quelles images Voltaire nous présente-t-il les passions modérées ou portées à l'excès ?

2. Que pensez-vous des "passions" que Voltaire recommande ? Est-il facile de les contenir dans de justes bornes ? Est-ce qu'elles sont des passions auxquelles la jeunesse est très portée ?

3. Quels grands avantages ces "passions" ont-elles sur les autres ?

4. M. Faguet recommande une autre "passion." Quelle est-elle ? Est-elle aussi capable de nous guider dans la vie que celles de Voltaire?

5. A la page 41 6, Voltaire veut-il dire qu'il est un orateur dangereux ?

(M.) 6. Employez un gallicisme ou une tournure du texte pour exprimer : il faut *modérer ses passions* ; cette philosophie *ressemble beaucoup au* stoïcisme ; *en tout cas*, il a volé des troupeaux ; quand on lit, il faut *ajouter ses propres pensées à celles de l'auteur* ; *puisque* l'injustice ne m'atteint pas *je m'en moque* ; voilà le but *que nous devons* poursuivre ; *il a pris beaucoup de peine* pour prouver cela ; *il y a encore* le *point capital* de leur argument.

7. Expliquez par un synonyme l'usage des mots suivants : empire (41 3), abreuve (41 10), image (41 13), ardeur (41 19), délire (42 29), mortelle (43 14), peine (43 21), mot (43 28), touche (44 10), borne (45 2), accorder (45 18).

(G.) 8. Expliquez l'accord ou le non-accord dans les phrases suivantes : il faut choisir celles qui sont *le* moins susceptibles ; Dieu des êtres *pensants*, conservez les désirs que vous m'avez *donnés* ; l'étude l'a *consolé* ; il fut *tué* par H. qu'il avait *voulu* voler ; la sagesse *toute* pure ; remarquez une chose qui a l'air *paradoxale* ; c'est une des œuvres *les* plus agréables qu'ait *inspirées* l'épicurisme.

9. Lesquels des verbes suivants sont à l'indicatif, lesquels au subjonctif : prenne (41 1), croie (41 2), abandonne (41 3), suive (41 3), choisisse (41 4), abreuve (41 10), s'explique (41 29), dénonce (41 31), exprime (43 29), appelle (45 10) ?

10. Employez : (*a*) il faut que, (*b*) devoir, dans chacune des phrases suivantes : il ne faut pas lâcher la bride aux passions ; il faut reconnaître qu'elles sont inoffensives ; il faut s'entendre (43 22) ; il faut savoir contenir les passions ; il faut choisir les meilleures.

11. Au présent du subjonctif (1ère du singulier et du pluriel) : prendre, vouloir, croire, suivre, luire, être, pouvoir, faire, bâtir, rire, savoir, atteindre, avoir, restreindre.

12e EXERCICE : pages 35—46. QUESTIONS GÉNÉRALES. THÈME.

1. Que savez-vous (*a*) de la vie de Voltaire, (*b*) de ses œuvres, (*c*) de son influence au point de vue de l'histoire, (*d*) de son style ?
2. Relisez l'extrait de Molière (10 9—14) et celui de Bossuet (24 1—9) ; Aristote a dit que la vertu est un milieu entre deux extrêmes. De quels extrêmes parle Voltaire? Quel est le milieu qu'il propose? Pourquoi condamne-t-il les extrêmes ?
3. Sur quels points est-ce que M. Faguet se rapproche de la position de Voltaire ?
4. Traduisez : Those who accept *utility* as the foundation of morals hold that actions are right inasmuch as they tend to produce happiness, wrong inasmuch as they tend to produce the reverse of happiness. By happiness we must understand pleasure, and the absence of pain ; by unhappiness, pain, and the privation of pleasure. Now, such a theory of life excites in many minds, and among them in some of the most estimable, inveterate dislike. To suppose that life has (as they express it) no higher end than pleasure they condemn as a doctrine worthy only of brute beasts. When thus attacked, the Epicureans have always answered that it is not they, but their accusers, who represent human nature in a degrading light ; since the accusation supposes human beings to be capable of no pleasures except those of which beasts are capable. Now the comparison of the Epicurean life to that of beasts is felt as degrading, precisely because a beast's pleasures do not satisfy a human being's conceptions of happiness. Human beings have faculties more elevated than the animal appetites, and when once made conscious of them, do not regard anything as happiness which does not include their gratification.

   Adapted from J. S. MILL.
5. Our next business, I think, should be to treat of pleasure. For pleasure seems, more than anything else, to have an intimate connection with our nature ; which is the reason why, in educating the young, we use pleasure and pain as the rudders of their course. Moreover, delight in what we ought to delight in, and hatred of what we ought to hate seem to be of the utmost importance in the formation of a virtuous character ; for these feelings pervade the whole of life, and have power to draw a man to virtue and happiness, as we choose what pleases, and shun what pains us.

   Now, there is no small difference in the pleasures of men : what pleases this man pains that ; what seems grievous and detestable to one seems pleasant and lovable to another. But in all matters of this sort, we hold that things *are* what they appear to be to the virtuous man.

   Adapted from ARISTOTLE.

13e Exercice : pages 47—52 (l. 21).

(T.) 1. Chateaubriand fut-il soumis à une discipline sévère pendant sa jeunesse?

2. S'il avait eu moins de succès à dominer ses craintes (48 7—30), est-ce que le vent, la nuit, aurait servi de jouet à son imagination?

3. Qu'est-ce qui enthousiasma le jeune homme, tout d'abord, au point de lui faire composer des vers?

(M.) 4. Donnez les substantifs correspondants : magnifique, triste, taciturne, faible, riche, sensible, vif, impétueux, ardent, ravi, splendide, clair, languissant, épais, léger.

5. Trouvez dans le texte l'équivalent de : désœuvré, d'intelligence limitée, ressentir, un caractère, rendre fort, l'obstination, désavantage, persuader, un spectre, l'extérieur, il est descendu *sans s'arrêter*, un jeune cheval, calme, *sauter par-dessus* un ruisseau, le jeune homme fut *rempli d'agitation*, augmenter, il veut *absorber* l'âme de la nature, écouter.

6. Quelles formes diverses existent : le jouet (48 27), la nue (51 15)? Donnez tous les mots signifiant *l'ouest*. Faites une liste de tous les mots (adjectifs, etc.) exprimant la tristesse.

7. Distinguez entre : la lieue (47 10) et le lieu (49 23) ; censé (47 20), sensé et sensible (voir 48 11) ; une tour (48 8) et un tour (48 21) ; la mémoire, un mémoire et des mémoires (50 11) ; quitter et laisser (51 8) ; riverain et rivulaire (51 30) ; et entre : un gentilhomme et *a gentleman* ; l'humeur (47 16) et *the humour* ; distrait (50 22) et *distracted*.

8. Expliquez : C'est l'imagination qui dominait en lui ; les vents ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes ; il eut une sorte d'impétueux mouvement vers le dehors ; un chien tombe en arrêt ; dans cette ardeur pour la chasse, il entrait un fond d'indépendance ; ses promenades ne l'éloignaient pas trop du château ; cette faculté s'assourdit en lui ; dépeuplé soi-même (51 9).

(G.) 9. Expliquez l'usage des temps : M. le chevalier *aurait*-il peur? Il m'*eût fait* coucher avec un mort ; vous n'avez rien à craindre tant que vous *serez* bon chrétien.

10. Remplacez la construction actuelle par une conjonction et un verbe fini : on éprouvait la même sensation qu'*en entrant* à la Chartreuse ; *à le supposer* intelligent, il deviendra poète ; il devint tout différent, *sans cesser* d'être mélancolique ; il faut *quitter* le lieu des rêves (51 8) ; il *la* souhaite *passionnée*.

14e EXERCICE : pages 52 (l. 22)—57.

(T.) 1. Quelles questions se posait Chateaubriand en pensant à la mort ? (N.B. Réponses à l'indirect.)
2. Comment est-ce que l'hiver donne des idées de mort ? Quelles autres idées peut-il suggérer ?
3. Pourquoi Chateaubriand aurait-il voulu habiter la lune ?

(M.) 4. Exprimez en langage ordinaire : j'étais rendu aux tribulations de l'existence (**52** 31) ; la phrase commençant par : *puisqu'enfin* (**52** 35) ; je regardais cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné (**54** 1, 2).
5. Employez une tournure qui se trouve dans le texte : cela le remplit d'émotion ; il rougissait ; elle peut avoir éprouvé cela ; *s'il voyait* quelqu'un, il s'arrêtait ; c'est la différence *entre* un homme *et* un autre ; le froid me rappela de ma méditation profonde.
6. Synonymes de : le plus grand nombre ; les morts ; la vie ; le berger ; mourir ; inconnu ; la figure ; soudain (adj.) ; sentir ; pénible ; inexprimable ; remarquable ; spécialement ; la tombe ; se sauver ; fouetter ; penser ; la limite.
7. Distinguez entre : *éprouver* **53** 7 et **54** 28.

(G.) 8. Qu'y a-t-il à dire sur l'ordre des mots : **53** 17, 31—32 ; **54** 25, 29 ; **55** 34 et **56** 1 ; **56** 25—26, 29 ?
9. Recopiez la phrase : *Je voyais* etc. (**53** 25), employant la tournure : je vois tomber les feuilles.
10. Remplacez les pronoms par un substantif ou une phrase convenable : en (**52** 32), l' (**53** 7), l' (**53** 8), l' (**53** 8), y (**56** 8), y (**56** 34).
11. De quels verbes le pronom *ce* peut-il être sujet ? Voir **56** 32, 33.
12. Pourquoi : *il* est inutile, et *c'*est inutile **53** 19, 20 ?
13. Mettez à la 3e personne du singulier masculin et à la 3e du pluriel féminin : le rouge *me* montait au visage ; cette idée *me* saisissait le cœur ; *je me* suis embarqué ; les vents *m'*échappaient ; je *m'*appuyais contre un tronc ; le froid *m'*aurait tiré de *mes* pensées ; cette saison triste est en rapport avec *moi*.
14. Expliquez l'accord ou le non-accord des participes : éprouvée (**53** 7), décrit (**53** 8), frappant (**54** 8), prévoyant (**54** 11), conduisant (**54** 23), flottantes (**54** 24), fait (**55** 32), détaillée (**56** 28).
15. Au présent (sujets *nous* et *ils*) : émouvoir, convenir, mourir, appeler, flageller, croire, s'appuyer, vouloir, fuir. Quelles règles et quels principes sont illustrés par ces exemples ?
16. Au conditionnel (sujet *il*) : convenir, valoir, mourir, rencontrer, vouloir, pouvoir.
17. Au passé indéfini (sujet *elles*) : émouvoir, partir, arriver, mourir, s'éveiller, entrer, survivre, se jouer, se battre, se taire, peindre, ouvrir.

15e EXERCICE: pages 47—57. QUESTIONS GÉNÉRALES. THÈME.

1. "Tout devint passion en moi." L'état d'esprit de Chateaubriand était-il normal et sain? Qu'en aurait dit Voltaire? Lequel des extraits de V. se rapporte le plus au cas de Chateaubriand?
2. Est-ce que vous trouvez que la campagne porte à la mélancolie plus que la ville? Faites une réponse raisonnée.
3. Supposez que vous avez le tempérament de Chateaubriand. Vous avez passé votre jeunesse dans une grande ville (Paris, Londres, New York). Racontez vos promenades et l'effet que produisaient sur vous les foules, les rues interminables, etc., etc.
4. Traduisez: On the earth itself, the scene was not less entrancing. The bluish, velvety glow of the moon poured down between the trees and thrust as it were sheaves of light into the very depths of the blackest gloom. The river which flowed at my feet now lost itself in the wood, now reappeared, and on its sparkling bosom quivered the stars of heaven. In a savanna, beyond the river, the light of the moon slept, as it were, motionless, on the grass. Clumps of birch-trees, tossing in the breeze and scattered here and there, formed islands of waving shadows upon that motionless sea of light. Close at hand, everything would have been silence and rest, but for the falling of leaves, the passing of a sudden gust of wind, the hoot of an owl; in the distance, at intervals, one heard the dull roar of Niagara which, in the quiet of the night, re-echoed from waste to waste and died down in the deserted forests. In these wild regions, the soul takes delight in losing itself amid an ocean of forests, in hovering over the great gulf of a cataract, in dreaming along the banks of rivers and lakes and, so to speak, in finding itself alone with God.
5. It is not by a play of muscles determined by his will that the bird stands fast on a branch; its foot is so constructed that, when it comes to be pressed in the centre, the claws close automatically on that which presses against it. Thus, when, at the coming of night, in winter, we see ravens perched on the bare summit of some oak, we suppose that ever wakeful, on the watch, they only keep their footing by untold efforts in the midst of whirling winds and clouds; and yet, careless of danger and calling forth the tempests, every wind brings them sleep: the north wind itself fastens them to the branch from which we think it is about to dash them down; and like ancient mariners whose unstable couch hangs from the tossing masts of a ship, the more they are rocked by the storm, the more soundly they sleep.

16e EXERCICE : pages 58—63 (l. 20).

(T.) 1. Quelles pensées sont suggérées à Horace par le passage des saisons ?

2. Comment le printemps a-t-il l'air de se moquer d'un vieillard ?

3. Quel exemple de "l'ironie des choses" se trouve dans ce morceau ? Quel exemple en avons-nous déjà vu (p. 53) ?

(M.) 4. Employez les mots suivants dans des phrases, leur donnant leur signification littérale. Expliquez leur sens à la ligne donnée : se détendre (59 18), étouffé, sourd (61 2), une éclaboussure (62 3), couver (62 26), un cortège (63 20).

5. Trouvez dans le texte le contraire de : rarement, superficiellement, passager (adj.), gai, distinct, un son *éclatant*, vaincu, bruyant, une fleur *cultivée*, dégourdir, tendre (verbe), réveiller.

6. Quels verbes sont formés des adjectifs : doux, nouveau, clair, triste, jeune, mou, ivre ?

7. Exprimez en langage ordinaire : les bois reprennent leurs cheveux ; la terre a changé d'âge ; les fleuves semblent fuir leurs berges ; l'hiver se détend ; une nuit libérale en pavots ; leur suc conduit au sommeil éternel.

(G.) 8. Qu'est-ce que *où* exprime généralement ? Quand peut-on l'employer pour *quand* ? Souvent il remplace un pronom relatif gouverné par une préposition. Faites une classification des usages de ce mot : 58 6, 7 ; 59 1, 15, 16 ; 60 30 ; 61 30, 31.

9. (*a*) *Ne* est employé seul 58 5 ; 59 4, 7, 8 ; 60 23, 27 ; 63 14. Dans quels cas a-t-il un sens négatif ? Quelles sont les règles ?

(*b*) A la page 59 7, ...*ne pourra*..., qu'est-ce qui complète le *ne* ? Quelle est la fonction dans la phrase des mots : *ni ta naissance* jusqu'à *vertu* ?

(*c*) Nous *ne* sommes *plus qu'*ombre. Faites une paraphrase de cela. Employez dans des phrases que vous expliquerez trois autres doubles négatives.

(*d*) On commence à *ne plus* aimer le printemps : quelle est la règle ?

10. Expliquez l'accord ou le non-accord de : éprouvée (58 10), mise (58 10), sentie (58 11), fâché (58 13), connue (58 15), disparu (58 17), changé (58 18), décroissant (58 19), parfumées (59 24), rajeunissant (60 16), éclatants (61 1), tombant (61 18), marchant (61 19), vu (63 11).

11. Au pluriel : il comprend, il renaît, il fuit, il plaît, il écrit, il éblouit, il croît, il croit, il endort, il sait.

12. Donnez les temps primitifs de : mise, ouvre, suffit, cueille, voudraient.

17e EXERCICE : pages 63 (l. 21)—69.

(T.) 1. Pourquoi est-ce que la rêverie poussée à l'excès est mauvaise pour l'homme ?

2. Pourquoi Lamartine en veut-il au printemps ?

(M.) 3. Cherchez dans le texte l'opposé de : l'exaltation, l'agitation, le blâme, calme (adj.), la fausseté, sain, graduellement, doux (= sucré), une couleur *claire*, une couleur *terne*, s'approcher, constant, la longueur, le détail.

4. Cherchez l'équivalent de : environ ; à partir de ce moment ; cela ne changera pas *pendant bien longtemps* ; surtout ; conséquemment ; au sens littéral ; exactement.

5. Employez dans des phrases, en leur donnant un sens autre que celui du texte : carrière (64 4), peser (64 29), épuiser (64 30), tirer (65 6), rendre (65 13), déranger (65 24), défendre (67 16), entendre (67 27), régner (68 10), aspirer (68 12).

6. Donnez les mots de la famille de : veiller, écrire, abattement, vain, suivre, étourdi, frais, sang, défendre, rivage, brièveté, perdre, éclairer.

(G.) 7. Que remplacent les pronoms : en (64 15), le (64 18), y (64 20), le (64 28), en (65 6), l' (67 4), y (67 22), il (67 29), il (67 31), la (69 7) ; comme si on vous *l'*avait confiée (67 16) ; on peut se *le* demander (67 29) ; je n'*en* sais rien (68 20) ? Recopiez toute la phrase.

8. Ajoutez un pronom (ou des pronoms) qui répète le pronom réfléchi (ou réciproque). Voir 64 13 et 64 34. Les saisons se renouvellent ... ; l'homme s'use ... par la rêverie ; les rêves se succèdent ... ; les hommes se ressemblent ... ; on peut se le demander ... ; on ne se réveille jamais ....

9. Remplacez le verbe en italique par celui qui est donné entre parenthèses, en recopiant toute la phrase :

(*a*) [pouvoir oublier] : beaux lieux, soyez les bords où l'on *oublie* ! je veux trouver un lieu où j'*oublie* tout ;

(*b*) [vouloir trouver] : c'est l'oubli seul qu'il *demande* ; voilà la seule chose qu'il *demande* ;

(*c*) [perdre son énergie] : il n'en est pas moins vrai que l'homme *s'use* dans la rêverie ; il n'est pas vrai qu'il *s'use* ; est-il vrai qu'il *s'use* ; il est vrai qu'il *s'use* ;

(*d*) [revenir] : une telle surprise fait qu'on *se retourne* ; je veux le voir, faites qu'il *se retourne* ;

(*e*) [pouvoir fermer] : on dit qu'il en coule un breuvage qui *ferme* les yeux ; donnez-moi un breuvage qui me *ferme* les yeux.

10. Conjuguez à toutes les personnes : il se suffit à lui-même (*présent*).

11. A l'imparfait (sujet *nous*) : gagner, s'écrier, appuyer, naître, croire.

18e EXERCICE : pages 58—69. QUESTIONS GÉNÉRALES. THÈME.

1. Comparez les époques de la vie aux quatre saisons de l'année. Faites-le sous forme de lettre adressée par un vieillard à un jeune homme.
2. Faites un résumé (mais non pas une liste) des causes de la tristesse d'un vieillard au printemps.—Cet état d'esprit est égoïste, une sorte de jalousie : développez ce point de vue.
3. Page 61 30—62 4. Relisez ce passage. D'après ce modèle, mais avec des amplifications, établissez un contraste entre les pensées que suggère la mer (*a*) à un jeune homme en vacances, (*b*) à la veuve d'un marin perdu en mer.
4. L'optimiste et le pessimiste : en quoi diffèrent ces deux caractères? (Voir "Chateaubriand" 54 7—21.) Montrez quel effet chacun d'eux a sur son entourage.
5. Par quels traits caractéristiques sont devenus symboliques le pavot, le lis?
6. Traduisez librement, en prose :

Ah woe is me! Winter is come and gone,
But grief returns with the revolving year.
The airs and streams renew their joyous tone;
The ants, the bees, the swallows re-appear;
Fresh leaves and flowers deck the dead Season's bier;
The amorous birds now pair in every brake,
And build their mossy homes in field and brere;
And the green lizard and the golden snake,
Like unimprisoned flames out of their trance awake.

Through wood and stream and field and hill and ocean,
A quickening life from the Earth's heart has burst,
As it has ever done, with change and motion,
From the great morning of the world when first
God dawned on chaos....
Nought we know dies: shall that alone which knows
Be as a sword consumed before the sheath
By sightless lightning? The intense atom glows
A moment, then is quenched in a most cold repose.

..Woe is me!
Whence are we, and why are we? of what scene
The actors or spectators? Great and mean
Meet massed in death, who lends what life must borrow.
As long as skies are blue and fields are green,
Evening must usher night, night urge the morrow,
Month follow month with woe, and year wake year to sorrow.

19e EXERCICE : pages 70—75 (l. 3).

(T.) 1. Quelles émotions la vue du semeur peut-elle éveiller chez Victor Hugo ? (70 12.)

2. Que pensez-vous de cet homme qui travaille si tard ?

3. Que veut dire : l'embarras même du critique est une critique (74 33) ?

(M.) 4. Trouvez dans le texte le contraire de : il est tombé *sans le vouloir* ; j'ai travaillé jusqu'au soir, *comme d'habitude* ; un homme *très en vue* ; un détail ; la montagne ; cette silhouette *devient vague* ; *prodigue* ; *le plein jour* ; *la gaieté* ; *l'avarice* ; *honorable*.

5. Distinguez entre : ensemble (70 6 et 71 6) ; un portail et une porte ; la graine et le grain ; le voile et la voile (lequel est employé 70 23 ?) ; le sillon et le sillage ; impropre et malpropre ; le trait (71 4 et 72 4) ; disputer et se disputer ; le labeur et le labour ; le critique et la critique.

6. Employez dans des phrases, en leur donnant un sens autre que celui du texte : le cadre (70 4), la poignée (70 13), la goutte (71 11), le grain (71 20), l'affût (72 3), la carrière (72 5), la scène (72 14), le métier (73 6), l'adresse (73 10), sourd (74 3), se détacher (74 7), l'impression (74 14).

7. Expliquez : Il s'enferme à dessein dans un petit cadre ; la nuit se fait plus épaisse ; cette figure prend un sens moral ; entrons dans le détail ; cette heure indécise ; la lumière précipite ses traits dans l'humide séjour ; le soleil rentre dans sa carrière ; il dispute son pain à l'avarice de la nature ; les épis lourds, chargés de vie pour les hommes ; il le voit en artiste ; sa silhouette se détache sur le ciel ; de quelque façon qu'on les prenne (75 1).

(G.) 8. Employez une conjonction et un verbe fini au lieu de l'infinitif : cette figure, *à être regardée* attentivement, se précise ; *après l'avoir vu*, le poète le suit ; il croit *voir* quelque chose ; il faut *s'entendre* (73 16) ; *à le regarder* de plus en plus, le poète le voit plus distinctement.

9. Cherchez les passages où un verbe réfléchi pourrait se remplacer (= être remplacé) par un verbe à la voix passive.

10. Donnez les temps primitifs de : lisons, assis, ému, jette, doit, va, vient, rouvre, suit, croit, peint, faut, aperçu, serait, recueille, point, croît, répartissant.

20e EXERCICE : pages 75 (l. 4)—79.

(T.) 1. En quoi est-ce que Virgile et La Fontaine se ressemblent ?

2. Revoyez l'image de la nuit qui tombe (76 23—77 1). Employez une image semblable pour décrire la nuit qui se retire et expliquez cette image.

3. Les poètes, les artistes, faut-il qu'ils s'en tiennent à la stricte vérité ? Leur est-il permis de s'en éloigner par simple caprice ?

(M.) 4. Employez les mots suivants dans des phrases de manière à montrer leur signification première : borne, puiser, image, planer, s'appesantir, ensevelir, se détacher, écraser.

5. Traduisez pour faire ressortir l'emploi des prépositions : I am thinking of what I shall do in the holidays. I am astonished at that. He opens his hand after throwing the seed. Take a handful of it out of your bag. They mingled (p. indéf.) with the crowd. In the spring the mountain is shrouded in mist. They appeared one by one. In winter, for instance, he is a slave to his work.

6. Exprimez à l'aide d'une tournure employée dans le texte : c'est un homme qui n'est nullement remarquable ; à mesure que la nuit devient plus noire, le semeur travaille plus vite ; à certains moments de la vie il faut diriger ses pensées sur soi-même ; suivant mon opinion, il est bien loin d'être esclave de ses passions.

(G.) 7. Formez des adverbes de : immense, indistinct, conséquent, progressif, obscur, complet, négligé, oisif, précis, superstitieux, fréquent, léger.

8. *Tout* ouverte (75 16), *toute* grande (75 21) ; pourquoi cette différence ? Expliquez la forme *ce* devant *obscur* (76 15).

9. Expliquez les subjonctifs : soit (75 16 et cf. c'est lui, 75 17), fasse (75 20), voie (76 4), déploie (76 34), voie (77 13), aille (77 25), ait eu (77 26 et cf. a préféré, 77 28), allât (78 23), pût (78 24), dépasse (78 27), soit (78 27). Il y a trois autres subjonctifs (pages 75, 76). Ajoutez-les à cette liste et les expliquez.

10. (*a*) Hugo, ici, si je ne me trompe. .. Expliquez l'absence du *pas*.
(*b*) Le poète, non vu du semeur ; pourquoi *non* au lieu de *ne—pas* ? Je n'en ai que faire (77 19) ; quelle est la seconde partie de la négative ici ?

11. L'ombre où se mêle une rumeur ; au moment où la nuit se fait. Remplacez *où* par un pronom relatif gouverné par une préposition.

2. Changez la construction en employant un verbe fini au lieu de l'infinitif : n'est-ce pas *après avoir jeté* sa graine qu'il rouvre la main ; *avant de jeter* ses voiles, il *lui faut les déployer* ; *sans être* esclave de la rime riche, V. H. en était amoureux ; une seule chose est stylisée *pour être* plus agréable ; *écraser* ce poème sous ce commentaire, *n'est-ce pas détruire* l'impression qu'il produit sur nous *à simplement le lire* ? *à lire* ainsi sommes-nous sûrs *d'avoir compris* ?

21e EXERCICE : pages 70—79. QUESTIONS GÉNÉRALES. RÉDACTION. CRITIQUE.

1. Expliquez les termes : épique, lyrique, dramatique, classique, romantique, rime riche.
2. Que savez-vous de : La Fontaine, Virgile, Tolstoï, Musset ?
3. D'après les principes de composition exposés dans l'analyse de ce morceau (77 1—25), faites un tableau (en paroles, bien entendu) ayant pour sujet :
   (*a*) Un pêcheur poussant sa barque au large (soir ou matin) pour aller à la pêche.
   (*b*) Son retour.
   (*c*) Une pauvre vieille, tricotant à sa porte.
   (*d*) Un moissonneur, par une brûlante journée de juillet (soit au travail, soit au repos).
   (*e*) Un jardinier contemplant son jardin saccagé par la grêle.
   (*f*) L'équipage d'un bateau de sauvetage partant pour aller au secours d'un navire naufragé (soit brouillard, soit tempête).
   (*g*) Des ouvriers travaillant une masse incandescente de fer ou d'acier.
   (*h*) Un vieux savant devant ses livres et ses manuscrits.
   (*i*) Un médecin au chevet d'un enfant très malade, au milieu de la nuit.

   N.B. Le "sens moral" (71 10) et "l'amplification imaginative" (71 16—22) varieront selon votre fantaisie.

4. *La Femme du Pêcheur.*

Il est nuit, la cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit :
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

Ce sont là les premières lignes d'un poème de Victor Hugo, "Les Pauvres Gens." Expliquez-les, autant que possible, comme M. Faguet a expliqué "Le Semeur." Les questions suivantes pourront servir de guide :

(*a*) Qu'est-ce qui forme le "cadre" de ce tableau ?
(*b*) Quels détails du tableau nous renseignent sur le caractère et les circonstances des habitants ?
(*c*) Quelle est la figure centrale ?
(*d*) Quelles causes d'inquiétude a-t-elle ?
(*e*) Où est-ce qu'on entrevoit la lutte qui se livre dans son âme entre sa foi et ses terreurs ?
(*f*) Est-ce que le poète représente l'océan comme un monstre cruel ?
(*g*) Quel est l'effet des mots : nid d'âmes ?
(*h*) Dans quel sens le poète veut-il dire que la mère est seule ?
(*i*) Commentez : crépuscule obscur, les flammes veillent, un noir

22e EXERCICE : pages 80—85 (l. 25).

(T.) 1. Quels personnages ici mentionnés peuvent nous inspirer de la pitié, du mépris, de l'admiration, du dégoût, des soupçons, de l'aversion ? Expliquez pourquoi.

(M.) 2. Employez dans des phrases, en leur donnant leur signification première : suinter, pétrir, aplatir, papillonner, un cadre, une épave, l'épanouissement, un sillage, une voie, autonome, pleurard.

3. Expliquez : un regard blanc ; une ombre chinoise ; un boulevard ; un rouage ; ce jeune malheur (83 4) ; un terrain contraire ; la sève ; un abat-jour (83 33) ; une voix de basse-taille ; il est largement joyeux.

4. Employez dans des phrases, en leur donnant une signification autre que celle du texte : un tour (80 9), un rapport (80 24), un pan (82 4), la mine (82 23), le fond (83 1), la taille (83 7), la grâce (83 18), le révélateur (83 20), le gaillard (84 6), la phalange (84 8), le bouquet (84 8), la conduite (84 33).

5. Distinguez entre : flageoler et flageller ; grêle (adj.) et la grêle ; la physionomie et le visage ; la teinte, le teint et teint (partic. passé) ; un fameux homme et un homme fameux.

6. Comment prononce-t-on *aiguë* ? Comment s'appelle cet accent ? Quelle est sa fonction ?

7. Au moyen de phrases, expliquez : ménager, aménager, déménager, emménager. Employez également les substantifs correspondants.

8. A quoi est-ce que Balzac compare : un nez crochu, une voix très grêle et perçante, un cou desséché et rouge, un homme qui a toujours occupé une position subordonnée ?

9. Que signifie le mot moderne : un déraciné ? Trouvez un parallèle ici.

10. Employez des phrases ou des tournures du texte : Cet historien *a une grande valeur à cause de* son savoir ; *avec l'aide du temps et du travail* il oubliera ses chagrins ; *avec l'aide de la marée*, la traversée ne dura qu'une heure ; elle est jolie *si on la compare à ceux qui l'entourent* ; *si elle avait été heureuse*, elle *aurait été* belle.

11. Il lui manque l'épanouissement : (*a*) Est-ce que *il* est véritablement impersonnel ? (*b*) Quel est le sujet logique du verbe ? (*c*) Employez ce verbe (manquer) pour exprimer : j'ai cinq francs de moins que je n'en devrais avoir ; il n'a que trois doigts à la main gauche ; la classe est presque complète, Jean seul est absent.

12. *Il avait les épaules larges.* Employez cette tournure pour vous décrire vous-même aussi complètement que possible.

(G.) 13. Commentez l'accord : ses yeux exprimaient une douceur, une résignation chrétienne ; des teintes ternes et gris de fer.

23e Exercice : pages 85 (l. 26)—89.

(T.) 1. Qu'est-ce qui rendait vulgaire la mise de M. Goriot ?

2. Quels changements physiques subit M. Goriot pendant ces trois années ?

3. De quelle maladie était-il atteint ?

(M.) 4. Distinguez entre : le piqué, le piquet, la pique ; une médaille et un médaillon ; le galantin et la galantine ; l'enseigne, l'enseignement et un renseignement ; remplacer et replacer ; un aune et une aune ; un aigle et une aigle ; vivant et vivace.

5. Employez dans des phrases les mots suivants en leur donnant une signification autre que celle du texte : la finesse (**86** 1), une chaîne (**86** 7), le bois (**86** 15), un état (**86** 16), un souci (**86** 17), une glace (**86** 26), une démarche (**86** 30), le chagrin (**87** 9), le front (**87** 19), la marche (**88** 1), la poudre (**88** 10), le retranchement (**88** 12), le terme (**88** 4), la sortie (**89** 5).

6. Traduisez : (*a*) I remember it, (*b*) I remember that you read it, en vous servant, d'abord, du verbe *se rappeler*, et, ensuite, de *se souvenir*.

7. Trouvez ici quatre mots ou locutions exprimant l'idée de progression. En connaissez-vous d'autres ?

8. Employez une tournure plus courte, comme dans le texte, pour : Je veux du vin *qui coûte* 1 f. la bouteille ; le jury déclara *qu'il était* coupable ; le prévenu déclara *qu'il était* innocent ; c'est un animal *qu'il faut* classer parmi les mammifères.

9. Expliquez : *de là* deux portraits ; sa tabatière, *également* en or ; *il aspirait à* la haute bourgeoisie ; sa mâchoire *se dessina* ; ils l'ont interrogé *sans en rien tirer* ; Poiret était un gentleman *auprès de* Goriot.

(G.) 10. Montrez par des phrases la nature des régimes qui suivent les verbes : exiger, refuser, accuser, interdire, rappeler, obliger, acheter, ressembler, demander.

11. Le verbe réfléchi en remplace souvent un passif : e.g. cet habit se porte au boulevard. Traduisez : This cotton stuff is sold at 6*d*. a yard ; these books may be bought at any bookseller's ; these nibs easily get broken ; languages cannot be learnt quickly ; such sights are not seen every day ; peace was made between England and France ; this word is hardly ever used.

12. Expliquez l'usage ou l'omission de l'article à la page **87** 5, 12, 15, 27, 35, 36.

13. Expliquez les subjonctifs : sache (**86** 24), fût (**86** 31), dénonce (**88** 2), suggère (**88** 3), se soit imposés (**88** 13), ait été (**88** 14), soit (**89** 6).

14. (*a*) *C'est pour se le rappeler à lui-même* : Que pourrait-on retrancher dans cette phrase ?

(*b*) Remplacez par des pronoms : c'est pour rappeler *cet incident à son frère*.

24e Exercice : pages 80—89. Questions Générales. Thème.

1. Choisissez dans les passages de Balzac cités dans ces pages une dizaine de mots ou de locutions pittoresques. Développez les idées suggérées par ces mots de manière à en faire sentir toute la force.
2. Prenant comme modèle ces descriptions par Balzac, faites le portrait de quelque personnage bien connu, par exemple : Tartarin, Don Quichotte, John Bull, Punch, Pickwick etc., ou un type quelconque, tel que : un vieil avare, un vieux savant etc. (*N'oubliez pas que l'extérieur doit révéler le caractère*)
3. Traduisez : The depths of his character were concealed beneath the mask of a mocking, frivolous spirit. A mere perfumer's assistant, he set no limits to his ambition. Physically he was a slender youth, of pleasing proportions. His face pleased at first sight, but, later, as you frequented his company, you caught in it those strange expressions which show themselves in people whose conscience is ill at ease. The glance of his eyes, which were of different colours, was evasive but terrible when it rested on an opponent. His voice seemed dull, like that of a man who has been speaking for a long time. His thin lips were not devoid of charm, but his pointed nose, his slightly bulging forehead betrayed his low origin.

He was then forty years of age. His work in the factory had prematurely wrinkled his face, and had slightly strewn with silver his long thick hair upon which the pressure of his hat left a circular shining mark. His forehead, on which his hair by the manner of its growth formed five points, betokened the simplicity of his life. His bushy eyebrows inspired no fear, for his blue eyes, with their clear, open look, were in keeping with his forehead. His nose, dented in at the top and thick at the tip, gave him the startled appearance of a simpleton. His lips were very thick and his large chin fell straight. His strongly coloured face, square featured, showed, by the arrangement of the wrinkles, by the ensemble of his physiognomy, the artlessly cunning character of the peasant.

The strength of his body, the thickness of his limbs, the width of his back, the breadth of his feet —everything marked him out as a countryman transplanted in Paris. His broad hands, the fat joints of his fingers, his large square nails would have borne witness to his origin, even had there not remained traces of it in his whole person.

LEXIQUE

DES MOTS LES MOINS USITÉS

l'**abaissement**, *m.* depression, lowering, sinking, fall
s'**abaisser**, to sink
un **abat-jour**, a shade
l'**abattement**, *m.* dejection, despondency
abattu, downcast
une **aberration**, aberration
abhorré, abhorred, detested
abreuver, to water, to give to drink
à l'**abri** de, *m.* safe from, sheltered from
une **abstraction**, abstraction; faire abstraction de = to leave out of consideration
abuser, to abuse, misuse; to deceive, delude
accablé, crushed, wearied
accaparer, to secure, take possession of, monopolise
accommoder, to arrange, to dress (esp. the hair); s'accommoder à = to suit, fit in with; s'accommoder de = to put up with
accorder, to grant
accrédité, accredited, sanctioned
l'**accroissement**, *m.* growth
accueillir, to welcome
accuser, to accuse, point to, reveal, display
achever, to complete
actuellement, at the present time
s'**adonner** à, to devote oneself to, be addicted to
adorer, to worship
adoucir, to soften, smooth, temper
l'**adresse**, *f.* skill
s'**adresser** à, to address (a person), apply to
adroit, skilled
un **affût**, an ambush, lying in wait
un **agaric**, an agaric, mushroom
agile, quick, nimble
agir, to act, "work"; s'agir de = to be in question, to be talked about; to be required
agreste, rustic, wild
un **aïeul**, an ancestor
un **aigle**, an eagle; a genius
aigre, sour
un **aiguillon**, a sting, goad
une **aile**, a wing
ailleurs, elsewhere; d'ailleurs = moreover, otherwise
un **air**, a look, an expression; a tune; avoir l'air = to look, appear
l'**airain**, *m.* brass
ajuster, to adjust; s'ajuster = to suit, fit
une **allée**, a path, an avenue
alléguer, to allege, plead
aller, to go; aller mal = not to fit (of clothes), not to work (of machinery); il y va de la vie = life is at stake
allumer, to light, to fire (the imagination)
une **allure**, gait
une **alouette**, a lark
s'**altérer**, to change (for the worse)
l'**amaigrissement**, *m.* thinness, emaciation
une **âme**, a soul
aménager, to arrange, dispose
amender, to mend, modify
amer, bitter
amollir, to soften, move (with emotion)
une **amorce**, a bait
amoureux, amorous, in love, fond of
l'**amour-propre**, *m.* self-respect, dignity

l'**amphibologie**, *f.* amphibology
analogue, analogous, similar
un **ancêtre**, an ancestor
l'**angoisse**, *f.* anguish
anguleux, angular, sharp
l'**animalité**, animality ; animal life
animé, full of life
animer, to animate, quicken, give life to
anthropomorphe, anthropomorphous, having the human shape
anticiper, to anticipate ; to encroach
un **antre**, a den
s'**apaiser**, to grow peaceful, abate
s'**apercevoir**, to notice, perceive
aplatir, to flatten
un **apôtre**, an apostle
s'**appesantir**, to grow heavy ; to weigh upon
appliqué, attentive, diligent, earnest
s'**appliquer**, to work with application, earnestly
apprendre, to learn ; to teach
appuyer, to prop ; to press ; s'appuyer = to lean
âpre, rough, bitter, fierce
d'**après**, from, according to
l'**âpreté**, *f.* roughness, bitterness, fierceness
un **arbrisseau**, a shrub, small tree
un **arbuste**, a bush, shrub
ardent, ardent, passionate, zealous
l'**ardeur**, *f.* zeal
aride, arid, dry, barren
arpenter, to survey (land) ; to walk
arracher, to tear away, separate
en **arrêt**, *m.* (of a dog) pointing, setting
arrêté, definite
arriver, to arrive ; to happen
un **artifice**, an artifice, sham
un **asile**, a shelter
aspirer après, to long for
assainir, to purify, make healthy (a marsh, a town, etc.)
assidu, assiduous, faithful
s'**assoter** de, to become infatuated with
s'**assourdir**, to grow deaf, grow dim
un **astre**, a star
atroce, atrocious, cruel, excruciating
une **attache**, a tie, bond
atteindre, to reach, touch
attendre, to wait for ; to expect
attifé, decked out, dressed
attirer, to attract ; s'attirer = to bring upon oneself
un **attrait**, a charm, attraction
l'**aube**, *f.* dawn
aucunement, by no means
l'**audace**, *f.* boldness
un **aune**, an alder tree
une **aune**, an ell
auprès de, by the side of ; in comparison with
l'**aurore**, *f.* dawn
aussi, also ; and so, therefore ; aussi bien = therefore ; moreover
autant, as much ; autant que = as much as, as well as, inasmuch as ; d'autant plus que = all the more because
autonome, self-governed, independent
autorisé, authorised, sanctioned
autoritaire, authoritative
autrui, (collective) other people, others
avant, *adv.* forward, far
un **avant coureur**, a forerunner
un **avare**, a miser
l'**avarice**, *f.* avarice, meanness
s'**aventurer**, to venture
avéré, averred, proven, acknowledged
avertir, to warn
un **avertissement**, a warning
aveugle, blind
l'**aveuglement**, *m.* blindness
avide, greedy, eager
l'**avidité**, *f.* greed, eagerness
un **avis**, an opinion
avisé, wise, prudent
aviser, to perceive, espy, "spot"
en **avoir** à quelqu'un, to have a grudge against, to attack

le **badinage**, banter, trifling
une **bagatelle**, a trifle
baiser, to kiss
se **balancer**, to swing, to sway
balayer, to sweep
faire **balle**, to clog

banal, common, ordinary
un **barbeau**, a barbel (fish); bleu barbeau = light blue
bas, low, low-lying; en bas = in the lower classes (p. 24)
battre, to beat, defeat
un **beau-frère**, a brother-in-law
une **bécassine**, a snipe
bégayer, to stammer, lisp
eau **bénite**, holy water
bercer, to rock (a cradle, etc.)
une **berge**, a bank (of stream)
le **beuglement**, lowing (of cows, etc.)
bien, well, indeed; bien des = many; si bien que = to such an extent that
un **bien**, a blessing; des biens = possessions, wealth
bienfaisant, beneficial, benevolent, bountiful
un **bienfaiteur**, a benefactor
la **bise**, north wind
blafard, pallid
blanc, white, pale, blank, "dead"
blesser, to wound
une **blessure**, a wound
blond, fair (of hair)
se **blottir**, to crouch, squat, lie hid
bon, good, kind, suitable, of good family
bondir, to leap
un **bonhomme**, an old fellow, etc.; (as *adj.*) good-natured
la **bonhomie**, good nature, joviality
un **bonnet**, a cap
une **borne**, a limit
borné, limited, stupid
le **bord**, bank (of river)
bouffi, bloated
bouleverser, to overturn, upset
un **bouquet**, a tuft, clump
un **bourgeois**, citizen, man of independent means, man of the middle class; bourgeois (*adj.*) = middle-class
la **bourgeoisie**, the middle class
la **bourre**, flock (of wool); a tangled mass (of underwood)
branler, to shake, budge
un **brave**, a hero
une **brebis**, a sheep
bref, short; (*adv.*) in short
une **breloque**, a charm, trinket
un **breuvage**, a beverage, draught
à **brevet**, *m.* breveted, licensed
une **bride**, a bridle, rein
la **brièveté**, brevity
un **brin**, a blade (of grass)
briser, to break
broder, to embroider
bruire, to rustle, make an indistinct noise
la **brume**, mist
brut, rough, raw, uncultivated
la **bruyère**, heath, heather
un **buisson**, a bush
un **bureau**, an office
le **but**, aim, purpose

une **cabane**, a hut
un **cadavre**, a corpse
cadencé, cadenced, musical
un **cadre**, a frame; a compass, limit
se **calquer**, to be traced, copied exactly
en **campagne**, *f.* (milit.) in the field; (in general) at work
un **carrefour**, cross-roads
une **carrière**, a course, career
une **casquette**, a cap
casquettifère, (coined word) cap-wearing
céans, in this house, here
la **ceinture**, waist, belt
céleste, heavenly, from heaven
une **cellule**, a cell
censé, supposed
cerclé, hooped, encircled
un **cercueil**, a coffin
cérébral, cerebral, of the brain
le **cerveau**, brain
la **cervelle**, brain
le **chagrin**, sorrow, vexation
un **châle**, a shawl
des **chaleurs**, *f.* flushes of heat
un **chalumeau**, a pipe, flute, reed
champêtre, rural
un **chardon**, a thistle
une **charge**, a burden, weight, heavy mass
charger, to load
un **charlatan**, a quack
charnu, fleshy
en **chasse**, *f.* hunting
chasser, to drive away, hunt, shoot
un **chasseur**, a sportsman, hunter
une **chaudière**, a boiler

un **chêne**, an oak
chérir, to love, cherish
un **chevalier**, a knight
un **chevreau**, a kid, young goat
chez, at the house of, in the writings (mind, etc.) of
la **chlorose**, chlorosis
une **chute**, a fall
une **cigale**, a cicada
une **cime**, a summit
circonstancié, circumstantiated, minutely described
un **citoyen**, a citizen
clairet (dim. of *clair*), clear
la **clarté**, light, glimmer
le **classement**, classification
le **climat**, climate; clime, region
un **clin** d'œil, a wink, blinking
un **coffre**, a coffer, chest
coiffé (d'une idée), possessed, smitten with, wedded to (an idea)
un **coiffeur**, a barber, hairdresser
la **colère**, anger, wrath
un **colimaçon**, a snail
un **collaborateur**, a collaborator, fellow-worker
combattre, to fight, to oppose
le **comble**, top, roof; pour comble de (malheur, etc.) = to crown (his misfortune)
comme, like, as, as if, as it were
commode, convenient
une **complainte**, a complaint, lament
la **complaisance**, complacency, pleasure
complaisant, complacent, fawning
se **comprendre**, to understand one another; to be understood
se rendre **compte**, *m.* to realise; tenir compte de = to take into account; tout compte fait = taking everything into account
concevoir, to imagine
un **concitoyen**, a fellow-citizen
la **concordance**, concordance, agreement, harmony
concordant, harmonious
concourir, to compete; to co-operate
conduire, to guide, to direct
la **conduite**, conduct; guidance, management
la **confiance**, trust
confiant, trustful, confident
confier, to entrust
les **confins**, *m.* confines, boundaries
confondre, to confuse, to fail to distinguish
se **confondre**, to get confused, mixed up
le **conseil**, advice; decision, resolution, counsel; council
conserver, to preserve, keep
consommé, consummate, experienced, skilled
la **constance**, constancy, firmness, resolution
constant, firm, steadfast, persevering
constater, to state, declare, show
la **contenance**, bearing, demeanour
contenir, to contain, keep within bounds, check
contester, to challenge
contraint, compelled
contraire, contrary, unfavourable
une **contrée**, a district
convaincre, to convince
convenir, to agree; to suit; to be fitting, proper
une **conjoncture**, a conjuncture
une **conjuration**, a plot
un **coquelicot**, a poppy
un **corbeau**, a raven
une **corbeille**, a (flat) basket
une **corneille**, a crow
la **correspondance**, correspondence; relationship, connection
le **corsage**, bust
un **cortège**, a retinue, train
cossu, (fam.) wealthy, well off
côte à côte, *f.* side by side
de ce **côté**, in this (that) direction; à mes côtés, *m.* = by my side
le **couchant**, the west
une **couche**, a layer
coucher, to lay down; to sleep, spend the night (at a place); se coucher = to lie down
un **coude**, an elbow
une **coudée**, a cubit, arm's length
couler, to flow
un **coup**, a blow; draught (of wine, etc.); occurrence, occasion; un coup d'œil = a glance
la **cour**, court (of a king)
un **courant**, a current
courber, to bend

couronner, to crown
le courroux, wrath
le cours, course (of river)
la course, expedition
un coursier, a courser, steed
une courtisane, a courtesan
coûter, to cost
coûteux, costly
couver, to hatch, to shelter
par crainte de (*f.*), for fear of
un crapaud, a toad
crasseux, filthy
un crayon, a pencil; a sketch, outline
le crédit, credit, influence
le crépuscule, twilight
le crétinisme, cretinism, imbecility
creuser, to dig; se creuser = to grow hollow; creusé = hollowed, deeply marked
un critique, a critic
la critique, criticism
le croissant, crescent
croître, to grow
une croix, a cross; (by ext.) affliction, tribulation
croupir, to stagnate
le cuir de laine, double-milled cloth, kerseymere
cuirassé, armoured, protected, armed
une culotte, a pair of breeches
le culte, cult, worship, service (in a church)
la culture, cultivation
un cygne, a swan

le Dauphin, Dauphin, title of eldest son of Kings of France
débarrasser, to clear
débuter, to begin
décharné, fleshless, gaunt
le déchirement, tearing; quarrel, commotion
déclaré, declared, open
à découvert, openly
un décret, a decree
décroître, to decrease
une déesse, a goddess
un défaut, a fault, defect
se défier de, to distrust
en définitive, after all, finally
déformer, to distort
défrayer quelqu'un, to pay someone's expenses
le dégoût, disgust; sickness
se dégoûter, to grow disgusted, discontented
dehors, outside
les délices, *f.* delights
le délire, delirium, frenzy
demander, to ask for; to require
la démarche, gait, bearing
démêler, to unravel, distinguish
démentir, to belie
démesurément, excessively
demeurer, to dwell, stay, abide; remain (in a certain state)
la demi-hollande, linen (made in Picardy and so called from its resemblance to that made in Holland)
démonter, to pull to pieces (some mechanism)
dénoncer, to betoken
dépasser, to go beyond, outstrip
dépeuplé, depopulated, deserted
déployer, to unfold, spread out
un dépôt, a deposit
dépouiller, to strip, rob
déprimer, to depress, abase
déranger, to disturb
dérober (à), to steal (from)
le déroulement, unfolding
dès, ever since, from; dès lors = henceforth; consequently
désastreux, disastrous
le désennui, recreation, amusement
déshabité, deserted
désigner, to point out
désormais, henceforth
dessécher, to wither, dry up
le dessein, design, intention; à dessein = intentionally
dessiner, to draw, depict; se dessiner = to be outlined, stand out clearly (in a picture, etc.)
se détacher, to stand out, be clearly outlined
détailler, to describe in detail
se détendre, to relax, unbend
déterminer, to determine, to cause, to occasion
le deuil, mourning
devancer, to outstrip, pass
un développement, development, exposition (of a theory)
deviner, to guess

un **dévot**, a devout person
digne, worthy
une **digue**, a dike, sea-wall
un **dindon**, a turkey
le **discernement**, discrimination
un **discours**, a speech, discourse, essay
disputer, to dispute, fight for; disputer à qui ... = to vie with one another as to who...
disséminer, to scatter
distingué, distinguished, elegant
distraire, to disturb, make inattentive
docte, learned
dodu, plump
dominer, to tower above
dompter, to tame
un **don**, a gift
se **donner** pour, to give oneself out as being
dorer, to gild
à la **dose**, in (small) doses
les **douceurs**, *f.* pleasures
la **douleur**, pain, grief
douloureux, painful
se **douter** de, to suspect
le **drap**, cloth
droit, right (opp. to left); correct
un **droit**, a right
dru, thick, thick growing
durer, to last, endure
le **duvet**, down (of birds)

éblouir, to dazzle
écarter, to push aside, banish
s'**écarter** de, to wander from
s'**échauffer**, to get warm, to get excited
échouer, to beach (a boat)
une **éclaboussure**, a splash
éclairé, enlightened
éclairer, to light up; s'éclairer = to be lighted up
l'**éclat**, *m.* brilliancy, splendour
éclatant, (of sound) deafening; (of colour) dazzling
éclater, to burst out, burst forth
éclore, to be hatched, come to life, bloom
écœuré, sickened
l'**écorce**, *f.* bark (of tree)
un **écornifleur**, a hanger on, parasite, sponger
s'**écouler**, to flow away; to pass (of time)
écraser, to overwhelm, crush
un **écumeur**, a pirate
un **écureuil**, a squirrel
effacer, to wipe out, obliterate
effaroucher, to scare
en **effet**, indeed, in fact, therefore; une phrase à effet = a telling sentence
effrayer, to frighten
effroyable, frightful
à l'**égal** de, equally with
également, equally
égaler, to make equal
égorger, to murder
égrillard, sprightly, jolly, gay
s'**éjouir** (obsol.), to rejoice
un **élan**, a spring, impetus
un **élancement**, transport, yearning
s'**élancer**, to spring, dash away
élargir, to widen, enlarge, expand
un **élargissement**, extension, expansion
élevé, lofty
élever, to raise; to bring up, educate
s'**élever**, to rise
l'**éloge**, *m.* eulogy, praise
éloigné, distant, remote
éloigner, to drive away, remove
s'**éloigner**, to go away, depart
émaillé, enamelled, spangled
l'**embarras**, *m.* perplexity
un **embellisseur**, a beautifier
d'**emblée**, at the first attempt, instantly
l'**embonpoint**, *m.* stoutness
embrasser, to embrace; to include, to grasp at
une **éminence**, a height, hillock
émonder, to prune
émouvoir, to move, stir (with emotion)
empesté, infected, tainted, pestilential
empiler, to pile up
l'**empire**, *m.* empire, rule
l'**emploi**, *m.* use; office, post
un **employé**, an employee, a clerk
emplumé, feathered
l'**emportement**, *m.* passion, rage
l'**emporter**, to win
s'**empresser**, to hasten

ému, moved, stirred, filled with emotion
il **en** est ainsi, it is so
l'**enchaînement**, *m.* concatenation
enchaîner, to chain
enchanter, to cast a spell over, lull, charm away
encombré, encumbered, littered
encore, still; again; ne...pas encore = not yet; encore que = though, even though
à l'**endroit de** (*m.*), concerning
l'**enfance**, *f.* childhood
l'**enfer**, *m.* hell
enflammé, fiery
enfler, to swell; enfler ses chalumeaux = to blow through, play (p. 42)
enfoncer, to drive in
engendrer, to engender, produce
engourdi, torpid, dull
engourdissant, numbing
l'**engourdissement**, *m.* torpor
enivré, intoxicated
s'**enlever** sur, to stand out (in a picture)
ennoblir, to ennoble
l'**ennui**, *m.* annoyance, weariness, cares
une **enseigne**, a sign (on shop)
l'**enseignement**, *m.* teaching; lesson
l'**ensemble**, *m.* the whole; ensemble, *adv.* together; d'ensemble = general
ensevelir, to bury
ensorcelé, bewitched
entasser, to heap up
entendre, to hear; to understand
l'**entêtement**, *m.* stubbornness, obstinacy
entiché de, tainted with; wedded to an idea, infatuated with
l'**entourage**, *m.* surroundings
les **entours**, *m.* surroundings
entraîner, to drag away, carry away; to entail (a consequence)
entrelacé, interlaced
entreprendre, to undertake
l'**entretien**, maintenance; conversation, intercourse
entr'ouvrir, to half open
environner, to surround
s'**envoler**, to fly away
envoûté, bewitched
épanoui, blossoming, blooming
l'**épanouissement**, *m.* blossoming
l'**épargne**, *f.* thrift, economy
épargner, to spare; to stint
éparpiller, to scatter
épars, scattered
une **épave**, a wreck, wreckage
éperdu, frantic, desperate
un **épi**, an ear (of corn)
épineux, thorny
épouvantable, frightful
éprouver, to feel; to try, make trial of
épuiser, to exhaust
épurer, to purify
l'**équilibre**, *m.* equilibrium, balance
équilibré, balanced
équivaloir, to equal
équivoque, equivocal, ambiguous; suspicious, precarious (position, etc.)
errer, to wander
erroné, erroneous
un **esclave**, a slave
un **escompteur**, a discounter
l'**esprit**, *m.* spirit, mind, intelligence, wit
essuyer, to wipe; to endure (an insult, etc.)
esthétique, aesthetic
estimer, to value
une **étable**, a cattle-shed
établir, to establish, set up, arrange
l'**établissement**, *m.* establishment, institution; (action of) establishing
étaler, to spread out, expose (for show)
un **étang**, a pond
un **état**, a state, condition; trade
s'**éteindre**, to be extinguished, die
étendre, to extend, stretch
une **étendue**, an expanse
une **étoile**, a star
étouffé, stifled, (of sound) muffled
étouffer, to stifle
un **étourdi**, a blunderer, thoughtless person
un **être**, a being, creature
en **être** à, to have reached such a point
s'**évader**, to escape
éviter, to avoid, escape

s'**exalter**, to get excited, elated, worked up
s'**exhaler**, to be exhaled, given forth
exiger, to demand, require
en **expédition**, *f.* on the war-path
expiré, dead
exprès, on purpose
une **extase**, an ecstasy
extirper, to uproot

la **façon**, manner; façon d'être = way of life
un **façonnier**, a formalist, hypocrite
factice, artificial, sham
la **fainéantise**, sloth
faire, to do; to make; to cause; to utter; n'en avoir que faire = to have no need for, not to care for; faire peur = to frighten; faire pitié = to excite pity; faire remarquer = to point out
falloir, to be necessary; il faut quelque chose = something is necessary; ce qu'il faut = what is necessary; il leur faut = they require; comme il faut, *adj.* = proper; *adv.* = properly; tant s'en faut = far from it
fameux, famous; (ironically) "fine"
fangeux, muddy, miry
un **fantôme**, a phantom, shadow
farouche, sullen, shy, unsociable, wild
fastueux, gorgeous, ostentatious
faucher, to mow
une **faucille**, a sickle
faute de, for lack of
fauve, tawny
une **fauvette**, a warbler
faux, false, lying, sham; le faux = falsehood
les **favoris**, *m.* whiskers
fécond, fruitful; genial, fertilising
féconder, to fertilise
féliciter, to congratulate
fendre, to split
le **fer**, iron; weapon
la **fermeté**, firmness
le **festin**, feast
fétide, fetid
un **feuillet**, a sheet (of paper)
se **fier à**, to trust in
se **figurer**, to imagine
le **fil d'archal**, brass wire
la **fin**, end; purpose
flageller, to flagellate, scourge
flageoler, to tremble, be shaky
flasque, flabby
fléchir, to bend, give way
flétrir, to wither, fade
fleuri, in bloom
un **fleuve**, a river
le **flot**, billow, wave, flood
flotter, to float, hang loosely, flap
fluctuer, to wobble
le **flux**, flow, flood, tide
la **foi**, faith
à la **fois** et, both and
une **folâtrerie**, a frolic
foncé, dark (of colours)
le **fond**, bottom, depth, foundation, basis, fundamental characteristic; background; au fond = in reality
la **fondation**, origin
fonder, to found, build up
la **forfanterie**, boasting, bragging
une bonne **fortune**, a gallant adventure
un **fossé**, a ditch
un **fou**, a madman, maniac
fougueux, fiery
fouler, to tread
un **fracas**, a crash
franc, open, candid; downright; *adv.* frankly
franchir, to leap over
la **frange**, fringe
frénétique, frenzied, frantic
le **frimas**, hoar-frost, rime
fringuer, to frisk about
un **fripon**, a rogue
fuir, to flee from, avoid
la **fuite**, flight
le **fumier**, dung, dirt
funèbre, funereal
funeste, fatal
la **fureur**, fury, frenzy
une **futaie**, a forest (of tall trees)

un **gaillard**, a fine fellow
un **galantin**, a "gay dog"
une **galère**, a galley
un **garçon**, a boy; servant, waiter; un bon garçon = a good fellow
prendre **garde à**, to beware of

une **garde-robe**, a wardrobe ; a trousseau, outfit
garnir, to trim, garnish, fill, surround
gâter, to spoil
le **gazon**, turf
le **gazouillis**, warbling
la **gelée**, frost
gémir, to groan
le **génie**, genius, spirit
un **genou**, a knee
le **genre**, kind, genus, race
un **gentilhomme**, a nobleman
germer, to sprout, come to life
un **geste**, a gesture
un **gigot**, a leg of mutton
un **gilet**, a waistcoat
une **girouette**, a weathercock
gisant, lying down (inf. *gésir*)
le **givre**, hoar-frost
se **glacer**, to freeze, grow cold
glacial, icy
un **glaive**, a sword
le **glas**, tolling of bell, knell
glisser, to slip, slide ; se glisser dans = to glide into, steal into
global, complete, total
gonflé, swollen
le **goût** de, taste for
goûter, to taste, relish, appreciate
une **goutte**, a drop ; a very small quantity
un **goutteux**, a gouty person
gracieux, graceful
le **grain**, grain
la **graine**, seed
la **grandeur**, greatness, size
grassouillet, plump
savoir bon **gré** à, to be thankful to
grêle, slender, fragile, thin, shrill
la **grimace**, grimace ; show (as opposed to reality)
grimacé (more usually : *grimaçant*), creased
gronder, to grumble, growl, roar, rumble
gros, large, stout ; coarse ; une grosse gaieté = hearty, loud cheerfulness
ne...**guère**, hardly
un **guéret**, ploughed land ; fallow land
un **gueux**, a beggar, rogue

(L'astérisque indique une *h aspirée.*)
l'**habitat**, *m.* habitat
*le **hachis**, hash
*le **haillon**, rag, tatter
***haïr**, to hate
l'**haleine**, *f.* breath
***hardi**, bold
*la **hardiesse**, boldness
***hasarder**, to risk
*en **haut**, in the upper classes (p. 31)
héberger, to harbour, entertain
hébété, dulled, stupid
***hérissé** de, bristling with
l'**héritier**, *m.* heir
*le **hêtre**, beech-tree
tout à l'**heure**, presently (*future*) ; just now (*past*)
heureux, happy, lucky, successful, fortunate ; favorable
***heurter**, to strike, knock
l'**hirondelle**, *f.* swallow
hospitalier, hospitable
***houspiller**, to worry
huiler, to oil
humain, human ; humane
humainement parlant, from the human standpoint

ici-bas, here below, in this world
ignoré, unknown
une **image**, an image, simile, metaphor
un **imbécile**, an idiot
immobile, motionless
immoler, to sacrifice
immonde, unclean
immuable, immutable
impliquer, to imply, involve
il **importe**, it matters, it is important
un **importun**, a troublesome person, an intruder
impraticable, inaccessible
impropre, unsuitable, inapplicable
impunément, with impunity
s'**imputer** qqch. à péché, to impute something to oneself as a sin
inabordable, inaccessible
inattendu, unexpected
incarnat, flesh-coloured ; carnation
incessamment, immediately ; incessantly
l'**inconstance**, *f.* fickleness

un **inconvénient**, a disadvantage
incroyable, beyond belief
indécis, vague, uncertain
indéterminé, indeterminate, vague
indicible, unspeakable
indigne, unworthy
inébranlable, immovable, unshaken
inépuisable, inexhaustible
inévitable, unavoidable
une **inexactitude**, an inaccuracy
infect, foul, stinking
informé, well-informed ; based on knowledge
ingrat, thankless, ungrateful
inhabité, uninhabited
inonder, to flood
inouï, unheard of
inquiet, anxious
inquiétant, alarming
s'**inquiéter**, to grow anxious
instruire, to instruct
s'**insurger**, to rebel
intarissable, inexhaustible
l'**intelligence**, *f.* intelligence ; understanding
interdire, to forbid
un **interlocuteur**, interlocutor
intervenir, to intervene, interfere
intitulé, entitled
isolé, isolated, lonely
l'**ivoire**, *m.* ivory
ivre, drunk, drunken

un **jabot**, crop (of a bird) ; jabot, frill (of a shirt) ; jabot dormant = made-up jabot
jadis, formerly, of old
jaillir, to spurt out
un **Janséniste**, a Jansenist, member of a religious sect which followed the teaching of Jansenius
le **Jardin des Plantes**, the zoological gardens (of Paris)
jaunir, to grow yellow
le **jeu**, the game ; gambling
joindre, to join, to add
un **jonc**, a rush, reed
jouer, to play ; to gamble ; to act (as an actor) ; se jouer = to sport ; se jouer de = to make sport of, mock
un **jouet**, a toy
jouir, to enjoy
juif, Jewish
juste, just, right, correct, exact, true ; au juste = exactly
appeler en **justice**, *f.* to prosecute, sue

le **labeur**, work, labour
le **labour**, ploughing ; ploughed land
le **labourage**, ploughing
labourer, to plough
lâche, cowardly
lâcher, to let go, let loose ; lâcher pied = to give way, retreat
la **lâcheté**, cowardice
un **lai**, a lay
la **laideur**, ugliness
laisser, to let, allow ; ne pas laisser de = not to omit (or : fail) to
une **lande**, a heath, moor
languir, to languish
large, broad, ample
largement, expansively
le **larmier**, the (inner) angle of the eye
larmoyer, to drop tears, to water (of eyes)
las, weary
se **lasser**, to grow weary
la **lassitude**, weariness
la **latitude**, latitude
léger, light, slight
lent, slow
se **lever**, to rise
une **liaison**, a friendship
liant, sociable, friendly
libertin, licentious ; irreligious
le **libertinage**, debauchery ; irreligion
un **lien**, a bond
un **lieu**, a place ; au lieu de instead of
une **lieue**, a league (distance)
limer, to file
le **linge**, linen ; underclothing
un **lis**, a lily
un **lit**, a bed
se **livrer à**, to indulge in, go in for
au **loin**, afar off
lointain, far removed, distant
le **long** de, along
à la **longue**, in course of time, in the long run
lourd, heavy ; dull, slow
lourdement, heavily, clumsily
une **lueur**, a glimmer

luire, to shine
lustré, glossy
une **lutte**, a struggle

une **mâchoire**, a jaw
maigre, thin, poor
maigrir, to grow thin
un **mail**, a mall, sheltered walk
rentrer sous la **main** de, to fall again into the possession (power) of
maître, (as *adj.*) chief
la **maîtrise**, mastery
maîtriser, to master
un **mal**, a disease, ache, harm, evil
maladif, sickly
la **maladresse**, clumsiness
malgré, in spite of
la **malignité**, malice, unkindness
malsain, unhealthy
une **manie**, a mania, peculiarity
de **manière** que, so that
manquer, to be missing; to fail
un **marais**, a marsh
une **marchande** à la toilette, ward-robe-dealer
une **marche**, a step (of staircase)
marcher, to walk, progress, advance; to go, "work" (of a machine, etc.)
un **marécage**, a swamp
la **marée**, tide
marquer, to mark; to show
marron, brown, chestnut-coloured
un **martin-pêcheur**, a king-fisher
la **matière**, matter
matinal, early
une **mécanique**, a machine
une **méchante** affaire, a misfortune
médire de, to speak evil of, slander
un **mélange**, a mixture
mélangé, mixed
mêler, to mix, mingle
un **membre**, a member, limb
de **même** que, just as
menaçant, threatening
ménager, to spare, treat with care, husband
le **mépris**, contempt
méprisable, contemptible
un **mercenaire**, a mercenary
une **merveille**, a wonder, marvel; à merveille = marvellously
merveilleusement, marvellously
la **mesure**, measure, degree, proportion; moderation, bounds
un **météore**, a meteor; any atmospheric phenomenon
un **métier**, a trade, profession
mettre bas (les armes), to lay down
y **mettre** du sien, to contribute something of one's own (money, thought, etc.)
un **meurtrier**, a murderer
une **milice**, an army, militia
le **milieu**, the middle; middle (or moderate) course
mince, slender
la **mine**, mien, look, appearance
minutieux, minute, careful
la **mise**, dress, way of dressing
la **misère**, poverty; wretchedness
mobile, movable; ever shifting, (of water) ruffled
se **modérer**, to restrain oneself, to humble oneself
moindre, less
du **moins**, at least, at any rate
la **moisson**, harvest; crop
moissonner, to reap, gather in
à **moitié**, (adverbial) half
un **mollet**, a calf (of leg)
du **moment** que, since, because
un **monceau**, a heap
le **monde**, the world; people; mankind
la **monnaie**, coin (collectively), money; change
se **moquer** de, to mock, laugh at
la **morale**, morality; ethics, moral philosophy
morceler, to cut into pieces
morne, dismal
mort, dead; stagnant
mortel, mortal; fatal
le **moteur**, motive power
la **mousse**, moss
mouvant, shifting
mouvement oratoire, oratorical outburst
le **moyen**, the means
le **moyen âge**, the Middle Ages
mugir, to bellow, to roar
muni de, provided with
le **myrte**, myrtle

la **naissance**, birth
une **nappe**, a tablecloth; sheet (of water)

néanmoins, nevertheless
un **négociant**, a merchant, tradesman
un **nénuphar**, a water-lily
neurasthénique, neurasthenic
niais, simple, stupid
nicher, to lodge
le **niveau**, level
la **noblesse**, nobility
le **nourricier**, foster-father, food-giver
nourrir, to feed, rear, bring up, educate
la **nourriture**, food
une **nue**, a cloud
nuire, to harm
nullement, by no means, not at all

obscur, dark; obscure; unseen
obtus, obtuse, dull
un **œillet**, a pink, carnation
l'**œuvre**, *f.* work
offensif, hostile
un **office**, office, function
oisif, idle, without occupation
l'**oisiveté**, *f.* idleness
l'**ombrage**, *m.* distrust, suspicion
l'**ombre**, *f.* shadow, darkness
une **ombre** chinoise, a silhouette (thrown on a screen); *fig.* an oddity (person)
onctueux, unctuous
l'**onde**, *f.* wave, water, stream
or, now (not of time)
à l'**ordinaire**, ordinarily; à son ordinaire = according to his custom
un **oreiller**, a pillow
d'**ores** et déjà, already, henceforth
l'**orgueil**, *m.* pride
l'**Orient**, *m.* the East
oser, to dare
ostentatoire, for ostentation
ôter à, to take away from
ou...**ou**, either...or
ouais! my word!
l'**oubli**, *m.* forgetfulness, oblivion
outre que, besides the fact that
outrer, to carry to extremes, overdo

pacifique, peaceful
paisible, peaceful
pâlir, to grow pale
un **pan**, a tail (of a coat)
une **pantoufle**, a slipper
papillonner, to flutter
parcourir, to travel over, to cross
paré, adorned
pareil, similar; nos pareils = our fellows, fellow-men
parmi, among
la **parole**, word; speech, speaking
la **part**, share; interest; de la part de = from; de sa part = from him; de part et d'autre = on all sides, hither and thither; d'autre part = on the other hand; d'une part...d'autre part = on the one hand on the other hand; nulle part = nowhere
le **partage**, sharing, division; share, lot
partager, to share, divide
partant, hence, therefore
particulier, particular; private
un **particulier**, an individual
parvenir à, to succeed in
un **passant**, a passer-by
en **passant**, by the way
passé maître, past-master
passer, to pass, outstrip, go beyond
se **passer**, to happen
un **pâtre**, a shepherd
la **patrie**, fatherland, country
le **pâturage**, pasture
la **pâture**, food; pasture
une **paupière**, an eyelid
un **pavot**, a poppy
un **paysage**, a landscape
la **pêche**, fishing, angling
la **peine**, trouble, grief, suffering; penalty, pain
à **peine**, scarcely
la **peinture**, (art of) painting; picture
une **pelouse**, a lawn
un **penchant**, an inclination
pénétrant, penetrating, piercing "telling"
une **pension**, a boarding-house
un **pensionnaire**, a boarder
percer, to pierce; laisser percer = to show
la **perchée**, (act or time of) perching
perdre, to lose; to ruin (a person, etc.)
une **perdrix**, a partridge
une **perle**, a pearl

un **perron**, a perron, flight of steps with a landing (outside a building)
un **perroquet**, a parrot
peser, (*trans.*) to weigh; (*intrans.*) to be a burden, be heavy
pétrir, to knead, mould
à **peu** près, nearly, just about, approximately
une **phalange**, a joint of a finger
la **physionomie**, physiognomy; expression of countenance
une **pièce**, a piece; a piece of ordnance, gun, (*by ext.*) weapon; a play
piétiner, to tread, tread under foot
piteux, pitiful
faire **pitié**, to excite pity
pitoyable, pitiable
la **place**, place; room, space; post, appointment; square (in a town); de place en place = here and there
la **plage**, shore
plaindre, to pity
se **plaire** à, to take (find) pleasure in
plaisant, amusing; pleasing
planer, to hover
plaquer l'accord, (*fam.*) to "polish off" (the sentence)
plâtré, plastered
la **plénitude**, fulness, completeness
pleurard, weeping, tearful, depressed-looking, drooping
le **plissement**, wrinkling
la **plupart**, the majority, most
de **plus**, moreover, in addition
plutôt, rather
un **poids**, a weight
une **poignée**, a handful
un **poil**, a hair; poil de chèvre = mohair, mohair pile
poindre, to appear (of stars, etc.), to shoot up, appear above ground (of corn, etc.)
le **point** d'honneur, point of honour
à ce **point** que, to such an extent that
pointer (p. 49), to push on
un **policier**, police-agent, police-spy
polir, to polish
la **politique**, politics; policy
politique, political
l'école **polytechnique**, *f.* military college
pompeusement, magnificently
un **portail**, a gateway
la **portée**, bearing, scope
porter, to carry, bear; to produce
poser une question, to ask a question; to state a question, a problem
potelé, plump
un **poulain**, a foal
une **poule** d'eau, a moor-hen
pourrir, to rot
pourtant, however
pourvu que, (with *subj.*) provided that
pousser, to push, drive, drive in; to utter (a cry); (*intrans.*) to push on; to carry to extremes, to carry things too far; pousser sa pointe = to pursue one's point; pousser (la satire) = to drive in, drive home
se **pouvoir**, (*impersonal*) to be possible
une **prairie**, a meadow
pratique, practical
un **précepteur**, a tutor
prêcher, to preach
précipiter, to hasten, quicken; to hurl down; se précipiter = to rush, fall headlong
précisément, exactly
se **préciser**, to become clear
un **préjugé**, a prejudice
prendre, to take; to understand; à tout prendre = considering everything; se prendre à = to attack
près de, near; in comparison with; à peu près = nearly, just about
prescrire, to prescribe
presser, to press, to urge, to goad
la **prestance**, deportment, carriage
prétendre, to claim, maintain, intend, mean
une **preuve**, a proof
prévenir, to warn
prévoir, to foresee
prévoyant, prudent, long-sighted
une **primevère**, a primrose
le **principe**, principle; beginning
priser, to prize, value, esteem
être aux **prises** avec, to be fighting against

priver, to deprive
un **procédé**, a process, method
proéminent, prominent
la **proie**, a prey
prolongé, drawn out
prompt, prompt, quick, quick-tempered
pronostiquer, to announce, foretell
se **propager**, to spread, propagate
un **propos**, a word, remark; à ce propos = in that connection
à **propos**, *adj.* proper, timely
mal à **propos**, inopportunely, at the wrong time
propre, clean; own, proper; suitable
le **propre**, the characteristic
proprement dit, strictly speaking
provoquer, to excite, provoke, produce
une **puce**, a flea
puiser, to draw (from a well, etc.), to dip (into)
puissant, powerful
purger, to purge, to rid

la **qualité**, quality; rank
quant à, as for
quel qu'il soit, whatever he (it) may be
quelconque, whatever, any .. whatever; banal, ordinary
quelque...que, whatever
une **quenouille**, a distaff
quérir, to seek, fetch
quitter, to abandon, give up, leave
quoi qu'il en soit, however that may be; de quoi (vivre, etc.) = enough (to live on, etc.)

rabattre, to beat down, humble; se rabattre, (of birds) = to swoop down
rabougri, stunted
raffiné, refined, delicate, nice
rafistoler, to mend, patch up
railleur, mocking
en **raison** (*f.*) de, by reason of, because of; avoir raison = to be right; avoir raison de = to overcome
raisonner, to argue
rajeunir, to rejuvenate; to grow young again
se **rallier**, to rally
le **ramage**, twittering
un **ramier**, a wood-pigeon
le **rang**, rank, place
se **ranimer**, to revive
rappeler, to recall
le **rapport**, relation, connection; être en rapport avec = to be in harmony with
rapproché, near, close together
un **rassemblement**, a gathering
rassembler, to gather
ratatiner, to shrivel up
se **rattacher** à, to be connected with, to connect oneself with
ravalé, degraded, humbled, down at heel
ravir, to ravish, carry off; to delight
ravissant, charming
le **ravissement**, ecstasy
rayé, striped, marked
rebrousser chemin, to retrace one's steps
rechercher, to seek
récolter, to reap
reconnaître, to recognise; to acknowledge; to explore
recroquevillé, shrivelled up
recueillir, to gather
reculé, distant
reculer, to draw back
rédiger, to draw up (a document), write
une **redingote**, a frock-coat
redoubler, to redouble, repeat, increase
redouter, to fear
redresser, to straighten, rectify
réfléchir, to reflect, ponder
un **reflet**, a reflection
refléter, to reflect
le **reflux**, the ebb, ebb-tide
reforger, to forge again
réformer, to reform
regarder, to consider
réglé, regular, steady
régler, to regulate, to order
réjouir, to amuse
faire **remarquer**, to point out
remonter, (*intrans.*) to go up again, to go back; (*trans.*) to put together again (machinery, etc.)
remplir un devoir, to fulfil a duty

remuant, restless
se **remuer**, to stir
renaître, to spring up again, be renewed
une **rencontre**, a meeting; a happening, an event, a circumstance; faire rencontre = to meet
une **rêne**, a rein
le **renfrognement**, scowl, frown
renoncer à, to renounce
la **renoncule**, ranunculus
renouveler, to renew
un **renseignement**, a piece of information
rentrer, to go in again, go home
un **repaire**, a den, lair
répandre, to scatter, spread, distribute
réparer, to repair, make up for
répartir, to divide, share out
répercuter, to echo, to answer like an echo
se **replier** sur soi, to retire within oneself, to meditate, to brood
une **réplique**, an answer
répondre, to answer; to correspond
repousser, to push back, repel; to grow again
reprendre, to take again; to reply; to find fault with, reprove
un **représentant**, a representative
réprimer, to repress
un **réseau**, a net, network
à la **réserve** de, excepting
respectable, respectable, worthy of respect
respirer, to breathe, take breath
une **ressemblance**, a likeness
le **ressentiment**, resentment
ressentir, to feel, experience
resserrer, to confine, limit
le **reste**, remainder; du reste = moreover
rester, to remain
restituer, to restore
restreindre, to restrict
rétablir, to restore
retirer, to withdraw; to harbour, shelter
le **retour**, return; être de retour = to have returned; un retour sur soi = an examination of oneself, introspection
retourner, to return; to turn over
la **retraite**, retirement
retrancher, to cut off, sever
le **retranchement**, economy
réunir, to unite, join
se **réunir**, to meet
réussir, to succeed
se **réveiller**, to wake up
révéler, to reveal
un **revenant**, a ghost
le **revenu**, income
rêver, to dream
un **rêveur**, a dreamer
revivre, to come to life again
riant, laughing, smiling
une **ride**, a wrinkle
se **rider**, to wrinkle
un **rien**, a trifle
rigoriste, austere, strict
à la **rigueur**, strictly speaking; if absolutely necessary
se **rire** de, to laugh at
le **rivage**, shore
river, to rivet
rivulaire, growing in streams
roidement, sternly, sharply
un **rôle**, a part, character
un **romancier**, a novelist
rompre, to break, break up
une **ronce**, a bramble
ronger, to gnaw; to corrode
un **roseau**, a reed
un **rossignol**, a nightingale
roturier, plebeian, non-noble
un **rouage**, a wheel (in machinery)
le **rouge**, red, redness, blush
un **roulement**, rolling, rumbling sound
roussâtre, reddish
routinier, slave to routine, lacking in initiative
roux, red, sandy
un **roux**, a red-haired man
la **royauté**, royalty; kingship
rude, rough, rugged
une **ruelle**, a lane
un **rugissement**, a roar, roaring

le **sable**, sand
sage, wise, intelligent; well-behaved, good, steady
un **sage**, a sage
la **saignée**, bleeding, blood-letting
saillant, prominent

sain, healthy
saint, holy
saisir, to seize, secure ; to grasp, understand
salutaire, healthful
le **sang-froid**, coolness ; de sang-froid = *adj.* cool
sanglant, bleeding, bloody
la **santé**, health
une **sarcelle**, a teal
sauf, except
un **saule**, a willow-tree
une **savane**, a savanna, prairie
savant, learned, skilled
savoir, to know, know how to, be able ; à savoir = namely
le **savoir**, knowledge
la **science**, knowledge, science
un **Scythe**, a Scythian
seconder, to help
le **secours**, help
la **sécurité**, feeling of security
un **seigneur**, a lord
le **sein**, bosom, breast
un **séjour**, an abode, a place
séjourner, to sojourn, dwell, stay
selon, according to
semblable, similar
la **semence**, seed
semer, to sow, scatter
un **semeur**, a sower
Sénèque, Seneca
le **sens**, sense ; meaning ; judgment ; direction
sensé, sensible
la **sensibilité**, sensitiveness
sensible, sensitive, capable of feeling
sensiblement, perceptibly
un **sentier**, a path
sentir, to feel ; to smell ; to savour of
serré, oppressed
une **serrure**, a lock
serviable, serviceable
servir, to serve, be useful ; servir à = to serve, be useful for ; servir de = to serve as ; se servir de = to make use of
tout **seul**, by oneself, without help
la **sève**, sap
si...que, however
un **siège**, a seat
signaler, to point out
signifier, to mean ; to intimate
le **sillage**, wake (of a ship)
le **sillon**, furrow
sillonner, to furrow, scar, flash across
une **simagrée**, a grimace, affectation
sinon, if not, otherwise
ne pas de **sitôt**, not for a long time to come
sobre, sober, abstemious
la **sobriété**, soberness, moderation
un **soc**, a ploughshare
le **soin**, care
soit...**soit**, either ...or
soldé, paid
solide, strong, firm, permanent
solitaire, lonely
solliciter, to solicit
un **solliciteur**, a suitor (for a favour), petitioner, tout
sommairement, summarily
le **sommeil**, sleep
sommeiller, to sleep
sonner, to sound, ring, blow (a trumpet) ; sonner faux = to ring false, not to ring true
une **sonnerie**, a ringing of bells, a chime
la **sonorité**, sonority, sonorous sound
la **sorcellerie**, sorcery, witchcraft
un **sorcier**, a wizard
de la **sorte**, in that way ; de bonne sorte = properly
un **sot**, a fool
la **sottise**, foolishness
le **souci**, care, worry
se **soucier** de, to care about ; se soucier que = to care whether
la **souffrance**, suffering
souhaiter, to wish
le **soulagement**, relief, alleviation
soulever, to lift up
soumettre, to subdue, conquer
soumis, submissive, obedient
un **soupçon**, a suspicion
un **soupir**, a sigh
sourd, deaf ; (of a sound) dull ; (of colour) dull, dead
un **sourire**, a smile
soutenir, to keep up, support, uphold, maintain
spacieux, spacious, ample
un **squelette**, a skeleton
stable, steady, firm, stable
stylisé, "worked up" (for the sake of style)

subir, to endure, feel
subit, sudden
la **subsistance**, subsistence, maintenance
le **suc**, juice
la **sueur**, sweat
se **suffire**, to be self-sufficient
suinter, to ooze, leak out
la **suite**, sequel, continuation, succession, consequence, sequence of cause and effect; par suite = consequently; tout de suite = at once
suivi, uninterrupted
suivre, to follow
un **supplice**, a torture, punishment
supplier, to beg, pray
supprimer, to suppress
suranné, old-fashioned
surchargé, over-burdened
surmonter, to surmount, rise over, overcome, cover
surveiller, to watch
susceptible, susceptible
suspect, suspicious, suspected

une **tabatière**, a snuff-box
la **taille**, waist
la **basse-taille**, bass (voice)
se **taire**, to be silent
tant, so much, so many, as much, as many, so; tant que = so long as; tant ... que = both ... and; tant soit peu = ever so little; tant s'en faut = far from it; en tant que = in so far as, in capacity of; si tant est que = if it be that, even if
tantôt...tantôt, now...then, at times...at other times
teindre, to dye
le **teint**, complexion
la **teinte**, colour, tint
tel, such
le **témoin**, witness
tenace, tenacious, stubborn
tendre, to stretch
les **ténèbres**, *f.* darkness, gloom
tenir, to hold, keep; to occupy; to consider; tenir à = to care about; to cling to, be connected with; tenir à ce que = to be anxious that; se tenir à = to adhere to; n'y plus tenir = to "stand it" no longer; tenir compte de = to take into account
tenter, to tempt
la **tenue**, dress, way of dressing, appearance
le **terme**, end, limit; word, expression
terne, dull
le **terrain**, soil
la **terre**, earth, clay; de terre = earthenware
tirer, to pull, pull out, draw, extract, derive, gain; tirer aux dés = to cast lots
un **titre**, a title; à (en) titre de = in capacity of, in virtue of
avoir **tort**, to be in the wrong
une **touffe**, a tuft
touffu, thick, bushy
toujours est-il que, anyhow, in any case
un **tour**, turn (of mind), disposition; un tour de cheveux = a switch (or tail or front) of false hair
une **tourelle**, a turret
tout...que, however
toutefois, nevertheless
une **trace**, a trace, track, footsteps; suivre à la trace = to follow closely
un **tracé**, a sketch, an outline
trahir, to betray, show
un **train**, pace, rate; manner of life
traînasser, to drag along
traîner, to drag
un **trait**, a dart, an arrow; a stroke (of pen, etc.), dash, touch; trait, feature, characteristic; act, instance (of courage, etc.); trait par trait = feature by feature, in detail; à grands traits = in broad outline
d'une **traite**, at a stretch
traiter, to treat
trancher, to cut, cut down
tranquille, quiet, undisturbed
un **transport** (de terre), a shifting (of land, soil)
transporter, to transport, carry
le **travail**, work, travail, labour
un **travers**, an eccentricity; a fault
le **trèfle**, clover
un **trépassé**, a dead person
se **tromper**, to be deceived
trompeur, deceitful, false

un **trône**, a throne
le **trouble**, disturbance, perturbation, emotion
troubler, to disturb
un **troupeau**, a herd
le **tulle**, tulle

unique, single, only (*adj.*)
uniquement, solely
s'**unir**, to join, be joined
user, to wear out ; user de = to make use of
un **usufruitier**, usufructuary, one who has the use but not the possession of some property
utilisable, fit for use, useable
utiliser, to turn to good account, utilise

une **vague**, a wave
vain, vain, useless ; vain, puffed up with pride
la **vaisselle**, crockery ; silver-plate
la **valeur**, worth, value ; valour
un **vallon**, a vale
valoir, to have a value ; (absolutely) to have a great value ; il vaut mieux = it is better ; autant vaut = it is as well
se **vanter**, to boast
veiller, to watch, sit up late
venimeux, venomous
le **venin**, venom
en **venir** à un certain point, to reach a certain point, degree
le **ventre**, belly, stomach, "corporation"
la **verdure**, greenery
la **vérité**, truth
vermeil, vermilion, rosy, ruby
vermicellier, vermicelli manufacturer
vermillonner, to redden
un **vers**, a verse, line
la **verve**, spirit, energy, verve ; mis en verve = spurred on
un **vestige**, a vestige, trace
la **vétusté**, old age
une **veuve**, a widow
vide, empty
la **vie**, life ; living
vieillir, to grow old
vieillot, oldish
une **vierge**, a virgin, maiden
vif, lively, quick, rapid, bright, keen, quick tempered ; eau vive = running water
vis à vis de, facing
viser, to aim at ; to point to
la **vivacité**, sharpness
vivre de, to live upon
une **voie**, a way
un **voile**, a veil
voiler, to veil, conceal
voisin, near, neighbouring
voler, to fly ; to steal, rob
un **voleur**, a thief
la **volonté**, will
vouloir, to wish, want ; to try ; vouloir bien = to consent ; vouloir dire = to mean ; vouloir en venir (là, à cela, etc.) = to aim at, drive at ; que me voulez-vous ? = what do you want with me ? ; en vouloir à = to have a grudge against
voulu, intentional
une **voûte**, a vault
le **vrai**, truth
en **vue** (*f.*) de, with a view to ; garder à vue = not to lose sight of

le **zèle**, zeal

Cambridge:
PRINTED BY JOHN CLAY, M.A
AT THE UNIVERSITY PRESS.

Author	*Work*	*Editor*	*Price*
Maistre (de)	La Jeune Sibérienne, Le Lépreux de la Cité D'Aoste	Masson	1/6
***Malot**	Remi et ses Amis	Verrall	2/-
* ,,	Remi en Angleterre	,,	2/
Merimée	Colomba (*Abridged*)	Ropes	2/-
Michelet	Louis XI et Charles le Téméraire	,,	2/6
Molière	Le Bourgeois Gentilhomme	Clapin	1/6
,,	L'École des Femmes	Saintsbury	2/6
,,	Les Précieuses ridicules	Braunholtz	2/-
,,	,, (*Abridged edition*)	,,	1/-
,,	Le Misanthrope	,,	2/6
,,	L'Avare	,,	2/6
***Perrault**	Fairy Tales	Rippmann	1/6
,,	,, ,, (*With vocabulary only: no notes*)	,,	-/9
Piron	La Métromanie	Masson	2/-
Ponsard	Charlotte Corday	Ropes	2/-
Racine	Les Plaideurs	Braunholtz	2/-
,,	,, (*Abridged edition*)	,,	1/-
,,	Athalie	Eve	2/-
Sainte-Beuve	M. Daru	Masson	2/-
***Saintine**	Picciola	Ropes	2/-
Sandeau	Mdlle de la Seiglière	Ropes	2/-
Scribe & Legouvé	Bataille de Dames	Bull	2/-
Scribe	Le Verre d'Eau	Colbeck	2/-
Sedaine	Le Philosophe sans le savoir	Bull	2/-
Souvestre	Un Philosophe sous les Toits	Eve	2/-
,,	Le Serf & Le Chevrier de Lorraine	Ropes	2/-
* ,,	Le Serf	Ropes	1/6
,,	,, (*With vocabulary only: no notes*)	,,	-/9
Staël (Mme de)	Le Directoire	Masson & Prothero	2/-
,,	Dix Années d'Exil (Book II, chapters 1—8)	,,	2/-
Thierry	Lettres sur l'histoire de France (XIII—XXIV)	,,	2/6
Vigny (de)	La Canne de Jonc	Eve	1/6
Voltaire	Histoire du Siècle de Louis XIV, in three parts	Masson & Prothero	2/6 each

Random Exercises in French Grammar, Homonyms and Synonyms for Advanced Students, by LUCIEN BOQUEL. New Edition. Crown 8vo. 3*s.* 6*d.*

Key to the above, by the same. Crown 8vo. 10*s.* 6*d.* net.

Exercises in French Composition for Advanced Students. By the same. Crown 8vo. 2*s.* 6*d.*

A selection of hard and easy pieces in prose and verse from various English authors for translation into French, no help being given in the shape of footnotes or otherwise.

Cahier Français de Notes Diverses. A French Note-Book arranged by W. E. WEBER, M.A. Third edition. Fcap. 4to. 1*s.* 4*d.*

"A methodically arranged note-book, a *Cahier Français*, in which boys can write the notes and material of French grammar they themselves collect. The idea is excellent, and must be most profitable if well carried out....The methodical use of this note-book should prove a very valuable stimulus to interest in French grammar."—*The A.M.A.*

Les Sons du Français. A wall chart for class use. By DANIEL JONES, M.A. 44 by 36 inches.

The system employed in this chart is that of the International Phonetic Association. The chart is published in three forms at the following prices, viz.:—printed on paper, 1*s.* 6*d.* net; printed on card, 2*s.* net; mounted on canvas varnished, with rollers, 3*s.* net; mounted on canvas, folded. 4*s.* net.

French Verse for Upper Forms. Edited by FREDERIC SPENCER, M.A., Phil.Doc. 3*s.*

"Not only an excellent treatise on French prosody, but also a capital collection of French verse."—*Journal of Education*

"A *résumé* of the rules of French versification and a *recueil* of French poetry for study and recitation....Mr Spencer may be congratulated upon having made a really valuable contribution to the list of French school-books."—*Guardian*

The Romantic Movement in French Literature. Traced by a series of texts selected and edited by H. F. STEWART, B.D., and ARTHUR TILLEY, M.A. Crown 8vo. 4*s.* net.

In the belief that French literature of to-day cannot be understood without a knowledge of the Romantic movement, the Editors have printed a series of texts—beginning with Madame de Staël—so as to give a more or less continuous history of the movement, with the addition of some notes by way of explanation and illustration, and short introductory narratives to each section of the book to serve as a brief outline sketch of the movement.

GERMAN

THE CAMBRIDGE MODERN GERMAN SERIES

GENERAL EDITOR: G. T. UNGOED, M.A.

This series is primarily intended for use on the direct method by pupils who have completed at least their first course in German. The texts are short and suitable for schools without being trivial in subject-matter. In addition to a short sketch of the career and works of the author, each volume contains questions on the narrative, grammatical exercises, and subjects and outlines for free composition. In the most elementary texts appear phonetic transcriptions of short passages for reading and dictation.

The exercises are based entirely on the corresponding sections of the text. They consist of:

1. Questions (*a*) on the narrative, (*b*) on the use of words and phrases.
2. Exercises on Accidence, Syntax and Word-formation.
3. A subject for free composition suggested by an incident in the text, the main outline being also given for beginners.

A German-English vocabulary of less known words is supplied with each volume for those who desire it.

Already published

Hackländer. Der Zuave. Adapted and edited by G. T. UNGOED, M.A. (Without vocabulary.) 2*s.*

"The text is from *Ein Schloss in den Ardennen*. The language is simple, the story is judiciously selected, it provides narrative and conversation in about equal amounts. The editing is excellent."

The A. M. A.

Stinde. Die Familie Buchholz. Edited by G. H. CLARKE, M.A. 2*s.* 6*d.*

The European fame of Julius Stinde makes any formal introduction of him to English readers unnecessary. His familiar style alone is attractive to students of modern German, who are assured by his popularity—proved by the issue of eighty-nine editions of the *Buchholz Family*, Part 1—of an interesting narrative. In a letter to the author Bismarck speaks of the great admiration he felt for Wilhelmine Buchholz.

In the press

Der tolle Invalide auf dem Fort Ratonneau. Edited by A. E. WILSON, M.A.

Pitt Press Series

Texts with introductions and notes

*The volumes marked * contain vocabularies*

Author	*Work*	*Editor*	*Price*
***Andersen**	Eight Stories	Rippmann	2/6
Benedix	Dr Wespe	Breul	3/-
Freytag	Der Staat Friedrichs des Grossen	Wagner	2/-
,,	Die Journalisten	Eve	2/6
Goethe	Knabenjahre (1749–1761)	Wagner & Cartmell	2/-
,,	Hermann und Dorothea	,, ,,	3/6
,,	Iphigenie auf Tauris	Breul	3/6
***Grimm**	Twenty Stories	Rippmann	3/-
Gutzkow	Zopf und Schwert	Wolstenholme	3/6
Hackländer	Der geheime Agent	Milner Barry	3/-
Hauff	Das Bild des Kaisers	Breul	3/-
,,	Das Wirthshaus im Spessart	Schlottmann & Cartmell	3/-
* ,,	Die Karavane	Schlottmann	3/-
* ,,	Der Scheik von Alessandria und seine Sklaven	Rippmann	2/6
Immermann	Der Oberhof	Wagner	3/-
***Klee**	Die deutschen Heldensagen	Wolstenholme	3/-
Kohlrausch	Das Jahr 1813	Cartmell	2/-
Lessing	Minna von Barnhelm	Wolstenholme	3/-
,,	Nathan Der Weise	Robertson	3/6
Lessing & Gellert	Selected Fables	Breul	3/-
Mendelssohn	Selected Letters	Sime	3/-
Raumer	Der erste Kreuzzug	Wagner	2/-
Riehl	Culturgeschichtliche Novellen	Wolstenholme	3/-
* ,,	Die Ganerben & Die Gerechtigkeit Gottes	,,	3/-
Schiller	Wilhelm Tell	Breul	2/6
,,	Geschichte des dreissigjährigen Kriegs. Book III.	,,	3/-
,,	Maria Stuart	,,	3/6
,,	Die Braut von Messina	,,	4/-
,,	Wallenstein I (Die Piccolomini and Wallensteins Lager)	,,	3/6
,,	Wallenstein II (Wallensteins Tod)	,,	3/6
Sybel	Prinz Eugen von Savoyen	Quiggin	2/6
Uhland	Ernst, Herzog von Schwaben	Wolstenholme	3/6
	German Dactylic Poetry	Wagner	3/-
	Ballads on German History	,,	2/-

A First German Book on the Direct Method. By G. T. UNGOED, M.A. Crown 8vo. With or without vocabulary. 2*s.* 6*d.*

"Is admirably suited to arouse the interest of young pupils. .. Altogether the book strikes us as one of the best German books for beginners that we have seen, and we feel confidence in recommending it." -*Secondary Education*

A Grammar of the German Language. By G. H. CLARKE, M.A., and C. J. MURRAY, B.A. Second edition, thoroughly revised. Large crown 8vo. 5*s.*

An up-to-date "reference" Grammar for the use of advanced students. Modern usages to be found in works of the best writers are given rather than the stereotyped rules of Grammarians. Colloquial usage has also not been neglected.

"One of the most complete and best arranged books of its kind on the market. The fact that a second edition is necessary may be taken as substantial proof of the excellence of the work.. Every teacher and every student of German beyond the early stages should possess a copy." *Irish Journal of Education*

Deutsches Heft. A German Note-book arranged by W. E. WEBER, M.A. Fcap. 4to. 1*s.* 6*d.*

A companion to the French Note-book (see page 4).

SPANISH

Los Ladrones de Asturias. Being the First Fifteen Chapters of *La Historia de Gil Blas de Santillana*, as translated into Spanish by JOSÉ FRANCISCO ISLA, from the original French of Alain René Le Sage. Edited by F. A. KIRKPATRICK, M.A. 3*s.*

Cervantes. La Ilustre Fregona. El Licenciado Vidriera. Two of the Novelas Ejemplares. Edited, with Introduction and Notes, by F. A. KIRKPATRICK, M.A. 3*s.* 6*d.*

Galdos. Trafalgar. Edited with Notes and Introduction, by F. A. KIRKPATRICK, M.A. 4*s.*

The Teaching of Modern Foreign Languages and the Training of Teachers. By KARL BREUL, Litt.D., Ph.D. Fourth edition, revised and enlarged. Crown 8vo. 2*s.* 6*d.* net.

"A little book that should be in the hands of every conscientious teacher of foreign languages in this country. Doctor Breul speaks authoritatively on a subject which he has studied carefully, and his book is full of practical information.. Doctor Breul has wisely limited himself to the practical here, with the result that into this slim and handy volume he has packed an astonishing amount of information."—*Bookman*

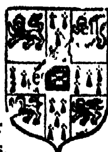
Copies of the following will be sent regularly to any address on application:—

1. **The Complete Catalogue, issued annually (about May).**

2. **The Educational Catalogue, issued annually (about May).**

3. **A Descriptive List of books for schools selected from the Complete Catalogue, issued annually.**

4. **The Illustrated Bulletin, issued terminally, giving full particulars of new publications.**



Cambridge University Press

C. F. CLAY, Manager

London: Fetter Lane, E.C.

Edinburgh: 100, Princes Street